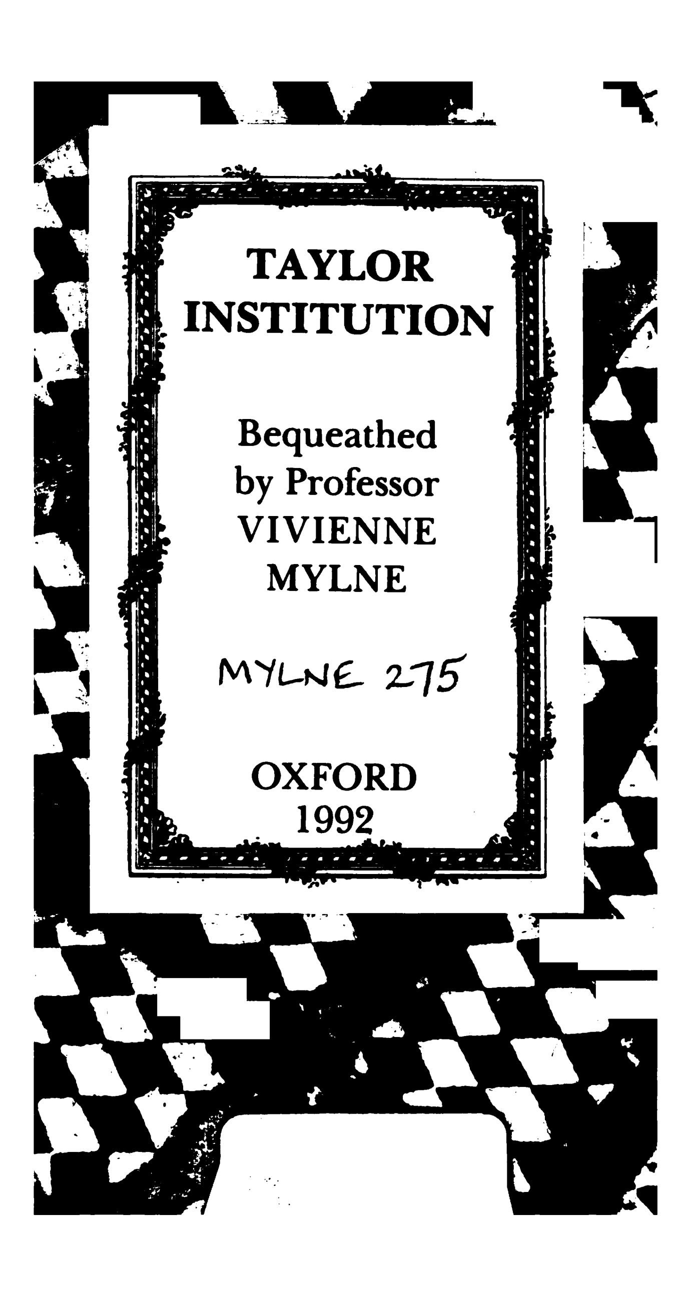
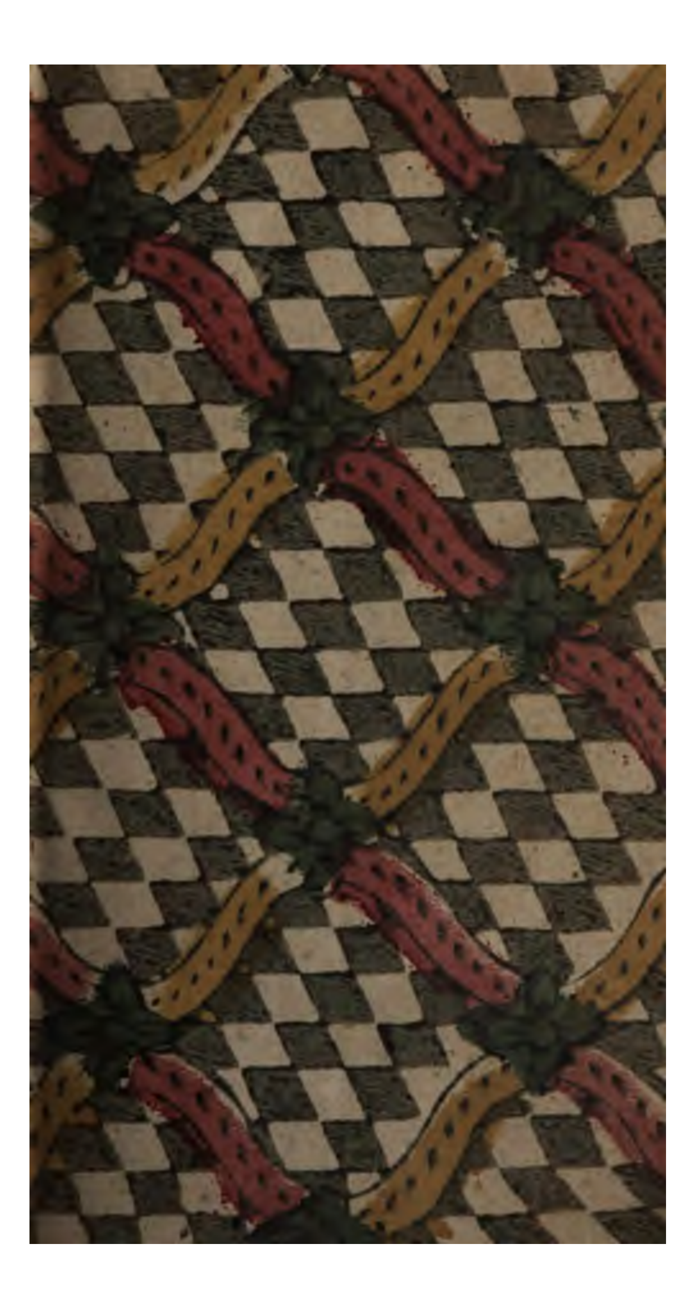


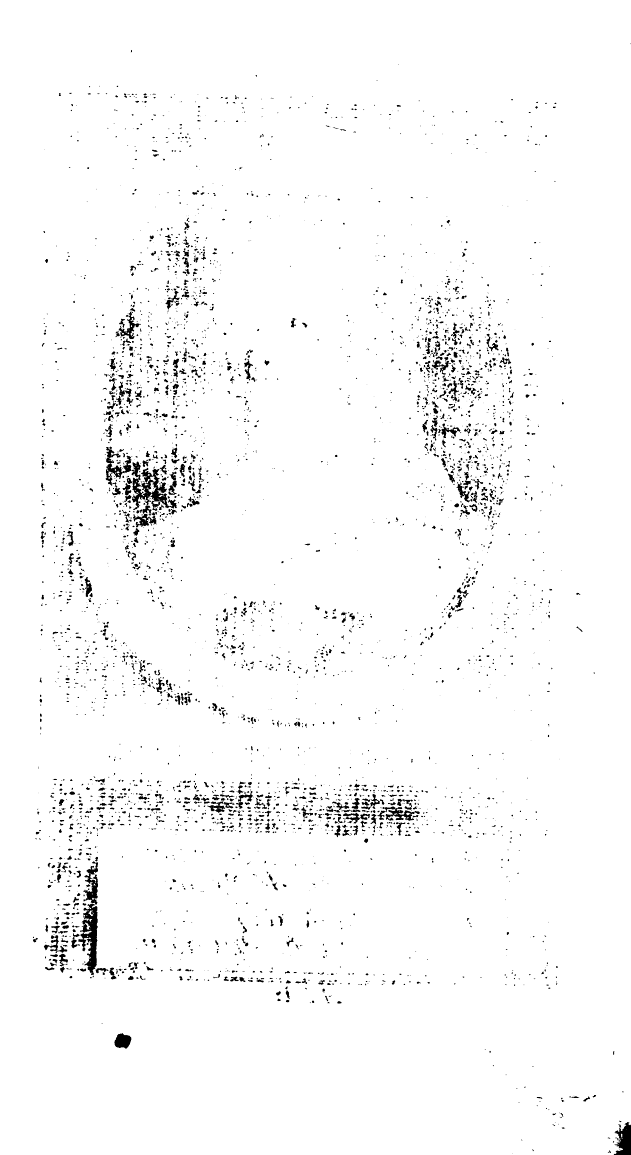




MMF. 51. R13

'Lettres' by Louis Damours
or C.-P. J. de Crébillon

'Vie' by Antoine Bret




L'indulgente et Sage nature
A formé l'ame de NINON
De la volupté d'Epicure
Et de la vertu de Caton.
A.L.B.

LETTRES

DE

NINON DE LENCLOS

AU MARQUIS

DE SÉVIGNÉ,

AVEC SA VIE.

LETTRES
DE
NINON DE LENCLOS
AU MARQUIS
DE SÉVIGNÉ,
AVEC SA VIE.

*Par M. B***.*

Nouvelle Édition revue, corrigée & augmentée.

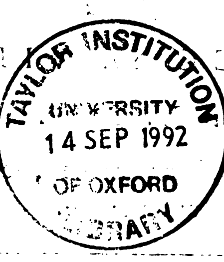
Felix qui potuit rerum cognoscere causas !
Virg. Georg. Lib. IV.

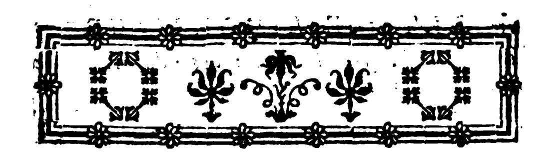
PREMIERE PARTIE.



A AMSTERDAM,
Chez FRANÇOIS JOLY, Libraire.

M. DCC. LXXVI.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
14 SEP 1992
OF OXFORD
LIBRARY



A MONSIEUR

LANT******

DE

DAMM***

Vous êtes obéi, Monsieur : je donne enfin au Public ce que mes recherches ont pu m'apprendre de la célebre Mademoiselle de Lenclos. Ce n'étoit pas simplement une femme galante que j'avois à peindre, comme peuvent se l'imaginer quelques gens à qui le siecle dernier est absolument inconnu ; j'avois à faire le portrait d'une femme inimitable en tout, qui voulut être homme aussi-tôt qu'elle sut penser, & qui sous le regne merveilleux de

Louis XIV, fixa les yeux des adorateurs du mérite distingué.

Dans le cours d'une vie de quatre-vingt-dix ans, elle a vu son pays se renouveller, & changer plus d'une fois de goût, sans qu'elle ait jamais cessé d'être de celui de tout le monde, sans être jamais différente d'elle-même, & sans ressembler à personne. Elle eût été dans tous les âges & chez tous les peuples policés, ce qu'elle fut à Paris, parce qu'elle ne dut à l'inconstance des modes aucunes des graces & des qualités solides qui formerent son caractere.

Nous possédons parmi nous des personnes respectables qui ne prononcent le nom de Mademoiselle de Lenclos qu'avec admiration. Le bonheur de l'avoir vue & d'avoir vécu avec elle, excite encore leurs larmes sur la perte qu'ils en ont faite. Vous le savez, Monsieur, j'ai désespéré cent fois d'esquisser un portrait qui demanderoit le pinceau le plus délicat & le plus sûr; cent fois vous m'avez rappellé à l'ouvrage; & quels qu'aient été vos secours & ceux des personnes dont j'ai suivi les conseils & les lumieres, je n'ai sans doute de véritable excuse, en vous obéissant, que dans l'estime singuliere que j'ai toujours eu moi-même pour cette femme philosophe, & sur-tout dans la crainte que quelqu'un moins bien guidé que moi, ne lui fît encore plus de tort, en ne peignant que ses foiblesses.

L'Antiquité, qui vous est si bien connue, Monsieur, n'offre aucune femme célebre dont la comparaison ne soit injurieuse à Mademoiselle de Lenclos. Léontium, dont on lui a quelquefois donné le nom, vous paroîtra, comme à moi, peu digne de cet honneur, par le mauvais usage qu'elle fit de son esprit. Elle osa écrire contre l'illus-

tre Théophraste; *ce qui fit naître un proverbe rapporté par* Pline, *dont le sens étoit qu'il ne restoit plus qu'à s'aller pendre, puisque les plus habiles gens étoient exposés à de tels affronts. Mademoiselle de Lenclos n'avilit jamais son esprit. Elle eut le cœur foible, je ne craindrai pas de le dire; elle avoit pris de bonne heure là-dessus des principes qui devoient égarer cette partie de l'ame que les sens entraînent & séduisent trop aisément: mais qu'il est rare que le penchant le plus vif au plaisir ne conduise pas à la perte de toutes les vertus!* Le moindre défaut des femmes galantes, (*dit M. de la Rochefoucault*) est la galanterie.

Je donne à Mademoiselle de Lenclos, dans la plus grande partie de ces Mémoires, le nom de Ninon, *qu'il paroît que ses amis au moins lui donnerent assez généralement dans sa jeunesse* (a); *mais dont on n'osa plus l'appeller, lorsqu'ayant moins de foiblesse, elle devint la Philosophe le plus aimable qu'ait jamais eu la Nation Françoise.*

Il y a peu de mérite à rassembler des faits; il y en auroit eu à les peindre & à les lier ensemble. Cela étoit prodigieusement difficile, & je crains bien de n'avoir fait que de vains efforts. Il s'agissoit de mettre le Public en état de connoître le cœur & l'esprit de Mademoiselle de Lenclos; & pour cela, il étoit indécent de feindre. Ce n'est point une apo-

(a) Madame de Sévigné ne l'appelle que Ninon dans ses premieres Lettres: elle la nomme Mademoiselle de Lenclos, dans une de celles qu'on vient d'imprimer. Elle est de 1696, temps auquel Mademoiselle de Lenclos avoit quatre-vingt-un ans.

logie, ce n'est point une satyre, & moins encore un Roman que j'ai eu dessein d'écrire. J'ai bien besoin, Monsieur, qu'on se souvienne que je ne donne cet Ouvrage que comme des Mémoires pour servir à une histoire plus étendue de mon Héroïne.

Il m'est essentiel d'ajouter encore que je n'ai point prétendu proposer Mademoiselle de Lenclos pour un modele; (eh! à quoi cela serviroit-il?) je rapporte sa morale, sa philosophie, ses actions, comme des faits. Le Lecteur peut en juger sur ces principes; je n'en ai point eu d'autres que ceux qu'exigeoit ma qualité d'Historien. La maxime d'Horace (a), *dont un Anonyme* (b) *a voulu effrayer celui qui entreprendroit l'Histoire de Mademoiselle de Lenclos, me seroit injustement appliquée. N'omettre aucun fait de la vie d'un Conquérant, ce n'est pas bruler, comme lui, du desir de ravager la terre.*

J'ai l'honneur d'être très-respectueusement,

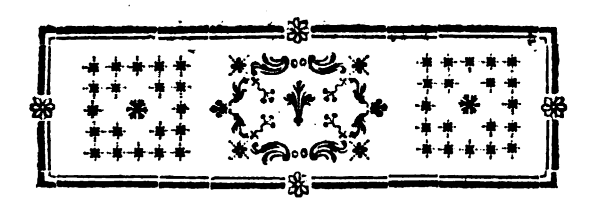
MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur, B...

(a) *Qualem commendes etiam atque etiam aspice, ne mox incutiant aliena tibi peccata pudorem.*

(b) V. la préface qui est à la tête des Lettres sur l'éducation des Princes.

MÉMOIRES



MÉMOIRES
SUR
LA VIE
DE MADEMOISELLE
DE LENCLOS.

La naissance de Ninon (*a*) ne fut point obscure. M. de Lenclos son pere vécut toujours dans la meilleure compagnie de son temps. On sait d'ailleurs que Madame de Lenclos étoit de la famille des *Abra de Raconis*; & une pareille alliance prouve assez que ceux qui en ont fait un joueur de luth, se sont trompés, en prenant un de ses talents pour sa véritable profession..

(*a*) En 1615.

Ninon fut le seul fruit de ce mariage. Madame de Lenclos, en mere prudente & chrétienne, tacha d'inspirer de bonne heure à sa fille les sentiments de piété dont elle étoit pénétrée. M. de Lenclos, au contraire, voulut en faire une fille aimable, & graver dans son jeune cœur les impressions d'une philosophie que ses mœurs & sa façon de penser lui faisoient regarder comme la véritable sagesse. Quels contrastes ! quels combats dans l'esprit de la jeune éleve ! on sait trop pour quel parti l'humanité se décide en pareil cas. Ninon apprit presqu'en naissant à prononcer les mots de plaisir & de probité. Son pere sut habilement proportionner ses leçons aux degrés d'intelligence qu'elle acquéroit avec l'âge. Ils ne pouvoient être plus prompts, puisqu'à douze ans elle avoit déja dévoré Montagne, & Charon son grave imitateur. Combien ne devoient pas se fortifier les conseils de son pere, par les écrits du premier de ces Auteurs, qu'elle fit profession d'aimer toute sa vie ?

C'étoit en vain que Madame de Lenclos vouloit lui faire partager les saints exercices auxquels elle avoit consacré

ſes jours. Ninon, juſques dans les temples même, ſubſtituoit aux livres ſaints qu'on lui donnoit, des lectures plus conformes à l'éducation qu'elle recevoit de ſon pere. Nous avons peut-être dès notre plus tendre enfance un cœur ouvert à l'idée des paſſions & des sentiments dont il doit ſe remplir un jour. M. de Lenclos perſuadoit ſeul ce qu'il vouloit : eh ! quels avantages n'avoit-il pas pour ſéduire une ame ſi bien préparée par la nature !

Ninon commença à entrer dans le monde dans un temps où la France étoit en proie à mille troubles qui la déchiroient au dedans & au dehors. Des jours ſi orageux ſembloient devoir éloigner les plaiſirs de la Capitale. Ils y dominoient cependant, malgré les fureurs de la guerre, & ſous le regne du Monarque le plus religieux.

C'étoit ſur-tout au *Marais* que les plus célebres voluptueux avoient fixé leur ſéjour, ou du moins c'étoit-là qu'ils ſe raſſembloient preſque tous. Loin du tumulte & du fracas que l'indigence, ſous le nom d'induſtrie, cauſoit au ſein de la ville, on s'occupoit dans ce quartier charmant de ce qui

pouvoit contribuer aux agréments de la vie. C'étoit-là que les uns, avec une fortune considérable, les autres, avec une imagination délicate, un esprit aisé & naturel, tous avec un cœur ami des plaisirs, jouissoient du sort le plus heureux. Le Courtisan, le Guerrier, l'homme de Lettres y devenoient philosophes, & de cette philosophie commode & tranquille, dont le systême a sa source dans les besoins & les desirs du cœur humain.

M. de Lenclos avoit conduit de très-bonne heure sa fille dans ces sociétés choisies, dont elle fit bientôt tous les charmes. On n'y avoit point encore vu tant de graces unies à tant d'esprit, à tant de goût. Ninon, d'une taille élégante & parfaite, avec le teint d'un blanc à éblouir, de grands yeux noirs, où régnoient à la fois la décence & l'amour, la raison & la volupté : elle avoit les dents, la bouche, le sourire admirables, un air de tête noble sans orgueil, une physionomie ouverte, tendre & touchante, un son de voix intéressant, de beaux bras, de belles mains, des graces dans tous ses mouvements, dans tous ses gestes. Ninon

enfin étoit belle, & le fut toujours.

Elle joignit à tant d'attraits les talents les plus séducteurs. M. de Lenclos avoit communiqué à sa fille celui qu'il avoit pour le luth, instrument alors en crédit. Avant elle, on n'en avoit pas tiré des sons si flatteurs, des expressions (s'il est permis de le dire) si ingénieuses & si délicates. C'étoit son ame qui se développoit sous les traits divers de l'harmonie, c'étoit le sentiment même qui parloit sous ses doigts. Aucune femme ne l'égaloit encore dans cette espece d'amusement, qui exige toutes les graces & toute la noblesse possibles : elle passa pour la plus grande danseuse de son temps.

La connoissance de plusieurs langues & des meilleurs Ecrivains de chacune, soutenue d'un esprit vif, éclairé, pénétrant, répandoit dans sa conversation une variété brillante, seul préservatif contre l'ennui. Le tact le plus fin pour découvrir les ridicules, sous quelques déguisements qu'ils s'offrissent à ses yeux, en bannissoit la triste & plate médisance, pour mettre à sa place la plaisanterie & l'enjouement le plus délicat.

La vérité d'un caractere doux, facile & toujours égal, une probité aussi éclairée que naturelle, une ame ferme, un cœur tendre & fidele à l'amitié, lui donnerent jusqu'à sa mort des amis idolâtres de son mérite, autant que ses amants l'étoient de sa beauté. La constante assiduité des premiers prouve également que le chef-d'œuvre de la nature est l'assemblage des qualités essentielles & des vertus solides avec les charmes d'une femme aimable, & que Ninon fut ce chef-d'œuvre si rare & si digne de notre estime.

Quelle misanthropie pourroit effacer ses vertus par le nombre de ses foiblesses ! Ninon pouvoit-elle résister à l'amour qu'elle dut inspirer à tous ceux qui la connurent ?

Parmi tous les amants que donna d'abord à Ninon l'éclat de sa beauté, le jeune Comte de Coligny (*a*) fut

(*a*) Gaspard de Coligny, Duc de Châtillon, Marquis d'Andelot, mort Lieutenant Général le 9 Février 1649, à l'attaque de Charenton.

On lit, dans le *Segraisiana*, qu'un M. de Saint-Etienne passoit pour avoir eu les premieres faveurs de Ninon ; mais M. de Saint-Evremont, son ami de tous les temps, doit, je

aſſez heureux pour ſe faire remarquer. On le peint charmant pour la figure ; & tout concouroit à lui faire mériter la préférence que l'amour lui donna ſur ſes rivaux. Je ne ſais ſi le bonheur de l'amant fut long-temps différé par l'amante, ſi les obſtacles que devoit oppoſer à leurs deſirs la vigilance de Madame de Lenclos, leur coûterent beaucoup à ſurmonter. Je ne déguiſe & n'imagine rien : M. de Coligny fut heureux, voilà la tradition, & ſans doute il fut le plus heureux de tous les hommes.

Un fait aſſez particulier de cette intrigue, qui, pour être plus vive, ne fut pas plus ſolide que toutes celles de cette eſpece, c'eſt que Ninon, peu dévote, & déja pleine de cette ſécurité dont ſa façon de réfléchir lui fit dans la

penſe, en être cru ſur ce fait. V. ce qu'il dit dans une élégie adreſſée à Ninon même.

Ce beau garçon dont vous futes épriſe,
Mit en vos mains ſon aimable franchiſe ;
Il étoit jeune, il n'avoit point ſenti
Ce que reſſent un cœur aſſujetti :
Et jeune encor, vous ignoriez l'uſage
Des mouvements qu'excite un beau viſage ;
Vous ignoriez la peine & le plaiſir
Qu'ont ſu donner l'amour & le deſir.

ſuite des principes inébranlables, n'épargna rien pour engager ſon amant à abjurer des erreurs que des préjugés & les forces de l'éducation lui faiſoient préférer à la religion dominante de ſon pays, & qui pouvoient lui faire perdre, par un entêtement déraiſonnable, tous les avantages auxquels ſa naiſſance & ſon mérite perſonnel devoient le faire aſpirer.

Qu'on ſe préſente Ninon à ſeize ou dix-ſept ans, ne reſpirant que l'amour & le plaiſir, faire ſuccéder au langage de ſa tendreſſe des converſations fortes & ſuivies ſur le changement auquel elle vouloit le forcer; cette ſituation eſt peut-être unique entre deux amants de cet âge. Il faut en convenir; c'étoit ſans doute bien moins du zele de la bonne cauſe dont elle étoit animée, que de l'intérêt de Châtillon : mais ce motif, quelqu'humain qu'il paroiſſe, ne fait-il pas l'éloge de Ninon? Quelle autre femme auroit eu pour le Comte, cet excès d'attention. C'eſt un hydre à combattre, qu'une erreur de religion. L'amour même réſiſtoit à l'amour; & ce ne fut que quelques années après, que le Comte ſe réſolut de prendre

un parti dont tout lui conseilloit la nécessité (*a*).

Soit que Ninon sentît la premiere quelque refroidissement pour M. de Coligny, soit que ce fût lui qui rompît la chaîne qui sembloit les unir si étroitement, leur tendresse dégénera bientôt en simple amitié, & Ninon fit dès-lors sur l'amour les réflexions qui dans la suite déciderent de sa conduite à cet égard.

Dans l'ivresse de leurs desirs, ils s'étoient promis cette constance éternelle dont tous les amants se croient si aisément capables. Cependant ces transports mutuels, ces vives agitations, qui font le bonheur le plus vif, avoient insensiblement perdu de leur activité. Ninon reconnut l'amour à ses effets : elle ne le vit plus que comme un mouvement aveugle & machinal que la politique des hommes s'étoit efforcée d'ennoblir, selon les nouvelles regles de binséance & d'honneur qu'ils s'étoient faites arbitrairement, en s'écartant de leur premiere simplicité (*b*).

(*a*) Il abjura en 1643.

(*b*) V. Dans Platon ce que Socrate prétend avoir appris sur l'amour de la fameuse *Dyotime*.

Cet amour métaphysique, que n'atteignent pas plus les lumieres de l'esprit que les sentiments du cœur, lui parut aussi peu réel que ces châteaux enchantés, ces monstres, ces merveilles de la magie dont nos Poëmes & nos Romans sont remplis. Elle osa donc arracher à l'amour le masque dont une convention particuliere au génie de chaque nation avoit voulu couvrir ses véritables traits; & cette passion, si respectable dans les premieres idées qu'on nous en donne communément, ne se montra plus à ses yeux que comme la soif & le besoin du plaisir; ou (comme dit l'Abbé de Châteauneuf (*a*), qui l'avoit su d'elle-même) *l'amour ne lui parut plus qu'un goût fondé sur les sens, un sentiment aveugle qui ne suppose aucun mérite dans l'objet qui le fait naître, ni ne l'engage à aucune reconnoissance; en un mot, un caprice dont la durée ne dépend pas de nous, & sujet au dégoût & au repentir.*

Il s'en falloit beaucoup qu'elle eût un grand respect pour cette passion, qu'elle croyoit, comme Ninon, être l'idole & l'ouvrage des sens.

(*a*) Dialogue sur la musique des anciens. *Paris*, 1725.

Le germe philoſophique qui perçoit déja dans ſon ame, ne lui fit trouver rien que de fort naturel dans cette découverte. Il lui parut tout ſimple qu'une paſſion comme l'amour produisît chez les hommes des effets différents, ſelon les différentes diſpoſitions d'humeurs, de tempérament, d'éducation, d'intérêt, de vanité, de principes, ou de circonſtances (*a*), ſans qu'au fond elle fût autre choſe qu'un deſir déguiſé, mais ardent, de la poſſeſſion ſans laquelle elle ne ſubſiſte point, & après laquelle elle s'évanouit preſque toujours, comme on voit le feu matériel s'éteindre lorſqu'il manque de nourriture. C'eſt ainſi que ſon eſprit, auſſi hardi que pénétrant, porta de bonne heure ſur toutes les choſes de la vie des jugements que ſon expérience & ſa raiſon lui confir-

(*a*) L'amour n'eſt fou que dans les fous, & c'eſt plutôt alors un vice de l'eſprit que du cœur. *Dialogue ſur les plaiſirs, tome 2.*

L'amour agit différemment, ſelon la différence des ames qu'il inſpire : il allume dans un naturel doux, un feu qui l'eſt auſſi, comme celui de l'encens qui brule ſur l'autel ; mais les ames violentes ſont la proie des flammes les plus terribles. C'eſt un feu dont le vent des paſſions augmente l'impétuoſité, qui monte orgueilleuſement, & qui brule pour la vengeance. *Dryden, Voyez les Lettres de Miſs Clarice.*

merent. Un préjugé détruit rend la défaite des autres aussi conséquente que facile ; & l'ame qui les a surmontés, conçoit tout, voit tout dans un jour dangereux pour les connoissances ordinaires.

Le penchant qu'elle avoit à réfléchir lui fit porter bientôt ses regards sur le partage inégal des qualités qu'on est convenu d'exiger dans les deux sexes : elle en vit l'injustice, & ne put la soutenir. *Je vois* (dit-elle à ses amis) *qu'on nous a chargées de ce qu'il y a de plus frivole, & que les hommes se sont réservé le droit aux qualités essentielles : de ce moment je me fais homme.* Elle le fit, & fit bien, dit un de nos ingénieux Ecrivains modernes (*a*).

Ce n'est donc plus comme une femme soumise à mille chimeres, à mille petites décences d'état & d'usage, qu'il faut juger Ninon : elle n'a plus de morale que celle des plus honnêtes gens de son siecle, & nous ne la verrons pas s'en écarter.

Quelque conformité d'humeur, d'esprit,

(*a*) V. la fin des Confessions du Comte de.... seconde Edition.

prit, & ſur-tout d'amour du plaiſir, lui firent lier connoiſſance avec la fameuſe Marion de Lormes, qui, dans un âge déja avancé, conſervoit encore des charmes, qui la firent adorer juſqu'à ſa mort. Cette femme aimable, que le Cardinal de Retz, en homme de ſa robe, traite d'*un peu moins que proſtituée*, avoit ſu faire excuſer les foibleſſes de ſon cœur en faveur de mille autres bonnes qualités. Une heureuſe réputation de goût & d'eſprit, autant que les graces de ſa figure, l'avoient maintenue, parmi les gens ſans préjugés, dans une conſidération qu'il eſt ſi difficile de conſerver avec un auſſi grand penchant aux plaiſirs. Le choix même de ſes amants l'avoit diſtinguée très-long-temps des femmes galantes de ſon ſiecle : D*** fut le ſeul qu'on lui reprocha. Il eſt vrai que ce dernier, l'objet de la haine publique, ne pouvoit que nuire à la réputation de Marion de Lormes, qu'on pouvoit ſoupçonner de ne s'être rendue cette fois qu'à l'intérêt. Ce fut à cet égard ſur-tout que Ninon ſon amie ſe reſpecta toujours.

Leurs amis étant preſque tous les mêmes, elles devinrent bientôt inſépa-

rables. Ce fut successivement chez l'une & chez l'autre que se formerent ces assemblées illustres où l'on tenoit école de l'Epicuréisme le plus délicat & le mieux raisonné. Tout ce que la Cour avoit de plus distingué, les Lettres de plus aimable & de plus poli, rechercha l'amitié de ces deux filles célebres. Les Comtes de Miossens, depuis Maréchal d'Albret, de Palluan (*a*), le Marquis de Créqui, le Commandeur de Souvré, le Marquis de Vardes, le Chevalier de Grammont (*b*), M. de Toulongeon son frere, Saint-Evremont, le voluptueux Desbarreaux, M. d'Elbene (*c*), Sar-

(*a*) Connu dans la suite sous le nom du Maréchal de Clérambaut.

(*b*) Saint-Evremont & le Comte Hamilton l'ont assez fait connoître. La gaieté de son esprit ne s'altéra jamais ; il fut vieux à la Cour, sans être ridicule. M. de Turenne (à ce que dit Ninon) ne vouloit vivre que pour le voir vieux.

(*c*) M. d'Elbene, d'une famille originaire d'Italie, fut des plus illustres Epicuriens de son temps. Il étoit accablé de Créanciers, qu'il reconduisoit jusqu'à la porte du Luxembourg, où on lui avoit donné un logement. Sa femme & lui s'étoient apporté en dot plus de quatre-vingt procès. C'étoit un homme fort singulier : *il étoit passionné pour le Poëme épique, & par-là grand ami de Desmaretz. Il vint un jour me trouver*,

razin, Boifrobert, Defyvetaux, étoient leurs amis les plus zélés. Scaron furtout, dans fa plus vive jeuneffe, contribuoit beaucoup aux plaifirs de cette voluptueufe affemblée. Le petit collet qu'il portoit alors pouvoit-il l'empêcher de fe livrer à tout l'enjouement de fon efprit, puifque l'état le plus cruel, les douleurs les plus aiguës ne purent en venir à bout dans la fuite? Sa figure même alors étoit affez bien (*a*), & peu de gens étoient plus defirés que lui.

Cette fociété de gens aimables avoit vu le bonheur du Comte de Coligny, fans reffentir cette baffe envie que fait naître l'excès de l'amour-propre. Mais ils virent avec plaifir que Ninon, faite pour penfer folidement & fans inégalité, ne feroit pas fufceptible de ces paffions éternelles qui ne laiffent au-

(dit Ménage) *& me pria très-inftamment de lui accorder une grace, & cette grace étoit que je fiffe un Poëme épique.* Saint-Evremont l'appelloit le *Cunctator*, à ce que dit Ninon, qui, dans une de fes Lettres, nous apprend qu'il mourut à l'hôpital en 168....

(*a*) *Quand je fonge*, (dit-il, dans une Epître à Marigny) *que j'étois né affez bien fait pour mériter les refpects des B...r...ts de mon temps.*

cune efpérance de fuccéder à l'amant préféré. Ninon même, après fa premiere rupture, leur déclara hautement qu'elle étoit bien sûre que les regles & les devoirs de l'amour étoient égaux entre les deux fexes, que fur ce chapitre il ne falloit pas en attendre plus d'elle que du commun des hommes, & qu'elle réfervoit la conftance & la fidélité dont elle étoit capable, pour un fentiment plus pur, pour l'amitié, qui, tout le temps de fa vie, la rendit plus célebre encore que l'amour (*a*).

La nobleffe Françoife commençoit à fe dépouiller de ces idées romanefques, fruit de la finguliere galanterie des regnes précédents : enforte que le fyftême de Ninon fur l'amour eut moins de peine à paroître raifonnable,

(*a*) Dans vos amours on vous trouvoit légere,
En amitié toujours sûre & fincere ;
Pour vos amants les humeurs de Vénus,
Pour vos amis les folides vertus.
. . . .
. . . .
Tantôt c'étoit le naturel d'Hélene,
Ses appétits, comme tous fes appas ;
Tantôt c'étoit la probité Romaine,
C'étoit d'honneur la regle & le compas.....
Lettre de Saint-Evremont à Mlle de Lenclos.

& ſur-tout à des gens qu'il flattoit de l'eſpérance de pouvoir réuſſir à leur tour.

Qu'on n'imagine pas cependant que tous ſes amis euſſent ſucceſſivement le droit de lui plaire à titre d'amants. Il eſt vrai que l'amour, cette paſſion vive & involontaire, ce tranſport violent, cet égarement, cette ivreſſe, peut-être cette duperie de l'ame, ne nommoit pas toujours les heureux ; mais Ninon conſultoit preſque toujours ce goût délicat de ſon ſexe, qui, dans les moments où le cœur eſt maître du choix, ne ſe rend qu'aux graces de l'art ingénieux de la ſéduction, à ces agréments, à ces talents enchanteurs, dont l'attrait fait excuſer les foibleſſes qu'il entraîne.

Le Grand-Prieur de V****** ; épris depuis quelque temps des charmes de Ninon, ne ceſſoit de la perſécuter. Amant impétueux, il voyoit avec la plus grande douleur qu'elle lui eût préféré les Comtes de Mioſſens & de Palluan. Il s'en plaignit amérement ; & Ninon, loin d'être touchée de ſes reproches, écouta les deſirs de quelque nouveau rival, &

mit par-là le comble au désespoir du Grand-Prieur, qui, dans la fureur injuste où il étoit, crut devoir se venger par un moyen foible, mais trop commune ressource des amants malheureux. Il sortoit de chez elle, lorsqu'elle apperçut sur sa toilette une espece de lettre qu'elle ouvrit, & dans laquelle elle lut ce quatrain :

Indigne de mes feux, indigne de mes larmes ;
Je renonce sans peine à tes foibles appas :
  Mon amour te prêtoit des charmes,
  Ingrate, que tu n'avois pas.

Ninon étoit trop sensée pour se sentir outragée des marques d'un dépit si peu raisonnable : elle crut devoir en plaisanter, & se contenter de répondre au Grand-Prieur par quatre vers sur les rimes qu'il venoit d'employer contr'elle. La tradition nous les a conservés, les voici :

Insensible à tes feux, insensible à tes larmes,
Je te vois renoncer à mes foibles appas :
  Mais si l'amour prête des charmes,
  Pourquoi n'en empruntois-tu pas ?

Le plus grand homme qui vécût alors, ne fut guere plus heureux auprès d'elle. Pour la faire succomber, il falloit au moins lui inspirer plus de

desirs que de respect & d'admiration. L'Abbé de Raconis son parent, & l'Abbé de Boisrobert son ami, qui tous deux jouoient à-peu-près le même personnage auprès du C... de R... l'avoient souvent entretenu du mérite singulier de Ninon; & l'idée qu'ils lui en donnerent, lui fit naître l'envie de la voir & de l'entendre. Boisrobert, qui servoit à plus d'un usage à son maître, promit de satisfaire sa curiosité.

Rempli des plus vastes projets, que ses talents supérieurs & son activité conduisoient toujours à leur but, le C... n'avoit jamais renoncé aux amusements de son cœur. Le grand homme suffit à tout. Chaque jour il cultivoit le goût qu'il avoit pour les lettres, & chaque jour avoit des moments destinés à ses galanteries. Il est vrai (si nous en croyons le Cardinal de Retz) que, dans l'art de plaire, il étoit quelquefois moins heureux. C'est peut-être à des ames d'une trempe plus commune à posséder l'art & les talents frivoles de la séduction.

Ce fut à Ruel (*a*) que l'intriguant

(*a*) Maison du C...

Eccléſiaſtique fit voir à ſon Maître Ninon & ſon amie, qui, charmées de juger d'un homme qui fixoit les yeux de toute l'Europe étonnée, s'étoient prêtées volontiers aux deſſeins de Boiſrobert. Les fêtes les plus galantes & les plus délicieuſes furent les ſuites de cette connoiſſance. Mais Ninon ne ſe laiſſant point éblouir par la faveur qu'auroit pu attirer ſur elle une pareille intrigue, oſa ſe refuſer aux ſoupirs de cet illuſtre amant.

Piqué de ſa réſiſtance, il voulut s'en venger, en portant ſes hommages à Marion de Lormes, auprès de laquelle une fatalité ſinguliere lui fit trouver des obſtacles encore plus forts. Retenue alors par une inclination violente, & qu'elle avoit des raiſons de tenir ſecrete, elle lui fit éprouver des difficultés qui ne pouvoient manquer d'irriter un eſprit accoutumé à en ſurmonter de toutes les eſpeces. Ninon même, à ce qu'on dit, fut engagée à fléchir tant de cruauté, & fut chargée d'offrir à ſon amie cinquante mille écus, qu'elle refuſa. Le Cardinal de Retz prétend cependant qu'elle conſentit enfin à ſe rendre à cette paſſion,

& qu'elle alla quelquefois la nuit rendre des visites au C... mais presque tout le monde est d'accord que le goût vif qu'elle avoit alors pour un jeune Conseiller au Parlement (*a*), lui fit dédaigner des offres aussi considérables.

En pareille circonstance, l'homme du génie le plus élevé se comporte comme un homme ordinaire. Le C... cessa tout-à-coup de voir Marion de Lormes & Ninon, qui ne perdirent pas un ami d'un rang & d'un mérite aussi rare, sans en être fâchées, & sans concevoir encore plus de mépris pour cette passion impérieuse qui porte le trouble au sein même de l'amitié.

L'état affreux où fut réduit Scaron, fut pour elle un nouveau chagrin. Amie tendre & compatissante, elle ressentit toutes les douleurs de son ami, qui ne l'oublia point dans la liste des gens illustres auxquels il fit ses burlesques adieux (*b*), lorsqu'il se fit transporter

(*a*) Jacques de la Vallée, sieur Desbarreaux.

(*b*) Adieu, bien que ne soyiez blonde,
Fille dont parle tout le monde,
Charmant objet, belle Ninon.
La maîtresse d'Agamemnon
N'eut jamais rien de comparable

au fauxbourg Saint Germain, pour y essayer des bains, dont il parle avec une gaieté si peu compatible avec l'excès de ses maux.

De retour au Marais, & presqu'anéanti par la cruelle paralysie qui ne lui laissoit que l'esprit libre, il n'eut d'abord d'autre ressource que de faire porter sa figure contrefaite chez ses connoissances. Mais Ninon, en allant passer des journées entieres auprès de lui, attira bientôt dans sa maison tout ce qu'il y avoit de plus distingué à la Cour & à la ville, & par-là rendit au pauvre Scaron le service le plus signalé. Ce n'est pas d'elle (comme on voit) que le fameux Chevalier de

A tout ce qui vous rend aimable;
Etoit sans voix, étoit sans luth,
Et mit pourtant les Grecs en rut
De si furieuse maniere,
Que ma foi ne s'en fallut guere
Que tout leur camp n'en fût gâté
Par Messire Hector irrité.
Tant est vrai que fille trop belle
N'engendre jamais que querelle.
De peur qu'il n'en arrive autant,
Tâchez de n'en blesser pas tant,
Et commandez à vos œillades
De faire un peu moins de malades,
Scaron, adieux au Marais.

Grammont avoit appris à ſe brouiller avec ſes amis lorſqu'ils étoient malades.

Scaron n'étoit pas le ſeul alors dont ces ſociétés ordinaires furent privées. Elle ne voyoit plus depuis quelque temps un Philoſophe, un ſectateur de la volupté, Deſyvetaux enfin (*a*). Elle ſavoit que quelques affaires domeſtiques avoient menacé ſa fortune de quelque dérangement ; & la ſituation où l'avoit pu mettre l'événement qu'elle ignoroit, augmentoit ſes alarmes. Elle réſolut d'aller le trouver, & de l'arracher au chagrin dont elle le ſuppoſoit dévoré, malgré la gaieté & la ſageſſe de ſon caractere. Ninon ſe trompoit ; Deſyvetaux étoit toujours heureux. Qu'on me permette d'écrire ici les raiſons ſingulieres qui l'avoient fait renoncer à ſes anciens plaiſirs & à ſes meilleures connoiſſances.

Cet illuſtre Epicurien trouvant un ſoir à ſa porte une jeune fille évanouie (*b*), lui fit donner du ſecours,

(*a*) Nicolas Vauquelin, Sieur Deſyvetaux, mort à Paris en 1648, âgé de quatre-vingt ans.

(*b*) Elle s'appelloit Dupuis, & elle étoit d'Eſtampes.

& la fit entrer chez lui, par un simple mouvement d'humanité. Mais dès qu'elle eut repris ses sens, & qu'il l'eut examinée, il sentit son cœur intéressé. Elle étoit jeune & jolie; & revenue à elle-même, elle crut devoir témoigner sa reconnoissance à son bienfaiteur, en jouant sur une harpe qu'elle avoit, quelques airs, qu'elle accompagna du son de voix le plus séduisant.

Le Philosophe, qui avoit toujours été un enthousiaste de musique, ne put se défendre de ce dernier attrait: il conçut aussi-tôt le dessein de finir ses jours avec l'aimable chanteuse. Il ne lui fut pas bien difficile de déterminer à ce parti une fille dont la profession étoit de courir les cabarets des fauxbourgs de Paris avec un frere. Elle trouva bientôt du plaisir à faire le bonheur d'un homme amoureux à l'excès, & qui, dans une des plus belles maisons du fauxbourg Saint Germain, lui faisoit partager cette vie voluptueuse & tranquille qu'il a décrite dans quelques-uns de ses ouvrages (*a*).

Quoiqu'il eût passé sa vie à la Cour,

(*a*) On ne trouve ses poésies que dans des recueils; elles sont simples & sans élévation.

en qualité de Gouverneur de M. de Vendôme, & d'Instituteur de Louis XIII, il s'étoit toujours senti un goût dominant pour la retraite. Les descriptions de la vie champêtre qu'il avoit trouvées dans quelques-unes de ses lectures, lui avoient toujours fait préférer ce genre de vie à tous les autres. Ce goût se décida tout-à-fait avec la jeune Dupuis, qui, se prêtant volontiers à ces idées, s'habilla en bergere de théâtre, pour figurer avec son amant, qui voulut absolument jouer avec elle le rôle de Corydon, à l'âge de soixante-dix ans.

Tantôt, mollement couché sur un tapis de verdure, il écoutoit les sons enchanteurs que sa bergere tiroit de son instrument. Des oiseaux, attendris comme lui par la vive expression de cette harmonie, s'échappoient de leur voliere, & venoient caresser de leurs ailes la harpe de la Dupuis, & bientôt, plus enivrés, expirer sur son sein. Cette petite galanterie, à laquelle on les avoit élevés, étoit pour le berger philosophe un spectacle délicieux, qui remplissoit son cœur de la plus douce ivresse. Il s'imaginoit conduire avec

elle leurs troupeaux confondus. Leurs conversations n'étoient, pour ainsi dire, que de tendres églogues : l'attrait du plaisir qu'ils y trouvoient, leur en avoit familiarisé les expressions & les idées.

Quelle fut la surprise de Ninon, lorsqu'elle trouva *le bon homme* (*a*) sous le déguisement original de berger, une houlette à la main, la panetiere au côté, & le chapeau de paille doublé de taffetas couleur de rose sur la tête (*b*). Elle imagina d'abord que les chagrins qu'il avoit essuyés, avoient

(*a*) C'étoit le nom qu'elle lui avoit toujours donné.

(*b*) Ah ! que ce fameux personnage
Qui ne connut de loix que celles du bon sens,
Desyvetaux, en notre temps,
Pensa d'une maniere & plus haute & plus sage !
Jusques à la fin de ses jours,
Il porta constamment panetiere & houlette,
Et dans les bras de ses amours,
Expira mollement, au son de la musette.
C'est lui qui, par de doux accords,
Pour descendre chez les morts,
Sut se faire une route aisée ;
Et sensible aux plaisirs en son dernier soupir,
Fit, d'un affreux moment, un moment de plaisir,
Qui le mena dans l'élisée.

Chaulieu, Ep. à l'Abbé Courtin.

altéré sa raison ; & l'attendrissement alloit saisir son cœur, si Desyvetaux, qui s'en apperçut, n'eût dissipé ce soupçon, par la façon dont il lui parla de sa métamorphose. Il est des goûts & des plaisirs qui se justifient aux yeux d'une certaine philosophie, lorsque, portant tous les caracteres de l'innocence morale, ils n'ont contre eux que la singularité. Eh ! que peuvent avoir nos amusements de moins dangereux, que de ne pas ressembler à ceux auxquels se livre la multitude ?

Ninon vit avec plaisir l'aimable compagne de son ami. Sa figure, son esprit, ses talents l'enchanterent elle-même ; & Desyvetaux, qui lui avoit paru ridicule au premier coup d'œil, ne lui parut plus qu'heureux.

Elle ne fit donc aucun effort pour le ramener à son ancien plan de vie, qu'elle trouvoit elle-même en ce moment bien moins aimable que celui qu'il avoit embrassé. Que pouvoit-elle offrir en effet de séduisant à des personnes qui avoient goûté des plaisirs purs & naturels ? Les vains amusements du monde ne sympathisent qu'avec la dissipation, où l'esprit, livré à la sé-

duction passagère de l'art, laisse le cœur vuide, dès que l'illusion cesse.

La philosophie peu commune de Desyvetaux ne fit faire probablement à Ninon que de pareilles réflexions, puisqu'elle ne cessa point d'être son amie, & qu'au contraire elle vint de temps en temps s'amuser du spectacle de leur tendre mascarade, que Desyvetaux conserva jusqu'au moment de sa mort. Il la rendit presqu'aussi célebre que sa vie, en exigeant de la Dupuis qu'elle lui jouât une sarabande favorite, afin que son ame passât plus délicieusement (a). Quelle étude apprend à

(a) Socrate dit que les gens de bien doivent imiter les cygnes, qui, pénétrant l'avantage qu'il y a dans la mort, expirent en chantant: *Providentes quid in morte boni sit, cum cantu & voluptate moriuntur*. Brantôme conte l'histoire de la mort de Mademoiselle de Limeuf l'aînée, une des filles de la Reine, qui a beaucoup de rapport avec celle de Desyvetaux...... Quant l'heure de sa fin fut venue, (dit-il), elle fit venir à soi son valet, qui s'appelloit Julien, & savoit très-bien jouer du violon. Julien, lui dit-elle, prenez votre violon, & sonnez-moi toujours, jusqu'à ce que vous me voyiez morte, car je m'y en vais, *la défaite des Suisses*, & le mieux que vous pourrez; & quand vous serez sur le mot *tout est perdu*, sonnez-le quatre

certains hommes à réunir dans leurs cœurs des ſentiments ſi oppoſés ? Comment celui qui vivoit pour les plaiſirs, peut-il ne pas ſentir de peine à les quitter ? Je ne dois pas oublier d'ajouter qu'il porta, tant qu'il vécut, à ſon chapeau un ruban jaune, *pour l'amour*, diſoit-il, *de la gentille Ninon, qui le lui avoit donné.*

Il ne doit pas paroître étonnant que Ninon, qui avoit eu de pareils maîtres dès qu'elle avoit ſu penſer, ſe fût livrée à cette philoſophie ſi contraire aux principes qu'avoit voulu lui inſpirer Madame de Lenclos. Depuis long-temps elle ne vivoit plus avec cette mere raiſonnable, qu'elle aimoit cependant autant qu'elle en étoit aimée. La diſparité de ſentiments les avoit néceſſairement déſunies ; mais la nature ne pouvoit perdre aucun de ſes droits ſur le cœur de Ninon. La maladie ſérieuſe de ſa mere fit éclater

ou cinq fois, le plus piteuſement que vous pourrez. Ce que fait l'autre : & quand ce vint, *tout eſt perdu*, elle réitéra par deux fois ; & ſe tournant de l'autre côté du chevet, elle dit à ſes compagnes : Tout eſt perdu, à ce coup, & à bon eſcient ; & ainſi décéda.

cette vérité dans tout Paris.

Madame de Lenclos, séparée de son époux & de sa fille, avoit contre l'un & l'autre ces préjugés trop communs aux personnes qui sacrifient tout à leur piété. L'attachement qu'elle connoissoit à sa fille pour les choses du monde, faisoit naître dans son esprit une idée qu'elle croyoit conséquente, quoiqu'elle fût injuste. L'amour de la volupté lui paroissoit devoir conduire Ninon à l'oubli de toutes les vertus; & puisque sa fille n'étoit point dévote, elle la croyoit dénaturée.

L'état dangereux dans lequel cette mère se trouva, détruisit bientôt une opinion si peu fondée. Ninon vola près de sa mère, dès qu'elle apprit sa situation. Sans devenir encore ennemie du plaisir, elle crût devoir du moins en suspendre la jouissance. Amis, liaisons, société, agrément, tendresse, tout cessa de l'amuser. Des soins alors plus chers à son cœur firent toute son occupation. Madame de Lenclos en fut étonnée, & reconnut son erreur. Elle aimoit tendrement sa fille, elle s'en vit aimée. Rien ne pouvoit pro-

longer ses jours, puisque ce plaisir ne produisit point cet effet.

Quelque Philosophe que fût Ninon, elle ne put soutenir le spectacle d'une mere expirante; son ame fut déchirée par la douleur. Heureux le cœur dont la philosophie ne touche point à des foiblesses si respectables! Il est vrai que cette mere expirante tint à sa fille, avant de mourir, des discours que son état de langueur rendoit pénétrants & capables d'étonner un esprit dont la sensibilité, la douleur & les veilles avoient ébranlé la fermeté. A peine Madame de Lenclos eut-elle fermé les yeux à la lumiere, que sa fille conçut le projet de se retirer du monde (*a*). L'absence de M. de Lenclos la laissoit maîtresse de sa conduite; & quelques amis, qui, malgré ses ordres, parvinrent à lui parler, ne purent la détourner de cette envie. Ninon, éperdue, désolée, alla se jetter dans un Couvent des fauxbourgs de Paris,

(*a*) Il y en a que le malheur a rendus dévots, par un certain attendrissement, par une piété secrete qu'on a pour soi, assez propre à disposer les hommes à une vie plus religieuse. *Saint-Evremont; Lettre à M. le Duc d'Olone.*

qu'elle regardoit alors comme devant être ſa derniere demeure (*a*).

On ſait que dans le cœur humain la douleur la plus vive & la plus légitime s'émouſſe par le temps. Saint-Evremont & Marion de Lormes ſurent profiter du calme que reprirent par degrés les ſens de leur commune amie. Déſeſpérée de ſa réſolution, la belle de Lormes comptoit peu ſur ſes efforts; mais Saint-Evremont connoiſſoit trop le cœur de Ninon, pour imaginer que la vie triſte qu'elle avoit embraſſée pût lui convenir long-temps. C'étoit déja beaucoup d'avoir enfin obtenu de la voir, de lui parler. Ce premier pas vers l'amitié lui répondoit de ceux qu'elle avoit encore à faire. Et

(*a*) Puis j'aurois ſu . . . .
. . . .
. . . .
Ce que l'on dit du bel & ſaint exemple
Que la Ninon donne à tous les mondains;
En ſe logeant avecque les Nonains.
Combien de pleurs la pauvre jouvencelle
A répandus, quand ſa mere ſans elle,
Cierges brulants & portant écuſſons,
Prêtres chantant leurs funebres chanſons,
Voulut aller, de linge enveloppée,
Servir aux vers d'une franche lippée.
Scaron, Ep. à Sarrazin.

tous deux enfin la rendirent au monde, qu'elle avoit quitté par une espece de légéreté, (disoient-ils), dont elle devoit être incapable dans la suite.

Le peu de temps qu'avoit duré sa retraite, n'avoit pu effacer de son cœur les impressions de la volupté. A peine eut-elle revu ce monde enchanteur, qu'elles se réveillerent toutes, & qu'elle ne conçut pas comment elles avoient pu pendant un temps lui paroître moins vives. L'amour rentra donc dans son ame; mais l'amour sans tyrannie, sans troubles & sans ce vain cortege par qui l'envie d'excuser ses foiblesses le fait suivre ordinairement chez la plupart des femmes (*a*).

Ce que le retour de Ninon au milieu de ses amis leur causa de plaisirs, est au-dessus de toute expression: on ne sauroit se peindre assez combien elle devoit leur être chere. Les femmes

(*a*) L'amour fut-il jamais fait pour être durable?
C'est le feu d'un éclair, un peu solide bien;
C'est un songe enchanteur, un fragile lien,
Qui ne forme & rompt rien qui ne soit raisonnable.
Chaulieu, Ep. à l'Abbé Courtin.

mêmes du plus haut rang ne firent aucune difficulté de se lier avec une fille qui réunissoit tant de véritables charmes. L'érudition seche & stérile étoit bannie de sa société. L'affectation surtout, & cette métaphysique d'esprit & de sentiment, dont quelques génies étroits & guindés empoisonnoient alors jusqu'à sa galanterie, s'étoient retirés à l'hôtel de R.... que Bayle appelle *un véritable palais d'honneur* (*a*). C'étoit-là sur-tout que le précieux des expressions, l'entortillage des idées, la fadeur des compliments se perfectionnoient tous les jours, en dépit de la raison & du bon goût.

Chez Ninon, tout étoit vrai, tout étoit agréable. Il n'étoit guere possible qu'il ne s'y glissât de temps en temps quelque homme peu fait au ton qui y régnoit ; mais il étoit bientôt forcé de s'en éloigner. Le naturel & les graces simples de la conversation effraient ceux qui n'en sentent pas le mérite ; & la société se retrouvoit à l'unisson. La justesse du discernement, la déli-

(*a*) Mademoiselle de Scudéry a fait, dans son Roman de Cyrus, une description de la petite Cour de R.....

catesse du goût de Ninon, alloit (s'il m'est permis de le dire) se naturaliser chez tous ses amis. Enfin si ce caractere d'ouverture aimable, de politesse aisée, de probité douce, d'agrément & de goût qui distinguent aujourd'hui les François, ne lui dut pas son commencement, on ne peut disconvenir qu'elle ne l'ait porté à sa perfection, & qu'elle ne se soit fait une loi de l'inspirer à tous ceux qui jouissoient du plaisir de vivre avec elle.

Quelques engagements qui se succéderent d'assez près, exciterent entre deux rivaux une querelle peu commune : elle se trouvoit dans un état dont on rougit lorsqu'il n'est pas le fruit d'un lien respectable & nécessaire à l'ordre établi pour les fortunes. Ninon enfin, d'amante, alloit devenir mere : & soit que la dispute qui survint entre le Maréchal d'Estrées & l'Abbé Deffiat sur les droits qu'ils prétendoient tous deux avoir à cet enfant, pût l'amuser, soit qu'enfin elle ne se crût pas assez sûre de sa décision pour la risquer, il est certain qu'elle ne prononça rien entr'eux ; & qu'après bien des démêlés, ils furent obligés

de convenir qu'il ne leur restoit point d'autre parti que de décider par le sort à qui ce fruit de l'amour appartiendroit. On apporta trois dez, & la fortune se déclara pour l'enfant, en se refusant à l'Abbé Deffiat, qui peut-être auroit moins fait pour son bonheur que le Maréchal.

Ninon consentit avec plaisir à céder au Maréchal d'Estrées un bien pour lequel il avoit témoigné tant d'empressement : elle s'en laissa priver avec joie pour l'abandonner aux soins tendres & vraiment paternels qu'il eut toujours pour lui.

Ce fut au service de la Marine que M. le Maréchal d'Estrées destina ce premier enfant de Ninon, qui, dans la suite, sous le nom de Chevalier de la Bossiere, y acquit le grade de Capitaine de vaisseau. Héritier d'un des talents de sa mere, il eut pour la musique toute la disposition & le goût imaginables. Il finit ses jours à Toulon, il y a trente ans, dans l'âge le plus avancé, mais sans avoir perdu l'attachement décidé qu'il avoit eu pour le plaisir. Son cabinet étoit rempli de toutes sortes d'instruments & des ouvrages

vrages des meilleurs maîtres. Tous les Musiciens qui, pendant son séjour à Toulon, passoient d'Italie en France, ou qui retournoient en Italie, ne manquoient jamais d'aller descendre chez lui : ils y étoient parfaitement reçus, pourvu qu'ils eussent la complaisance de lui faire entendre à quel point de perfection ils portoient leurs talents.

Le bonheur dont Ninon vit jouir ce fils tout le temps de sa vie, ne lui permit jamais de se repentir de la foiblesse à laquelle il devoit le jour : heureuse, si dans la suite elle n'eût pas été mere une seconde fois, pour éprouver le plus grand des malheurs !

La mort du Cardinal de Richelieu & celle de Louis le Juste avoient changé la face de l'Etat. Les premieres années de la Régence ne furent marquées que par les plaisirs d'une Cour aimable, & par le bonheur de tous les sujets.

Les François, aussi naturellement amis des plaisirs que de la gloire, ne s'occuperent plus qu'à partager leurs cœurs entre ces deux objets.

Aucun amant qui ne servît son Roi,
Guerrier aucun qui ne servît sa Dame (*a*).

Quels temps heureux pour Ninon, dont l'ame vive & sensible ne respiroit que par la volupté & pour elle! La nature, qui sembloit avoir pris plaisir à la former, lui devoit ces beaux jours d'abondance & de délices, qu'autorisoit une douce politique.

Tout goût paroissoit inutile,
La douce erreur ne s'appelloit point crime,
Les vices délicats se nommoient des plaisirs (*b*).

La Nation Françoise, devenue plus éclairée sur les agréments de la société, par un commerce moins mystérieux & moins interrompu avec les femmes, & par l'amour & la culture des Lettres, jettoit les fondements d'une gloire qui, en augmentant les connoissances, les talents & les arts, devoit la faire envier & bientôt imiter de tout l'univers. Mais on ne voyoit encore que l'aurore de ces jours réservés au plus grand de nos Rois.

(*a*) Stances irrégulieres sur les premieres années de la régence, par Saint-Evremont, à Mademoiselle de Lenclos.

(*b*) Ibidem.

Ce fut alors que Ninon, environnée de plus en plus de tout ce qu'il y avoit d'aimables gens à Paris, ne vit plus qu'un bonheur véritable à faire des heureux; mais sans intérêt, sans bassesse, &, comme dit M. de Voltaire dans son Temple du goût,

> Avec cet art, cette délicatesse
> Qui rend la moins fiere beauté
> Respectable dans sa foiblesse.

Ce qui doit faire concevoir dans Ninon ce mérite supérieur qui la distingue de toutes les femmes, c'est qu'entraînée par l'ivresse de son cœur, au milieu du torrent de ses foiblesses, elle ne perdit jamais le goût de ces plaisirs moins vifs, mais plus chers à la raison. Tendre pour ses amants, exacte aux bienséances, toujours fidelle à ses amis, ses moments, ses plaisirs, ses soins, ses attentions, son cœur se partageoit entr'eux. L'amant le plus aimable n'eut jamais le droit injuste de la posséder toute entiere; & (si nous en croyons *l'Abbé de Châteauneuf*) *ses amants n'avoient point de rivaux plus à craindre que ses amis.*

Le Marquis de Sévigné, qui, par

un goût trop naturel aux hommes ; n'avoit pas trouvé dans une femme assez belle, pleine d'esprit, peut-être trop jalouse de paroître estimable, les agréments propres à fixer son cœur, trouva Ninon mille fois plus charmante. Madame de Sévigné même, dans une lettre où elle parle de l'amour de son fils pour Ninon, témoigne assez, en disant *qu'elle avoit gâté son pere*, que cette passion ne lui avoit pas été plus inconnue qu'indifférente.

Le jeune M. de Vassé donnoit souvent à Ninon des fêtes à Saint Cloud, auxquelles le Marquis de Sévigné, comme ami commun, se trouvoit toujours. Il connoissoit Ninon, il savoit que la galanterie de son rival étoit un foible moyen pour attacher un cœur qui n'étoit jamais esclave que de ses propres goûts. Le Marquis de Sévigné crut ne pas manquer à l'amitié en se faisant entendre, & Ninon n'imagina point manquer à la reconnoissance, en le préférant à son généreux rival.

Je ne parle point du chagrin qu'elle ressentit, en apprenant que le Marquis, bientôt après son bonheur, avoit perdu la vie dans une affaire d'honneur

qu'il eut avec le Chevalier d'Albret. Il fut véritable ſans doute ; mais un feu léger, allumé par les ſens, par l'occaſion, n'éterniſe aucun regret. M. de Vaſſé cependant n'en fut pas plus heureux. Il avoit ceſſé de plaire ; il s'en apperçut, & d'ailleurs Ninon eut toujours la bonne foi de le dire. Elle ne connoiſſoit de honteux dans le commerce de la tendreſſe que l'art & le menſonge.

Il n'étoit guere poſſible que le jeune Duc d'Anguien, qui vivoit alors très-familiérement avec le Comte de Mioſſens & Saint-Evremont, ne les eût entendu faire l'éloge de leur illuſtre amie. L'hôtel de R... qu'il honoroit de ſa préſence, lui avoit toujours plu médiocrement ; la fameuſe guirlande de Julie (*a*), dont on s'occupoit ſans ceſſe dans cette ſociété, n'amuſoit guere un Prince qui d'ailleurs, avec

(*a*) Tous les beaux eſprits qui fréquentoient l'hôtel de R... formerent un jour le deſſein de faire une guirlande pour Mademoiſelle de R... qu'on appelloit Julie d'Ang... Chacun choiſit une fleur, & fit des vers ſur celle qu'il avoit préférée. M. Godeau étoit un des concurrents ; & comme il étoit fort petit, on l'appelloit le nain de Julie.

un esprit & des connoissances supérieures, avoit en général peu de goût pour la poésie.

La maison de Ninon, dans laquelle il daigna se faire conduire, lui parut bien différente du temple académique, qu'il ne fréquentoit que par habitude, & auquel il renonça presque tout-à-fait. La séduction du cœur suivit de bien près celle de l'esprit, & le vainqueur de Rocroy ne put se défendre d'une tendresse qui fit la gloire de l'amante, & le bonheur de tous les deux.

Tous les héros de Bellone ne le sont pas toujours de Vénus : l'ame la plus haute ne sert rien à ces combats où la valeur n'a point de part (*a*).

Le jeune Prince, fait pour la gloire la plus immortelle, l'étoit moins pour la volupté, malgré cet air robuste, & ces marques de forces qu'il avoit reçues de la nature. *Pilosus, aut fortis, aut libidinosus*, (dit un proverbe latin, que Ninon connoissoit.) *Ah! Monseigneur*, (s'écria-t-elle un jour dans ses bras) *il faut que vous soyiez bien fort.*

(*a*) Pour avoir la valeur d'Hercule,
On n'est pas obligé d'en avoir la vigueur.
Chaulieu.

Il vécut cependant aſſez long-temps avec elle dans cette étroite liaiſon que l'utilité qu'il retiroit chaque jour de ſon commerce n'entretenoit pas moins que ſon amour pour elle. Ninon, auſſi naturellement portée à mériter de l'eſtime que de l'amour, employoit le crédit qu'elle avoit ſur le cœur de ſes amants, à régler leur conduite, à leur inſpirer le vrai goût des devoirs de leur état. Quelle impreſſion ne devoient pas faire ſur eux les conſeils d'une fille charmante, accompagnés des graces, du ſentiment & des agréments de l'eſprit ? Ainſi la fameuſe Aſpaſie gravoit dans le cœur de Périclès cet art ſéduiſant de la parole & les maximes les plus ſaines d'une politique dont il fit un grand uſage.

Ce jeune Héros, plein d'amour & d'eſtime pour Ninon, paſſoit auprès d'elle tous les moments dont ſes études profondes & les occupations attachées à ſon rang lui permettoient de diſpoſer. Devenu dans la ſuite Prince de Condé, il ne ceſſa point de lui donner des marques de la plus vive amitié, juſques-là que la rencontrant quelquefois dans les rues, on l'a vu faire ar-

rêter ſon équipage, & mettre pied à terre pour aller la ſaluer à la portiere du ſien.

Le Prince de Marſillac, (*a*) moins philoſophe alors qu'il ne le fut dans la ſuite, & ſe piquant au contraire de tous les vices de la jeuneſſe (*b*) de ſon temps, ne put refuſer ſon admiration aux qualités ſolides & eſtimables de Ninon, qu'il voyoit ſouvent avec le Duc d'Anguien : il ſe lia bientôt avec elle d'une amitié qui dura juſqu'à ſa mort. Rien en effet n'étoit comparable au noble déſintéreſſement avec lequel cette fille voyoit des gens ſi fort au-deſſus d'elle. Jamais la plus légere conſidération des avantages qu'elle pouvoit tirer de ces connoiſſances illuſtres n'entra pour rien dans ſa conduite. Les mouvements de ſon cœur & le mérite qu'elle reconnoiſſoit dans ſes amants, étoient les ſeuls motifs de leur bonheur.

(*a*) Depuis le Duc de la Rochefoucault, né le 15 Décembre 1613, & mort le 17 Mars 1680.

(*b*) Madame de la Fayette le changea. Elle diſoit que M. le Duc de la R... lui avoit donné de l'eſprit, mais qu'elle avoit réformé ſon cœur.

La célébrité de Ninon, portée au plus haut point, ne pouvoit manquer d'exciter la haine & l'envie de quelques femmes, sur-tout de celles qu'on appelle prudes, qui n'ont souvent de la vertu que le masque, qu'elles n'ont pas même l'art de rendre agréable. On conçoit tout ce que la jalousie & le talent de nuire, si propre à leur espece, pouvoient leur faire imaginer contre une fille dont le vrai mérite enlevoit à leurs charmes une partie de leur puissance. Les plaintes les plus ameres, les cris les plus multipliés contre une conduite qu'elles n'étoient pas dignes d'imiter, parvinrent jusqu'à la Reine Régente, qui crut devoir mettre ordre à des excès qu'on lui peignoit chaque jour sous les couleurs les plus noires.

Anne d'Autriche envoya donc à Ninon un Exempt de ses Gardes, pour lui donner ordre de se retirer dans un Couvent, dont elle lui laissoit cependant le choix (*a*). Ninon, qui vit aussitôt d'où le coup partoit, & qui pré-

(*a*) La Reine Régente vouloit d'abord l'envoyer aux Filles repenties ; mais le célebre *Bautru* lui dit qu'elle n'étoit *ni fille*, *ni repentie*.

voyoit qu'il ne ſeroit pas difficile à quelqu'un de ſes amis de faire revenir la Reine de la prévention où elle étoit, ne reçut cet ordre qu'en plaiſantant. Elle répondit à celui qui en étoit porteur, qu'elle étoit ſenſible autant qu'elle le devoit, à la bonté qu'avoit la Cour de lui laiſſer le choix du Couvent, & qu'elle ſe décidoit ſans peine pour celui des *grands Cordeliers. Fi, la vilaine*, dit Anne d'Autriche, en apprenant de quelle façon ſon ordre avoit été reçu ; lorſque M. de Guitaut, Capitaine de ſes Gardes, témoin de la façon dont la Reine prenoit cette réponſe, l'aſſura qu'elle n'étoit qu'un badinage de Ninon, qui méritoit mille conſidérations par toutes les qualités eſſentielles de ſon cœur & de ſon eſprit. Ce témoignage fut bientôt appuyé par celui de tous les Seigneurs qui la connoiſſoient. Enſorte que la Reine ne penſa plus à l'inquiéter, & même elle ſe plaignit hautement des criailleries importunes que l'on continuoit à lui faire contre une perſonne conſidérée des plus grands Seigneurs de ſa Cour, & ſur-tout du Duc d'Anguien, qui dès-lors ne paſſoit pas pour accorder légérement

ſon eſtime aux femmes (*a*).

A ces jours heureux que le Royaume venoit de paſſer dans la paix & la volupté, ſuccéderent bientôt des jours de diſcorde & de haine. Les impôts néceſſaires à l'entretien d'une guerre qu'on reprochoit au Miniſtre de n'avoir pas terminée auſſi avantageuſement qu'il le pouvoit à *Munſter*, parurent à quelques eſprits remuants un prétexte ſuffiſant à l'envie de ſervir leurs projets ambitieux, ſous le voile apparent du bien public (*b*).

Un Miniſtre de paix, puiſqu'il l'étoit de la Religion, oſa lever ſa tête orgueilleuſe, dans ces temps de cabale & de ſédition. On vit bientôt ce Prélat inquiet, *demi-ſoldat*, *demi-Paſteur* (*c*), corrompre, par ſes intrigues ſecretes, la fidélité des Grands & du peu-

(*a*) *Le moyen*, dit Madame de Sévigné, *de n'être pas flattée de l'eſtime de M. le Prince, d'autant plus qu'il ne la jette pas à la tête des Dames?*

(*b*) Si on réforme & ſi on regle ainſi les Etats, bienheureux ſont les Etats qu'on laiſſe dans la corruption & le déſordre. *Balzac*, *Lettre à Conrard.*

(*c*) Lettre 16 de *J. Loret*, *du 2 Septembre* 1605.

ple. C'eſt alors que, pour me ſervir d'une expreſſion de *Cyrano*, *on vit vomir des flots d'écume ſur la pourpre Royale & ſur celle de l'Egliſe.* Des rimeurs ſans mérite & ſans vertus vendirent lâchement leurs voix aux ennemis de l'Etat : des vaudevilles injurieux, des libelles diffamatoires furent les manifeſtes de cette guerre inteſtine, qui, paroiſſant ne s'élever que contre un ſeul homme, auroit entraîné tout le Royaume vers ſa ruine, ſi le Ciel, qui vouloit le faire paſſer de ce danger affreux à la grandeur la plus haute, n'avoit ſoufflé pluſieurs fois parmi les mutins cet eſprit de diſcorde, ces raiſons d'intérêts diviſés qui les rendirent les ſeules victimes de leurs projets.

Ninon n'avoit point épargné ſes conſeils à ceux de ſes Amants qu'elle vit avec douleur haſarder le reſpect qu'ils devoient à la majeſté du trône ; & la maiſon de Scaron, qui devint un des rendez-vous des factieux, n'eut plus pour elle aucuns charmes. Il ne lui manquoit plus que de voir M. de Lenclos ſon pere contraire au parti de la Cour ; & elle ne put douter de ce malheur, par l'attachement qu'il voua

au

au Coadjuteur, le centre de l'orage qui commençoit à éclater.

Quelques efforts qu'on fît pour la tromper sur les vues de l'intérêt public, que la trahison ne manque jamais d'affecter, elle démêloit les raisons particulieres qui conduisoient les rebelles, & prit le parti de quitter le théatre des scenes dangereuses qu'on se préparoit d'exécuter. M. le Marquis de Villarceaux, alors son Amant, avoit une terre assez éloignée de Paris, qu'elle choisit pour le lieu de sa retraite; & soit qu'elle aimât cette fois plus tendrement qu'elle n'avoit encore fait, (*a*) soit qu'elle ne pût soutenir plus long-temps le spectacle des malheurs de sa Patrie, elle gagna assez sur elle pour aller passer à la campagne près de trois années dans une uniformité d'amusements peu faite pour la vivacité de son esprit & la légéreté de son cœur.

Saint-Evremont, étonné d'une constance qu'il n'avoit jamais attendu d'elle, lui écrivit à ce sujet une Elégie, qu'on trouve dans ses Œuvres, & dans

(*a*) Lorsqu'une fois il est sensible,
Le cœur le plus léger devient le plus constant.
Les adieux de Mars. st. 2.

laquelle, en lui faisant la peinture de ses anciens plaisirs, il lui reprochoit la passion sérieuse qui l'occupoit si long-temps & si loin de ses amis. Mais son retour fut moins l'effet de cette plaisanterie, que de la fin des troubles de Paris, qu'elle avoit juré de ne revoir que tranquille.

Le bonheur de M. de Villarceaux lui avoit fait bien des jaloux. Quel triomphe pour lui d'avoir fixé le cœur le plus volage, & d'oser reparoître encore en Amant aimé après un tête-à-tête de trois ans! C'étoit avoir surmonté tout, que d'avoir évité les dangers d'une épreuve aussi communément funeste à la tendresse la plus vive. Madame de Villarceaux sur-tout en étoit furieuse, & ne pouvoit dissimuler la haine que lui donnoit pour Ninon la foiblesse de son mari.

Elle avoit un jour grande compagnie chez elle, & quelques-unes de ses amies ayant demandé à voir un fils qu'elle aimoit tendrement, il parut accompagné de son Précepteur qui ne le quittoit point. Des éloges de la figure, on passa à ceux de l'esprit. Et Madame de Villarceaux enchantée des caresses qu'il

recevoit, s'avisa de vouloir donner quelques preuves de sa bonne éducation. Interrogez mon fils, dit-elle, sur les dernieres choses qu'il a apprises. Allons, Monsieur le Marquis (dit aussi-tôt le grave Précepteur, avec une prononciation Italienne, qu'il avoit un peu communiquée à son éleve) *Quem habuit successorem Belus Rex Assyriorum ? Ninum* (répondit le jeune Marquis ;) à l'instant Madame de Villarceaux, sans s'informer de ce qu'avoit demandé le Précepteur, & frappée seulement de la parfaite ressemblance du mot qu'on venoit de prononcer avec le nom de celle qui lui avoit enlevé le cœur de son époux, se mit dans une fureur horrible. Voilà de belles instructions, dit-elle, à donner à mon fils, de l'entretenir des folies de son pere ! Je juge par la réponse du Marquis de l'impertinence de la question. Le Précepteur eut beau protester qu'il ne concevoit rien au courroux de Madame, & que M. son fils n'avoit pas dû répondre autre chose que *Ninum* ; que ce fait étoit connu de tout le monde : rien ne put lui faire entendre raison : & quelques efforts que l'on fît pour

rendre le calme à cette femme jalouse, ils furent inutiles. Elle poussa le ridicule de cette scene aussi loin qu'il pouvoit aller. Le bruit s'en répandit dans toute la Ville, & parvint bientôt à Ninon, qui en rit long-temps avec ses amis & M. de Villarceaux même. On ne peut gueres douter que comme elle aima toujours à compter jusqu'aux moindres particularités de sa vie, elle n'ait amusé Moliere de cette histoire ridicule; & que ce grand homme qui mettoit ingénieusement tout à profit, ne se la soit rappellée, lorsqu'il fit la Comtesse d'Escarbagnas (*a*).

M. de Lenclos, échappé aux suites funestes que pouvoit avoir l'indiscrétion, avec laquelle il avoit osé paroître sous les étendards scandaleusement rebelles du Coadjuteur, avoit revu sa fille avec tout le plaisir imaginable. Sa grande réputation étoit en quelque façon son ouvrage; il s'applaudissoit du succès des leçons qu'il lui avoit données, & le mérite qu'il lui découvroit tous les jours, la lui rendoit encore plus chere. Ninon de son côté, dans l'espérance que la fureur des armes, qui avoit tou-

(*a*) V. la Scene 19.

jours possédé son pere, (*a*) ne trouveroit plus d'occasions qui pussent le conduire à sa perte, jouissoit avec la plus vive sensibilité de la joie de le voir entiérement occupé de ses plaisirs, lorsqu'une maladie inopinée sembla menacer des jours qu'elle chérissoit autant que les siens. L'état où se trouva M. de Lenclos ne laissa bientôt plus d'espoir à ceux qui l'environnoient. Il s'en apperçut, & faisant appeller sa fille, à qui sa situation arrachoit des larmes, il voulut lui paroître aussi Philosophe à sa mort, qu'il croyoit l'avoir été pendant sa vie. *Approchez, Ninon* (lui dit-il d'une voix foible & presque expirante) *vous voyez que tout ce qui me reste en ce moment, est un souvenir fâcheux des plaisirs qui me quittent. Leur possession n'a pas été de longue durée, & c'est la seule chose dont je puis me plaindre à la Nature. Mais hélas! que mes regrets sont inutiles! Vous qui avez à me survivre, profitez d'un temps précieux, & ne devenez jamais scrupuleuse sur le nombre, mais sur le choix de vos plaisirs.* A

(*a*) Il avoit toujours joué un rôle considérable parmi ce qu'on appelloit les braves de ce temps-là.

peine finissoit-il ce discours si contraire à ceux que Madame de Lenclos, prête à quitter la vie comme lui, avoit jadis tenus à sa fille, que faisant un effort pour l'embrasser, il rendit son dernier soupir sur son sein. Ninon perdoit le plus tendre des peres, mais la tranquillité de sa mort en rendoit le spectacle moins effrayant. Cette sécurité Philosophique, que M. de Lenclos avoit au moins affectée à son dernier instant, n'excitoit aucun de ces mouvements, dont l'imagination & les sens sont ordinairement troublés dans de pareilles circonstances. Selon les principes même de Ninon, M. de Lenclos venoit d'expirer en Sage. Une douleur aussi excessive qu'inutile l'auroit rendue moins digne d'être sa fille & son éleve.

Ninon ne trouva point, après cette mort, une fortune aussi considérable qu'elle auroit pu l'être, si son pere ne l'avoit pas dérangée par son amour pour les plaisirs, & par les différentes affaires que lui avoit suscitées cette qualité de *Brave*, qu'un reste de férocité faisoit encore estimer aux François; mais déterminée à ne se lier jamais de cette chaîne, qu'il est si rare de trouver long-

temps légere & même ſupportable, (a) elle prit le parti de placer à fonds perdu le bien qui lui reſtoit. Sept ou huit mille livres de rente qu'elle ſe fit par ce moyen, lui parurent ſuffiſantes pour ne craindre aucun des beſoins de la vie.

Un de ſes étonnements, à ſon retour de la Terre de M. de Villarceaux, avoit été de trouver Scarron marié avec l'aimable Mademoiſelle d'Aubigné. Dans la ſituation où étoit cette jeune perſonne, lors de ce mariage, il étoit difficile à la vérité qu'elle parvînt à quelque établiſſement avantageux; mais elle ne pouvoit gueres trouver d'homme moins fait que Scarron pour un lien de cette eſpece. Tout l'eſprit & toute la gaieté du monde ne ſuffiſent pas pour le former, & c'eſt pourtant tout ce que pouvoit offrir le célebre malade de la Reine à une perſonne auſſi charmante, mais qui par cette ſingularité rempliſſoit un deſtin qui devoit n'avoir rien d'égal.

On ne pouvoit pas avoir plus d'eſprit

(a) Il y a de bons Mariages, (dit M. de la Rochefoucault) mais il n'y en a point de délicieux.

que l'Epouse, ou plutôt la Compagne de Scarron; & celui-ci n'eut pas de plus grand desir que de la voir unie par l'amitié avec Ninon. Il suffisoit pour cela qu'elles se vissent : leur instinct mutuel, leur vivacité à reconnoître le vrai mérite, devoient les attacher l'une à l'autre. Supposé que l'histoire de Barbé (*a*) fût vraie, Madame Scarron ne paroissoit pas y faire une grande attention; le plaisir alloit dans son jeune cœur bien avant toute espece d'ambition.

Le commerce d'amitié qui se forma entre Madame Scarron & Ninon, fut si tendre, qu'elles n'eurent bientôt plus qu'un lit pour elles deux, à ce que disent les Mémoires de M. le M. de L. F... Un incident qui divise toutes les femmes, ne put même en affoiblir les nœuds : & Ninon vit sans colere M. de Villarceaux, encore son Amant, ressentir pour son amie des sentiments que celle-ci étoit bien prête d'écouter. L'in-

(*a*) *Barbé* étoit un Maçon qui se mêloit d'astrologie : il avoit prédit à Madame Scarron (à ce qu'on prétend) qu'elle seroit un jour dans le plus haut degré d'élévation. *Nota*, qu'il avoit ajouté que cette élévation auroit sa fin peu de temps après qu'il seroit mort, & qu'il n'en fut rien.

fidélité d'abord eſt timide. On ſe déroboit aux yeux de Ninon, dont la préſence devenoit chaque jour plus gênante. Elle s'en apperçut ; puiſqu'on la fuyoit, puiſqu'on mettoit du myſtere à cette intrigue, c'étoit y mettre de la trahiſon. Elle en avoit deux à pardonner, & tous deux trouverent grace devant elle. Elle raſſura ſon amie ſur ſes craintes, & le Marquis ſur ſon embarras : il ne lui manquoit plus que d'être leur confidente, & ſa Philoſophie ne lui fit trouver rien de honteux à la devenir. Si dans ce qu'on appelle rupture, infidélité, on écoutoit moins l'amour propre, on ſe trouveroit moins d'amour, on verroit moins de juſtice à ſes plaintes & à ſes emportements, & on ſe comporteroit auſſi ſagement que Ninon.

M. de Villarceaux fut bientôt remplacé par un autre Amant, & d'autres ſuccéderent à celui-ci ſans doute. Mais je ne dois parler dans ces Mémoires que de ceux qui fourniſſent quelques particularités : à ne vouloir en paſſer aucun, la chaîne en ſeroit peu facile à former, & ne ſeroit peut-être que fatigante.

M. de Gourville, parvenu à une fortune & une considération assez grande par son mérite, autant que par l'attachement qu'il avoit pour la Maison de Condé & celle de la Rochefoucault, sentoit pour Ninon une passion fort vive, qu'elle avoit écoutée, lorsque l'utilité dont il pouvoit être à ses bienfaiteurs le força de s'éloigner de Paris. Le Prince de Marsillac accompagnoit le Grand Condé qui couroit à une gloire bien différente de celle dont il s'étoit couvert jusques-là, puisqu'elle ne pouvoit être que funeste à sa Patrie. M. de Gourville étoit Amant & François, cependant il se fit l'effort de tout sacrifier à une espece de devoir qui lui faisoit violer le plus sacré de tous : l'amour qu'on doit à son Pays.

Avant son départ il fallut prendre quelques mesures, pour mettre à couvert un commencement de fortune qui devint ensuite plus considérable. Dans la circonstance où il se trouvoit, il pouvoit être dangereux pour lui de se servir des moyens ordinaires pour s'en procurer la sûreté. Il alloit devenir rebelle ; & la voie du dépôt secret lui parut la seule qu'il eût à prendre.

Il connoiſſoit un Grand Pénitencier, qui s'étoit rendu fameux par la régularité de ſes mœurs, & qui par-là ſembloit mériter la plus grande confiance. Ce fut chez lui qu'il ſongea d'abord à dépoſer vingt mille écus qu'il avoit en eſpeces. Mais ſon eſtime pour Ninon, qu'il alloit quitter avec tout le chagrin poſſible, le détermina à partager cette ſomme entr'elle & l'Eccléſiaſtique. Il porta donc chez l'un & chez l'autre dix mille écus, qu'il leur confia pendant ſon abſence. Ninon fut plus ſenſible à cette preuve d'eſtime de ſon Amant, qu'elle ne l'auroit été au ſacrifice des motifs qui l'arrachoient à ſon amour.

M. de Gourville, de retour à Paris, alla d'abord chez le Pénitencier réclamer ſon dépôt. Mais quelle fut ſa ſurpriſe, lorſqu'on lui répondit ſaintement, qu'on ignoroit ce qu'il demandoit; qu'on n'avoit point de connoiſſance du dépôt dont il parloit, & qu'on n'avoit coutume de recevoir que des deniers deſtinés à être diſtribués aux Pauvres, obligation à laquelle on avoit ſoin de ſatisfaire auſſi-tôt. Il eut beau ſe plaindre, proteſter, ſe fâcher, on ne lui oppoſa que le flegme le plus déſeſ-

pérant, que la physionomie la plus contrite, que les dehors de la plus rigide probité. On ne cessa de nier, & l'on força M. de Gourville de se taire, en s'offensant de la témérité de sa demande. L'hypocrisie ne manque jamais d'intéresser en sa faveur le respect sacré, qui n'est dû qu'à ce qu'elle a le front d'imiter. Et la prudence fit prendre à M. de Gourville un parti, que ne lui conseilloient ni la justice ni le courroux dont il étoit saisi.

Trompé si cruellement dans l'idée que M. de Gourville s'étoit faite d'un homme que tout Paris croyoit incorruptible, il n'imagina pas être plus heureux auprès de Ninon, dont il avoit été oublié. Tout lui paroissoit suspect après ce qu'il venoit d'éprouver. Eh! comment espérer d'une femme, dont les mœurs n'étoient pas irrépréhensibles, plus de probité que d'un homme qui vivoit depuis long-temps dans l'austérité la plus grande! Il craignit même d'aller la voir, de peur d'être forcé de haïr ce qu'il avoit tant aimé.

Ninon ayant appris que M. de Gourville étoit à Paris depuis quelques jours, & surprise de ne le point voir arriver

chez

chez elle, l'envoya chercher, & lui fit dire qu'elle étoit étonnée de son peu d'empressement, & qu'elle exigeoit qu'il ne différât pas plus long-temps à venir l'embrasser. Il y vint donc ; mais honteux du soupçon qu'il avoit eu, la démarche de Ninon lui faisoit assez sentir qu'il s'étoit trompé. Il se fait annoncer, Ninon vole dans les bras de son Ami. Ah ! Gourville, (lui dit-elle) il m'est arrivé un grand malheur pendant votre absence. A ces mots M. de Gourville se replonge dans ses premieres alarmes : à peine osoit-il lever les yeux sur Ninon. Je vous plains si vous m'aimez encore, (ajouta-t-elle en se trompant sur la nature de son trouble) ce malheur est irréparable. J'ai perdu le goût que j'avois pour vous, mais je n'ai pas perdu la mémoire ; & voici les dix mille écus que vous m'avez confiés en partant. Remportez-les, mais ne me demandez plus un cœur dont je ne puis disposer aujourd'hui en votre faveur. Il ne me reste plus pour vous que l'amitié la plus sincere. M. de Gourville, que ce double procédé remplissoit d'admiration, ne put s'empêcher de soupirer encore ; mais il se

rendit juſtice : il ſentit qu'un amour, qu'il avoit ſacrifié lui-même par ſon abſence, n'avoit aucun droit à la plainte, & ſe réſolut à borner ſon bonheur à l'amitié précieuſe qu'on venoit de lui offrir.

Il ne put s'empêcher de lui raconter l'indignité du Grand-Pénitencier, & la perte qu'il venoit de faire avec un homme d'une réputation ſi haute. Vous ne m'étonnez point, (lui dit-elle) mais je n'ai pas dû pour cela vous devenir ſuſpecte. Je ne vous demande point ce que vous avez penſé, vous m'offenſeriez peut-être en ne me trompant point : cependant la différence prodigieuſe de nos états & de nos réputations ne faiſoit rien contre moi.

La conduite de Ninon dans cette conjoncture lui fit beaucoup d'honneur, ſans doute par comparaiſon avec celle qu'avoit tenu le pieux Eccléſiaſtique. Retenir un dépôt eſt une choſe affreuſe : mais peut-on dire qu'il ſoit honorable de le reſtituer ? Eſt-ce à de pareils devoirs qu'on doit reconnoître la vertu ?

Ninon dut trouver étonnant, & même injurieux, qu'on la louât d'une

ſemblable action. Elle n'étoit pas faite pour reſſembler à cette femme galante de Rome, nommée *Octacilia*, à qui *Vitellius Varro* ſon Amant, malade à l'extrêmité, avoit laiſſé à titre d'une dette fictive, une ſomme payable par ſes héritiers, & qu'elle exigea de Vitellius même, lorſqu'il fut en ſanté, en ſe ſervant de l'aveu qu'il avoit fait, qu'elle la lui avoit prêtée (*a*). Simphronie, la grace & la Muſe de ſon ſiecle, nia publiquement en juſtice des dépôts qui lui avoient été confiés (*b*). Mais ces baſſeſſes de cœur ne déshonoroient point Ninon, la probité la plus ſcrupuleuſe pouvoit même ne pas paſſer chez elle pour une vertu, par le peu d'efforts qu'elle lui coûtoit.

Un des Amants qui ſuccéderent auprès d'elle à celui dont nous venons de parler, la replongea dans cet état critique qui avoit donné lieu pluſieurs années auparavant à la ſinguliere diſpute du Maréchal d'Eſtrées & de l'Abbé

(*a*) Aquilius Gallus, fameux Juriſconſulte, découvrit la fraude, & écrivit à ce ſujet un Traité ſur le dol & la mauvaiſe foi, dont Cicéron fit un grand éloge.

(*b*) Saluſte.

Deffiat. M. de G... ay, fameux par la témérité d'une passion qu'il avoit eu la hardiesse de faire connoître à la Cour (a), & peut-être de feindre, pour servir d'ambitieux projets, fut le pere du second enfant que Ninon mit au jour; & plus heureux alors que le Maréchal qu'on vient de nommer, il n'essuya aucune contradiction pour les soins qu'il voulut en prendre. Soins affreux & cruels, puisqu'ils n'aboutirent, comme on le verra dans la suite de ces Mémoires, qu'à l'événement le plus funeste.

Cette Reine du nord si célebre, aussi mal connue par les satyres & les libelles d'un parti qu'elle avoit abandonné, que par les éloges outrés de celui qu'elle sembloit avoir préféré à la Couronne : cette Souveraine illustre, dont les sciences mêmes disputent l'abdication à des motifs, qui sans y avoir une part véritable, pourroient peut-être la leur disputer avec autant de justice; Christine enfin voulut voir cette Ville fameuse, qui retenoit dans son sein le génie & les graces de tous les Arts; elle vint à Paris en 1656, &

(a) En 1649.

Ninon fut presque la seule femme qu'elle honora de sa visite. Le Maréchal d'Albret, & quelques gens de Lettres, qui faisoient leur cour à cette Reine, lui firent un portrait si avantageux de Ninon, qu'elle ne trouva point au-dessous d'elle de faire cette démarche. La conversation qu'eurent ensemble deux femmes d'un esprit aussi étendu & aussi cultivé, doit sans doute être l'objet de nos regrets. La tradition ne nous en a conservé qu'un seul mot, que dit Ninon en parlant des *précieuses*, espece de femmes qui se multiplioit fort alors, & qu'elle appella *les Jansénistes de l'amour*. Cette définition enchanta la Reine qui se la rappella toujours avec plaisir, & qui prit encore plus d'estime pour elle, qu'on n'avoit voulu lui en inspirer. Elle ne pouvoit gueres ouvrir les yeux sur le penchant qu'avoit Ninon à la galanterie, & dès-lors elle devoit la trouver parfaite. Toutes deux aspiroient également au vrai mérite des hommes, & leurs cœurs devoient ressentir la douceur de ce lien secret, de cette sympathie qu'elles apperçurent entre leurs esprits.

Ninon ne s'énorgueillit point d'un événement, dont peut-être toute autre auroit été superbe & dont sûrement presque toutes les femmes furent jalouses. Le spectacle d'une Reine Philosophe l'avoit étonnée ; mais l'honneur de la recevoir chez elle, quelque flatteur qu'il fût, n'éveilla point son amour propre. L'éclat des dignités & des rangs n'éblouit point des yeux qui savent distinguer la véritable lumiere, de tous les faux jours qu'on peut leur offrir : le mérite réel de Christine fixa bien plus son attention qu'une Couronne dont cette Reine avoit fait si peu de cas. Il arrivoit souvent à Ninon de traiter de choses vaines, & le *Bouclier d'Achille, & le Bâton de M... de Fr... & la Cr.. d'un Ev...*

Jamais les François n'avoient été si galants & si spirituels. Une Cour heureuse & brillante qu'attiroit un jeune Héros sur le Trône, ne respiroit sous ses yeux que le plaisir. La nature devoit pour lui s'épuiser en miracles de toute espece. Déja quelques prodiges avoient annoncé la gloire de ce Monarque ; ils naissoient alors à l'envi pour rendre incroyable à la postérité

la grandeur des temps qui alloient s'écouler.

Une paix avantageuse avec l'Espagne, un mariage dont les suites prévues dès-lors par le Card... M... devoient être si heureuses pour la France; l'Achille de ce siecle rendu par le même Traité à sa Patrie, à son Prince, & sur-tout à sa gloire, terminerent toutes les inquiétudes de la Cour. Tout fut heureux, & l'on ne sacrifia plus qu'à l'amour des plaisirs & des arts; il est vrai que l'esprit sembloit se corrompre tous les jours. L'affectation, les fausses beautés, mises à la place du bon sens & de la raison, avoient fait parmi quelques petits esprits, & la plus grande partie des femmes, une fortune dangereuse, lorsque Moliere, par ses Précieuses Ridicules, vint pulvériser ses ennemis de la belle nature, contre lesquels Ninon n'avoit jamais cessé de déclamer & de servir d'exemple. Elle avoit été des premieres à applaudir aux heureux commencements de cet astre de la Comédie, dont les premiers feux annonçoient tout l'éclat qu'il devoit avoir un jour. Messieurs de Bachau-

mont, (*a*) Chapelle, en qualité de voluptueux les plus célebres de Paris, étoient alors ses amis intimes ; ce dernier que la facilité noble & le naturel de ses Poésies rendent encore inimitable dans les Lettres, n'avoit point caché l'amour qu'elle lui avoit inspiré. Mais Ninon, comme on le verra, fut ingrate. Les talents aimables ne suffisent pas toujours pour réussir.

Ce fut à Chapelle à qui elle dut la connoissance de Moliere, qui découvrit aisément en elle le véritable esprit de tous les temps & la raison de tous les âges. Cette liaison qu'on venoit de former entr'eux, ne fit que resserrer dans la suite par l'estime dont ils se pénétrerent mutuellement. La nature leur avoit donné, pour ainsi dire, les mêmes yeux. Moliere n'étoit pas plus fait pour éclairer son siecle par ses écrits, que Ninon par ses conseils & ses réflexions. Aussi disoit-elle à Saint

(*a*) M. le Président le Coigneux disoit de son fils Bachaumont, qui étoit jumeau, *mon fils n'est que la moitié d'un homme, & cependant il veut faire comme un homme tout entier.* Avec une constitution foible & délicate, & l'usage le moins modéré des plaisirs, il n'est mort qu'en 1702, âgé de soixante dix-huit ans.

Evremont, *qu'elle rendoit graces à Dieu tous les soirs de son esprit, & qu'elle prioit tous les matins de la préserver des sottises de son cœur.* Quel titre pour Ninon que l'amitié constante du plus grand homme qu'aient eu les Lettres Françoises! Quel éloge que ce qu'il dit d'elle à l'occasion de son chef-d'œuvre, & par conséquent de celui de tous les Théatres!

On sait quelles cabales, quelles voix s'éleverent contre la comédie du Tartuffe (*a*). Le suffrage de Louis XIV,

(*a*) Il y a une anecdote sur ce titre que peu de gens connoissent, la voici :

Moliere avant de finir sa Piece, ne savoit quel nom donner à son Imposteur, lorsqu'un jour étant chez le Nonce avec deux Ecclésiastiques, dont l'air mortifié, mais faux, rendoit assez bien l'idée du caractere qu'il vouloit peindre : on vint présenter des truffes à acheter ; un de ces pieux Ecclésiastiques, qui savoit un peu d'Italien, à ce mot de truffes, sembla, pour les considérer, sortir tout-à-coup du dévot silence qu'il gardoit, & choisissant saintement les plus belles, il s'écrioit d'un air riant : *Tartuffali, Tartuffali, Signor Nuncio* : Moliere qui étoit toujours un spectateur attentif par-tout, prit de-là l'idée de donner à son Imposteur le nom de Tartuffe, que la scene qui venoit de se passer sous ses yeux lui faisoit trouver très-plaisant.

celui de quelques Prélats de son Royaume, & même du Légat, ne purent en imposer à ceux qui trembloient de se voir démasqués dans cet ouvrage ; ils vinrent à bout d'en arrêter le succès, en en faisant interdire les représentations au nom même du Corps dépositaire de la Justice. Ce fut pendant le cours de ces obstacles que Moliere alla lire sa piece à Ninon, qu'il se faisoit un plaisir de consulter sur-tout ce qu'il faisoit ; il la regardoit (à ce qu'il a dit souvent) comme la personne sur qui le ridicule faisoit la plus vive & la plus prompte impression.

Ninon enchantée d'un ouvrage qui devoit immortaliser son illustre ami, pour lui faire voir à quel point il avoit saisi la nature, voulut lui faire récit d'une aventure qui s'étoit passée sous ses yeux, & dont un pieux imposteur étoit le héros. Elle accompagna sa narration de réflexions si profondes, elle jetta sur cette espece de caractere des jours si naturels & si forts, que Moliere en la quittant dit, avec une modestie aussi rare aujourd'hui que ses talents, que si sa piece n'a-

voit point été faite, il ne l'auroit jamais entreprise après avoir entendu Ninon, tant il se seroit cru incapable de rien mettre sur la scene d'aussi fortement caractérisé que l'imposteur de son amie. Ce fut aussi dans un souper avec elle & Madame de la Sabliere, que fut faite la plaisante réception du médecin dans *le Malade imaginaire*. Chacun y fournissoit son mot : Despreaux lui-même, qui étoit un des convives, ne crut pas déshonorer sa raison en se prêtant à ce badinage. Mais revenons aux galanteries de Ninon, qui ne sont point encore épuisées.

Une de ses maximes favorites étoit *qu'il falloit faire provision de vivres & non de plaisirs, & qu'on devoit les prendre au jour la journée.* Aussi ne la vit-on point interrompre un train de vie délicieuse, qui faisoit son bonheur & celui des hommes assez heureux pour lui plaire M. de Saucourt, fameux sur-tout par des talents, qui, s'ils ne servent pas toujours, ne nuisent jamais auprès des femmes, (a)

(a) Contre ce fier Démon voyez-vous aujourd'hui

passa pour être assez bien avec elle. Mais sa réputation peu commune le lui fit probablement envier par tant de rivales, qu'elle n'eut pas besoin de son inconstance ordinaire pour quitter un homme, que peut-être cette fois elle eût mieux aimé retenir.

La légéreté de son cœur augmentoit tous les jours avec son amour pour le plaisir, & il n'y avoit rien à cela que de naturel. Il est des cœurs privilégiés, dont le même objet n'éteint point la tendresse ; mais que ces cœurs sont rares! La franchise de Ninon, le privilege où elle croyoit être de pouvoir jouir de tous les droits des hommes parmi lesquels elle se comptoit, ne lui donnoient aucune inquiétude sur sa conduite. C'étoit à ses Amants à trembler, ou à se régler sur sa façon d'aimer, qu'on pouvoit ne pas estimer, quoiqu'elle fût alors à la mode aussi-bien qu'aujourd'hui. Elle n'en rougissoit pas encore, elle en plaisan-

Femme qui tienne ?
Et toutes cependant sont contentes de lui ;
Jusqu'à la sienne.
Benserade, pour M. de Saucourt, représentant un Démon.

toit

toit même quelquefois, comme on le verra par le trait qui va ſuivre.

Le Marquis de la Châtre étoit depuis quelque temps l'Amant favoriſé, lorſque ſon devoir l'arrachant des bras de Ninon, il ſentit ce qu'une ſéparation pouvoit avoir d'horrible avec elle. Un François ne ſait point balancer entre la gloire & ce qu'il aime, peut-être même n'y a-t-il que l'honneur qu'il ſache aimer véritablement. Cependant il ſentit la crainte, il gémit, & le bonheur dont il jouiſſoit encore, ne put le raſſurer ſur ce qu'il avoit à redouter par ſon abſence. En vain Ninon voulut le guérir de ſes ſoupçons. Non, cruelle (lui dit-il) vous allez m'oublier & me trahir; je connois votre cœur, il m'alarme, il m'épouvante; il m'eſt encore fidele, je le ſais, je le vois, vous ne me trompez point en ce moment. Mais je vous parle moi-même de mon amour, qui vous le rappellera lorſque je ſerai parti? L'amour que vous ſavez inſpirer, Ninon, eſt bien différent de celui que vous ſentez. Vous ſerez toujours préſente à mes yeux, l'abſence eſt un nouveau feu qui va me conſumer; & l'abſence eſt pour vous

le terme de la tendresse. Tous les objets loin de vous, vont me paroître odieux ; ils vont tous vous intéresser. Ninon ne put guere disconvenir intérieurement que le Marquis eût raison ; mais on n'assassine point un cœur aussi tendre, aussi vif que le sien. Eh ! comment une femme ne connoîtroit-elle point l'art & la dissimulation ? Mille circonstances lui en font une nécessité. D'ailleurs elle ne songeoit point encore à le tromper ; l'occasion n'étoit point présente, elle pouvoit ne point s'offrir, il méritoit peut-être qu'on y résistât. Voilà ce que Ninon se disoit rapidement, comme toutes les femmes en pareille occasion : car Ninon avoit eu beau faire, on ne cesse jamais de l'être tout-à-fait.

Quoi qu'il en soit, l'amoureux Marquis, sur les réponses de Ninon, auroit pu reprendre quelque confiance, si ses craintes s'étoient présentées moins vivement à son cœur. Elles sont violentes, lorsque l'amour propre ne parvient pas du moins à les adoucir. Telle étoit la situation de M. de la Châtre, lorsqu'il s'avisa d'un expédient nouveau, qu'il imagina devoir être au-dessus de

l'inconſtance la plus décidée. Ecoutez, Ninon, lui dit-il, vous êtes ſans contredit, à mille égards, une femme extraordinaire; ce qui peut me tranquilliſer, doit l'être auſſi; je veux intéreſſer à mon bonheur quelque choſe de plus que l'amour même. J'exige que vous me faſſiez un billet par lequel vous vous engagerez à me tenir la fidélité la plus inviolable: je vais vous le dicter dans la forme la plus ſacrée des engagements humains. Je ne vous quitte point que je n'aie obtenu ce gage de votre conſtance, il eſt néceſſaire à mon repos. Ninon eut beau repréſenter que ce qu'il demandoit étoit trop ſingulier, trop fou, le Marquis fut opiniâtre, & l'emporta ſur toutes les remontrances. Il fallut écrire & ſigner ce que perſonne juſques-là n'avoit peut-être point encore écrit. Muni de ce titre, il courut où ſon état l'appelloit.

A peine deux jours s'étoient paſſés depuis le départ du Marquis, que Ninon ſe vit perſécutée par un des hommes le plus dangereux pour la promeſſe qu'elle avoit faite. Il y avoit long-temps qu'il parloit de ſon amour, il étoit fait pour en inſpirer. Il ſavoit que ſon

rival étoit absent, les premieres résistances ne l'effrayerent point ; son ardeur au-contraire s'en augmenta, & devint bientôt si éloquente & si vive, qu'elle passa dans le cœur de Ninon. Ses yeux la trahirent. Rien n'est moins aisé à une femme que de cacher le trouble de certains moments. On s'en apperçut ; elle fut vaincue avant d'avoir bien prévu les dangers du combat.

Quel fut l'étonnement du vainqueur, lorsque Ninon, en partageant les douceurs de sa victoire, d'une voix incertaine & prête à s'éteindre, prononça deux ou trois fois ces paroles... *Ah... Ah... le bon billet qu'a la Châtre !* On juge bien que l'explication qu'il demanda de cette énigme, ne le mit pas plus dans les intérêts de l'amour du Marquis, & de la probité de sa légere Amante. Il trouva même cette singularité si heureuse, qu'il ne put en faire un mystere ; & le *billet de la Châtre* devint bientôt dans la bouche de tout le monde un proverbe qu'on appliquoit, & qu'on applique encore à toutes les choses sur lesquelles il

n'eſt guere ſage de compter (*a*).

Ninon ne fut pas d'abord aſſez philoſophe dans cette occaſion, pour n'être pas piquée de l'indiſcrétion de ſon nouvel Amant. Mais il revint à ſes genoux, jeune, charmant, tel qu'il avoit paru à la premiere attaque, & tel qu'il étoit en effet : en un mot, il fit oublier ſes torts. Ninon ne ſe ſouvint de la petite querelle qu'elle avoit d'abord commencé à lui faire qu'au moment qu'il la quittoit. Elle courut après lui, & du haut de l'eſcalier : *Au moins, M. le Comte*, (lui dit-elle) *nous ne ſommes point raccommodés.*

Ce fut par quelques traits de cette eſpece qu'elle ſe fit une réputation de coquetterie, qui l'auroit rendue bien

(*a*) M. de Volt. de crainte qu'un trait auſſi plaiſant ne ſe perdît, en a fait uſage dans ſa Comédie de *la Prude*, Acte premier, Scene III, Tome 8 de l'Edition de Dreſde.

BLANFORD.

Cajolez moins, mon très-cher, apprenez
Qu'à ſes vertus mes jours ſont deſtinés,
Qu'elle eſt à moi, que ſa juſte tendreſſe
De m'épouſer m'avoit paſſé promeſſe ;
Qu'elle m'attend pour m'unir à ſon ſort.

Le Chevalier Mondor (*en riant*).

Le bon billet qu'a là l'ami Blanford !

dangereuse, si elle avoit eu la fausseté de s'en cacher, ou qu'elle eût jamais pris la peine de s'en défendre. Mais sa bonne foi sur cet article en imposoit à tous ses amis; ce qui la rendoit estimable & charmante à tant d'autres égards, dissipoit auprès d'eux ces petits nuages de galanterie un peu forte, que grossissoient encore ses ennemis. On voit dans les recueils de chansons de ce temps-là, qu'elle ne fut pas plus ménagée qu'un grand nombre de femmes aussi distinguées à la Cour par le rang qu'elles y tenoient, que par leur beauté. Si la licence de ces couplets ne permet pas de les rapporter ici, la vérité ne veut pas non plus que je feigne de les ignorer. Le seul peut-être qu'il soit permis de faire connoître, fut fait par M. de Toureille de l'Académie Françoise, dont le style, rempli d'enflure & d'affectation, n'avoit pu faire joindre le suffrage difficile de Ninon à tous ceux qu'usurperent alors sa traduction de Démosthene, & la Préface qu'il avoit mise à la tête. Elle n'avoit pas même dissimulé l'ennui que la lecture de cet Ouvrage lui avoit causé, & l'Acadé-

micien crut devoir s'en venger par l'E-
pigramme qui ſuit :

Dans un diſcours Académique,
Rempli de grec & de latin,
Le moyen que Ninon trouve rien qui la pique ?
Les figures de Rhétorique
Sont bien fades après celles de l'Aretin.

Les femmes (dit Madame de Sévigné) *ont permiſſion d'être foibles, & elles ſe ſervent ſans ſcrupule de ce privilege.* C'étoit les ménager ; car elle auroit pu dire que jamais elles n'en *avoient plus abuſé* qu'elles faiſoient alors. L'amour du plaiſir avoit pouſſé trop loin les eſprits, on ne connoiſſoit plus de bornes ; & Ninon n'étoit au plus que ce que le grand nombre des femmes ſe piquoit d'être.

Je me garderai bien de juſtifier ici ſon cœur, qu'elle abandonnoit trop au torrent de ſes deſirs, & moins encore cette liberté avec laquelle elle parloit des choſes les plus ſacrées. La ſécurité que peut donner une certaine philoſophie, ne doit pas du moins ſe mettre au-deſſus des raiſons humaines, qui lui font un crime de ſe communiquer. Il ſeroit aiſé de démontrer (ſi c'étoit ici le lieu d'une pareille démonſtration)

que le respect seul que chacun doit à la société, doit proscrire les prétendues découvertes que l'esprit peut faire contre les maximes généralement reçues dans un Etat en fait de politique, & sur-tout de Religion. La philosophie de Ninon est inexcusable à cet égard ; & Madame de Sévigné met tous les honnêtes gens de son parti, lorsque, dans une de ses Lettres, elle se plaint de la voir si dangereuse sur un objet de cette importance.

Quel juste sujet d'alarmes pour cette mere raisonnable, que de voir M. son fils, jeune encore, & par la facilité naturelle de son caractere, susceptible de toutes les impressions, suivre partout une femme aimable, qui lui faisoit un crime de sa simplicité, & qui sans cesse vouloit porter son cœur à l'oubli des principes qu'il avoit reçus !

Le Comte commençoit à l'aimer ; les conseils de la Marquise sa mere & de Madame de la Fayette ne purent le détourner de se livrer à ce penchant. Il étoit séduisant, plein d'esprit : Ninon l'écouta bientôt ; & sachant qu'il étoit aimé de la fameuse Champ-mêlé, elle exigea qu'il lui sacrifiât les lettres,

qu'il en avoit reçues. Que ne fait point la jalousie ! Ninon vouloit faire de ces lettres un usage affreux ; elle vouloit les envoyer au Marquis de T.... que cette Actrice célebre trompoit pour le jeune Comte, *afin de lui faire donner*, disoit-elle, *quelque coup de baudrier*. Mais Madame de Sévigné, à qui son fils confia la foiblesse qu'il avoit eue de livrer les lettres, le fit rougir de ce sacrifice cruel, & le fit convenir que, *même dans les choses déshonnêtes, il y avoit de l'honnêteté à observer*. Le Comte courut donc chez Ninon, & *moitié par force, moitié par adresse*, (à ce que dit la Marquise) *il retira les lettres de cette pauvre diablesse*, qui furent brulées sur le champ.

Un commerce qui avoit débuté par des scenes de cette vivacité, sembloit devoir être durable. La Marquise en frémit ; mais son fils la rassura bientôt, en lui apprenant qu'il étoit quitte, & en lui faisant même la confidence des petits inconvénients auxquels il étoit assez sujet. C'étoit un véritable Amant de Pénélope ; l'arc d'Ulysse avoit montré sa foiblesse (*a*). *La maladie de son*

(*a*) *Arrigere ne quid, sumat alius.* Athenus, Lib. X. pag. 437.

ame (dit ſa mere) *étoit tombée ſur ſon corps ; il ſe croyoit lui-même comme le bon Eſon , il vouloit ſe faire bouillir dans une chaudiere avec des herbes fines , pour ſe ravigotter un peu.* Auſſi Ninon ne l'avoit-elle point épargné : c'étoit , à ce qu'elle diſoit , *un homme au-deſſous de la définition* ; c'étoit *une ame de bouillie , un corps de papier mouillé , un cœur de citrouille fricaſſée dans la neige.* Tel étoit l'Amant qu'elle avoit enlevé à l'Héroïne du Théatre , & qu'elle mit bientôt au rang de ſes amis ; mais ſi intimes , qu'on les crut toujours aſſez bien enſemble , juſqu'à ce qu'elle eût déclaré à des gens qui les ſoupçonnoient encore , qu'ils ſe trompoient , *qu'il n'y avoit plus de mal entre le Comte & elle , & qu'ils étoient abſolument comme frere & ſœur.*

Ce fut à-peu-près dans ce temps-là que Ninon dit deux ou trois bons mots aſſez vifs , qui ont échappé à l'oubli. La mode des coëffures ayant changé , on en prit une qu'on appelloit *Hurlu brelu.* Cette mode ne ſeyoit pas également à toutes les femmes. Madame de Sévigné même dit qu'elle en voyoit *qu'on voudroit ſouffleter.* Madame de

Ch... étoit peut-être de ce nombre : Ninon, en la voyant, dit qu'*elle ressembloit à un printemps d'Hôtellerie, comme deux gouttes d'eau*. Cette comparaison peignoit sans doute à merveille ; & la Marquise dit, dans ses Lettres, qu'elle la trouvoit *excellente*.

Le second, que nous ont conservé les mêmes Lettres, eut pour objet Madame *Dufrenoy*, femme du premier Commis de M. de Louvois, qui ne déplaisoit point à ce Ministre. C'étoit *une Nymphe, une Divinité*, (dit Madame de Sévigné, qui pourtant ne la trouvoit pas si belle que sa fille.) Le grand crédit de son Amant avoit réjailli sur elle : le Roi la nomma Dame du lit de la Reine, charge nouvelle qu'on créa pour elle. Cette place, qui la mettoit au-dessous de la Dame d'Atour, mais au-dessus des femmes de Chambre, indisposa bien des femmes, qui se déchaînerent contre ce choix là. Ninon, témoin des plaintes ameres qu'on en faisoit, dit que *le Ministre avoit fait, dans cette rencontre, comme Caligula, qui fit son cheval Consul.*

Mademoiselle de Scudéri fut la troisieme victime de sa plaisanterie. Sa lai-

deur étoit presqu'aussi célebre que son esprit (*a*) : Ninon, en la voyant, dit qu'elle avoit l'air d'*une Septante*, mot bizarre, qui fut trouvé très-plaisant alors, & qui le paroîtroit peut-être encore autant, si de pareilles saillies ne perdoient pas tout à être racontées.

C'est ainsi que Ninon s'amusoit, aux dépens de tous les ridicules : elle étoit presqu'aussi fameuse par de pareils traits, que Madame de Cornuel son amie (*b*). La gaieté de son esprit brilloit sur-tout à table, où elle étoit si animée, qu'on disoit d'elle qu'elle étoit ivre dès la soupe, quoiqu'elle ne bût presque jamais que de l'eau. C'étoit-là sur-tout

(*a*) V. le Voyage de Bachaumont & de Chapelle.

(*b*) L'Epitaphe de la célebre Madame Cornuel, morte en 1694, finit par ces vers :

. . . .
Et malgré la froide vieillesse ;
Son esprit léger & charmant
Eut de la brillante jeunesse
Tout l'éclat & tout l'enjouement ;
On vit chez elle incessamment
Des plus honnêtes gens l'élite.
Enfin, pour faire en peu de mots
Comprendre quel fut son mérite,
Elle eut l'estime de Lenclos.

qu'elle

qu'elle prodiguoit cette liqueur (*a*) qu'Homere fait répandre à Hélene pour enchanter tous ses convives, & qui probablement n'étoit autre chose que les charmes de la conversation de cette Princesse.

Je l'avouerai, je ne puis croire Ninon capable du fait que je vais raconter, & dont quelques Mémoires particuliers m'ont instruit. L'Aigle de la Chaire, que Madame de Sévigné appelle dans quelque endroit, *le grand Paon*, s'étoit fait la plus haute réputation. Ce fut, à ce qu'on dit, ce qui inspira à Ninon le projet singulier de savoir si son cœur étoit aussi pur que son éloquence. Elle avoit vu dans ses chaînes presque tous les Héros, tous les grands hommes de son temps; le P... B... méritoit d'en augmenter la liste. Elle feignit d'être malade, & l'envoya chercher. Ce Pere, en arrivant, trouva une femme parée de tout ce que l'art de la coquetterie peut fournir de plus séduisant: elle le reçut avec ces graces que l'amour des choses mondaines rend seul dangereuses, & qu'apperçoivent à peine des yeux qui

(*a*) *Le Népenthes.*

s'élevent souvent au Ciel. *Je vois* (lui dit-il) *que votre maladie n'est que dans le cœur & dans l'esprit ; pour votre corps, il me paroît dans une parfaite santé. Je prie le grand Médecin des ames qu'il vous guérisse ;* & sortit sur le champ.

Si cette anecdote est vraie, c'est la honte de Ninon. Le mensonge, la hardiesse & l'indécence y sont poussées trop loin. Et ce qui me fait imaginer que c'est une histoire faite à plaisir, c'est que je trouve une Chanson du même temps adressée à Ninon, où l'on parle, à la vérité d'un Prédicateur qui pouvoit l'avoir trouvée quelque part, & l'avoir exhortée à changer de vie ; mais dans laquelle, loin de dire qu'elle l'ait fait venir chez elle, sous quelque prétexte que ce fût, il paroît précisément le contraire. Voici le couplet :

Ninon, passe les jours au jeu,
Cours où l'amour te porte ;
Le Prédicateur qui t'exhorte,
S'il étoit au coin de ton feu,
Te parleroit d'une autre sorte.

Il étoit bien plus plaisant sans doute que Ninon eût envoyé chercher le P. B. & qu'elle eût eu des desseins sur son

cœur ; il étoit trop ſimple qu'elle en eût été rencontrée, & que leur converſation fût l'effet du haſard. Dès-lors on commente, on ajoute, & l'on fait une hiſtoire à ſa fantaiſie, qui malheureuſement ſe conſerve, & jette dans l'erreur tous ceux qui donnent trop de foi à de pareils contes. Telle eſt la ſource de mille anecdotes ſcandaleuſes, dont l'hiſtoire des mœurs de tous les temps & de tous les pays eſt remplie.

Peut-être y aura-t-il des gens qui ſouhaiteront que l'anecdote ſuivante ait auſſi peu de fondement. Juſqu'ici, nous n'avons vu à Ninon que des Amants d'un rang & d'un mérite ſupérieur (*a*) ; & les talents de Pécour (*b*) feront auprès d'eux une foible excuſe pour elle.

Quoi qu'il en ſoit, j'ai ſu, par des gens fort inſtruits de l'hiſtoire de ce temps-là, que ce Danſeur fameux ne lui déplut point, & qu'il fut même le rival heureux du Comte de Choiſ.... qu'on a vu depuis Maréchal de France (*c*).

(*a*) *Principiis placuiſſe viris non ultima laus eſt.* Horat.

(*b*) Célebre Danſeur.

(*c*) En 1693.

Moins célebre encore par sa valeur que par une probité reconnue & par des vertus solides, cet Amant ne trouvoit pour lui dans Ninon que les sentiments stériles d'estime & de respect, dont il étoit digne, mais que son amour ne lui faisoit point chercher à mériter auprès d'elle. *C'est un très-digne Seigneur*, (disoit Ninon) *mais il ne donne jamais envie de l'aimer.* Les fréquentes visites de Pécour l'inquiétoient ; il n'osoit se plaindre, & d'ailleurs il doutoit encore du malheur qu'il craignoit, lorsqu'un jour, voulant piquer ce rival indigne de lui, il en reçut une réponse hardie, qui ne lui permit plus de jouir de l'incertitude qui le soutenoit.

Pécour s'étoit fait faire un habit assez ressemblant à quelques-uns des habits uniformes de ce temps-là. Le Comte de Chois.... qui le vit avec cette parure équivoque, voulut le traiter là-dessus un peu légérement : il lui fit de ces questions ironiques & embarrassantes, dont l'art cruel passe aujourd'hui parmi nous pour une sorte de mérite. Pécour ne put se refuser à la vanité que lui inspiroit son triomphe

ſecret ; & le Comte lui demandant encore, avec le même ton, ſous quels drapeaux il alloit porter ſes ſervices, à quel Corps il s'étoit attaché : *Monſeigneur*, (lui dit-il, en le quittant avec fierté) *je commande un Corps où vous ſervez depuis long-temps.*

Le Comte, prévenu par ſes ſoupçons, entendit aiſément ce que cette réponſe avoit de cruel & d'humiliant pour lui. Il ne ſongea plus à revoir Ninon que pour éclater en injures : mais dès qu'il la revit, il perdit ſon courroux. La nature avare ne prodigue pas tous ſes dons à la même perſonne : le Comte ne brilloit pas par ceux de l'eſprit. Quel Amant pour Ninon qu'un homme qui ne ſavoit que ſoupirer, qui ne mettoit rien de vif, rien d'animé dans ſes plaintes, qui ne ſavoit que dire qu'il aimoit, & n'embelliſſoit aucun de ſes ſentiments (*a*) ! Le reſpect, l'admiration n'ont rien de contraire à l'ennui. Ninon depuis long-temps gémiſſoit des pourſuites du Com-

(*a*) Ninon diſoit ſouvent qu'il falloit cent fois plus d'eſprit pour faire l'amour que pour commander les armées.

te, lorsque, cédant à sa vivacité ordinaire, elle ne put s'empêcher de lui dire ce que *Cornélie* dit à *César* en le quittant :

Ah ! ciel, que de vertus vous me faites haïr !

Ce fut par ce trait de satyre, dont peu de gens sont dignes aujourd'hui, que Ninon parvint à dégoûter le Comte des peines qu'il prenoit inutilement pour l'attendrir, & qu'elle donna une nouvelle preuve qu'elle n'avoit point méprisé l'amour, pour se livrer sans goût & sans choix à tous les Amants que devoient lui donner ses charmes.

La nature, qui avoit prodigué à Ninon tous les dons qu'elle partage si inégalement entre les femmes, lui en réservoit un aussi rare jusqu'ici, qu'il le sera probablement à l'avenir ; c'est celui de plaire dans un âge où l'esprit ne peut même suppléer la perte de la beauté. A plus de soixante ans, Ninon inspira des goûts vifs, & sur-tout une passion funeste qui la priva d'un fils qu'elle chérissoit, & qui la plongea dans la plus horrible douleur.

M. de G...ay avoit fait élever ce fils sous le nom du Chevalier de Villiers. Quoiqu'il n'eût pas voulu lui faire con-

noître sa mere, &.qu'il eût obtenu d'elle qu'elle ne lui révéleroit point ce secret, la bonne éducation qu'il lui faisoit donner, l'engagea à lui procurer l'avantage de la voir & de l'entendre aussi souvent que ses autres exercices pourroient le lui permettre.

Ninon avoit reçu son fils chez elle, comme elle recevoit alors les jeunes gens de la plus haute naissance, que leurs parents venoient la prier d'admettre au nombre de ses amis, pour y prendre (si j'ose le dire) cette fleur du monde qu'elle avoit l'art de répandre sur tous ceux qui l'approchoient. Et comme on reconnoissoit jadis (à ce que dit l'histoire (*a*)) les Amants heureux de l'Impératrice Théodore par les goûts singuliers qu'elle leur avoit inspirés, rien n'étoit plus aisé que de distinguer parmi les jeunes Seigneurs de la Cour ceux qui avoient été présentés & admis chez Ninon, par cet air de politesse & d'aisance noble qu'ils devoient à ses leçons, & plus encore à l'envie de lui plaire. M. de G...ay, qui destinoit son fils à des emplois où

(*a*) V. le second Fragment de l'Histoire secrete de Procope.

les graces de la figure & de l'esprit pouvoient être essentielles, ne voulut pas lui faire perdre des leçons si utiles pour lui, & auxquelles il avoit plus de droit qu'aucun autre.

Le Chevalier de Villiers sentoit tout avec une vivacité prodigieuse. De la reconnoissance qu'il croyoit devoir à Mademoiselle de Lenclos, il passa bientôt à des sentiments dont il s'applaudissoit tous les jours, sans oser encore les faire connoître. Il aima long-temps dans le silence & dans cette tendre attention que fait un jeune Amant à toutes les perfections de l'objet aimé. Chaque instant venoit toujours lui offrir de nouvelles raisóns d'aimer encore davantage, & sa mere même l'aidoit à s'y livrer. La discrétion à laquelle elle s'étoit engagée, ne l'empêchoit pas de lui marquer au moins quelque préférence involontaire, ou le retenoit avec plus de plaisir. Cent fois il ne fut que penser de quelques regards où se peignoit de la tendresse. Le Chevalier en pouvoit-il deviner l'espece? Il étoit jeune, vif, amoureux, il s'y méprit; & des soupirs qu'il ne put retenir auprès d'elle, furent le premier

& l'innocent langage de la paſſion la plus affreuſe.

Ninon, alarmée de cet amour, que ſon fils diſſimuloit tous les jours avec moins de ſoins, eſſaya contre lui les recours de la rigueur, & même de l'abſence : tout fut inutile. Le premier beſoin d'un Amant de ce caractere & de cet âge eſt de voir ce qu'il aime. On croit pouvoir l'acheter aux conditions même de ne plus ſouhaiter d'en être aimé, & de forcer ſon cœur au ſilence le plus auſtere. Eh ! qui eſt-ce qui ne croit pas d'abord aimer aſſez délicatement, aſſez déſintéreſſément, pour que de pareils ſacrifices ne ſoient que de légers efforts ? Tout impétueux qu'étoit le Chevalier, il ſut ſe contraindre, pour ne pas paroître indigne d'une grace qu'il avoit enfin obtenue par ſes larmes & ſes ſerments : ſerments de n'aimer plus, qu'animoit & que dictoit l'amour le plus violent. Ninon y fut trompée : il eſt aiſé de l'être dans tout ce que fait faire cette paſſion bizarre, qui prend à ſon gré toutes les apparences, tous les maſques dont elle a beſoin.

Inſenſiblement, & peut-être malgré

lui, le Chevalier perdit de vue les conditions auxquelles il avoit fait sa paix: Ninon, que le premier danger avoit rendue plus attentive, vit bientôt renaître ce feu mal éteint qu'abhorroit la nature; ses soupirs, ses regards, sa tristesse le trahirent. Elle crut faire de nouveaux efforts; & l'ayant fait un jour passer dans son cabinet: Levez les yeux sur cette pendule, (lui dit-elle) insensé que vous êtes; il y a à présent plus de soixante-cinq ans que je vins au monde. Me convient-il d'écouter une passion comme l'amour? est-ce à mon âge qu'on peut aimer & qu'on doit être aimée? Rentrez en vous-même, Chevalier; voyez le ridicule de vos desirs, & celui où vous voudriez m'entraîner.

Cette grave remontrance, qui laissoit Ninon aux yeux de son fils telle qu'il l'avoit toujours vue, ne changea rien à des desirs qui devenoient plus vifs à chaque instant: des larmes coulerent des yeux de cette mere malheureuse; & le jeune Villiers les vit comme des garants de son triomphe. Que vois-je? ô ciel! (s'écria-t-il) qui fait couler ces pleurs? est-ce la pitié, la ten-

dresse ? mon sort va-t-il changer ? Il est affreux, (répondit-elle) insensé que vous êtes, laissez-moi, c'est trop empoisonner les restes d'une vie que je déteste. Quel langage ! reprit le Chevalier ! quel poison peut répandre sur la plus belle vie la douceur de faire encore un heureux ? Est-ce là cette Ninon si tendre & si philosophe ? n'a-t-elle pris que contre moi cette ombre de vertu qui suffit à son sexe pour se croire estimable ? quelles chimeres ont donc changé son cœur ? Vous le dirai-je ? vous portez la cruauté jusqu'à vous combattre vous-même ; j'ai vu cent fois dans ces yeux moins de dureté que vous ne m'en faites éprouver. Et ces larmes, que ma situation vous arrache, parlez, l'indifférence ou la haine les font-elles répandre ? N'osez-vous plus avouer une sensibilité dont l'humanité s'honore toujours ? Arrêtez, Chevalier, (lui dit Ninon) il ne tint qu'à vous de prétendre à la plus vive amitié de ma part, je vous en croyois digne ; voilà la source de ces regards qui vous ont trompé, & de ces larmes que je verse sur vous. Mais ne vous flattez point de m'avoir inspiré de

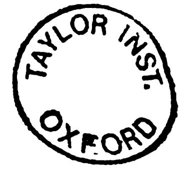
l'amour. Je le vois trop, vos desirs sont l'effet d'une présomption légere. Eh bien! connoissez donc mon cœur; il doit vous ôter toute espérance! il iroit jusqu'à vous haïr, si vous lui parliez encore de votre aveugle tendresse. Je ne vous entends plus; sortez, & laissez-moi me reprocher des bontés, que vous avez si mal interprétées.

L'état de désespoir & de fureur où Ninon apprit que son fils étoit depuis cette derniere conversation, lui déchira les entrailles. Elle se repentit de n'avoir pas d'abord porté le dernier coup à des desirs aussi violents; mais la promesse qu'elle avoit faite à M. de G...ay, lui avoit jusques-là fermé la bouche. Elle ne songea plus qu'à obtenir de lui la permission de découvrir un secret qu'elle ne pouvoit plus garder; & M. de G...ay lui-même fut le premier à le lui conseiller.

Elle écrivit donc au Chevalier qu'à tel jour, à telle heure, elle avoit à lui parler dans sa petite maison du fauxbourg St Antoine (*a*), & qu'elle le prioit de s'y rendre. Il y vola. Que de soins & de recherches dans sa pa-

(*a*) A Piquépuce.

rure!



rure ! que d'images trompeuſes du plaiſir ! Il trouva Ninon ſeule : mais quel abattement, quelle triſteſſe n'apperçut-il point dans ſes yeux ! Il ſe jette à ſes pieds, il ſaiſit ſa main, la baigne de ſes larmes. Malheureux, (s'écrie Ninon, en ſe laiſſant tomber dans ſes bras) il eſt donc des deſtinées au-deſſus de toute la prudence humaine. Que n'ai-je point tenté pour rendre le calme à vos ſens agités ? & quel myſtere me forcez-vous d'apprendre ? Ah ! vous allez me tromper encore (interrompit-il) ; je ne vois point dans vos yeux cet amour que j'oſois attendre ? A ce langage obſcur, je reconnois votre injuſtice : vous eſpérez encore pouvoir me guérir : déſabuſez-vous, le triomphe cruel que vous cherchez, eſt au-deſſus de toutes vos forces réunies, au-deſſus de tout l'art imaginable, au-deſſus même de la raiſon. En même temps il ſemble n'écouter que ſon ivreſſe ; & ſe portant à la derniere témérité : Arrêtez, (lui dit Ninon indignée) cet affreux amour ne ſera point au-deſſus des devoirs les plus ſacrés ; arrêtez, vous dis-je, monſtre que vous êtes, & frémiſſez d'épou-

vante ; l'amour peut-il habiter des lieux que vous remplissez d'horreur ? savez-vous qui vous êtes, & qui je suis ? Cette Amante que vous poursuivez...Eh bien ! (dit le Chevalier) cette Amante ?... est votre mere (répondit Ninon) ; vous me devez le jour, c'est mon fils qui soupire à mes pieds, qui me parle d'amour ; voyez quels sentiments vous avez dû m'inspirer. M. de G...ay votre pere, par un excès d'attention & de tendresse pour vous, vouloit vous laisser ignorer votre sort : ah ! mon fils, par quelle fatalité viens-tu de m'en arracher le secret ? Tu sais à quel degré d'opprobre les préjugés ont mis ta malheureuse existence. Voilà ce qu'il falloit cacher à ta délicatesse ; tu ne l'as pas permis. Reconnois ta mere, ô mon fils ! en lui pardonnant de t'avoir donné la vie.

Tandis que Ninon fondoit en larmes, & serroit étroitement le Chevalier, il sembloit anéanti par ce qu'il venoit d'entendre. Pâle, tremblant, inanimé, à peine il prononce une fois le doux nom de mere. Il se fait horreur à lui-même, il ne sent point la nature, il brule encore de l'ardeur la plus cri-

minelle ; mais il dévore, sous le froid dont il est saisi, les mouvements dont son cœur est agité. Il jette encore les yeux sur sa mere, il les reporte sur la terre, soupire, se leve, s'arrache de son sein, & fuit avec précipitation. Un jardin s'offre à sa vue égarée ; & dans l'épaisseur du premier bosquet qu'il rencontre, il porte la main sur son épée, l'envisage sans frémir, & se précipitant sur elle, tombe sur le sang que jette sa blessure.

Quel horrible spectacle pour Ninon, qui, suivant son fils d'assez près, l'apperçut enveloppé des ombres d'une mort affreuse. Le sort cruel vouloit ajouter à son malheur l'horrible circonstance de le voir expirer. Ses yeux presque éteints se tournerent sur elle, & dans cet instant même elle y vit encore de l'amour. Le Chevalier mourant sembloit vouloir lui parler, & les efforts qu'il fit pour prononcer quelques mots, peut-être criminels, précipiterent son dernier soupir (*a*).

(*a*) M. *Le Sage* dans son Roman de *Gilblas*, Tome troisieme, a peint cette horrible catastrophe sous les noms supposés de la vieille *Inisilla de Cantarilla*, & du jeune Don *Valerio de*

Les cris qu'avoient arrachés à cette mere infortunée, le tableau d'un fils baigné dans son sang, attirerent heureusement auprès d'elle des gens qui l'empêcherent de se livrer au désespoir. Son fils ne vivoit plus, il falloit du moins dérober au public une histoire aussi funeste, & la douleur dont elle fut accablée, ne l'empêcha pas de prendre à cet égard toutes les mesures convenables.

La raison & la Philosophie lui offrirent en vain des motifs de se consoler d'un événement qu'elle n'avoit pu ni prévoir, ni parer en aucune façon. Le coup étoit affreux pour quelqu'un, qui dans le sein de ses foiblesses avoit toujours conservé un goût dominant pour une méditation profonde & sérieuse. Ce qui avoit donné lieu à Saint-Evremont de lui dire souvent, *qu'elle ne mourroit jamais que de réflexions.*

Ce fut alors qu'elle s'occupa plus que

Luna... On n'a pas cru devoir imiter le ton de plaisanterie avec lequel il a fini cette anecdote funeste : *Don Valerio*, dit-il, *se punit comme un autre Œdipe, avec cette différence, que le Thébain s'aveugla de regret d'avoir consommé le crime, & qu'au contraire le Castillan se perça de douleur de ne pouvoir le commettre.*

jamais à se rendre chere à ses amis, & qu'elle *se contenta* (comme dit Saint-Evremont) *de l'aise & du repos, après avoir senti ce qu'il y a de plus vif.* A la dissipation, à la légéreté de Ninon, succéda la solidité de Mademoiselle de Lenclos, & jusqu'à sa mort on ne lui donna plus que ce dernier nom.

Quoiqu'elle ne fût jamais assez maîtresse de ce penchant victorieux que la nature lui avoit donné pour la volupté des sens, il paroît qu'elle fit quelques efforts pour le combattre. Et l'on sait qu'à propos de cendres qu'on répand un certain jour de l'année sur le front des Chrétiens, elle disoit qu'aux paroles dont se sert le Ministre, il falloit substituer celles-ci. *Il faut quitter ses amours, il faut quitter ses amours.* Ce qu'elle écrit à Saint-Evremont, ne laisse même gueres douter qu'elle n'ait rougi de ses foiblesses. *Tout le monde me dit que j'ai moins à me plaindre du temps qu'une autre* (dit-elle) ; *de quelque sorte que cela soit, qui m'auroit proposé une telle vie, je me serois pendue.* Cependant toujours digne d'être aimée, persécutée dans tous les temps par des gens enchantés de son

mérite, elle eut jusqu'à la fin de sa vie des moments où elle ne put se refuser, en dépit de la morale & des réflexions, aux attraits d'une reconnoissance peu bornée.

L'illustre Abbé de Chaulieu, cet Anacréon de notre temps, qu'on avoit appellé à son entrée dans le monde, *le Poëte de la bonne compagnie*, paroît avoir été plus heureux que son maître Chapelle auprès de Mademoiselle de Lenclos, qu'il ne put se défendre d'aimer. Le Prieuré de *Fontenay*, où elle accompagna plus d'une fois Madame la Duchesse de B.... & le Chevalier d'Or.... vit soupirer souvent ce Poëte ingénieux, que la Duchesse accabloit pourtant de plaisanteries, sur le défaut de ces talents réels qu'il n'est pas aisé de croire inutiles à l'amour.

Quoi qu'il en soit, on ne peut gueres douter que Mademoiselle de Lenclos n'ait écouté ses soupirs; elle passoit cependant dès-lors pour n'avoir plus d'Amants en titre Le Baron de Banier (*a*) fils du célebre Général Suédois, avoit

(*a*) Il fut tué en 1683 en Angleterre par le Prince Philippe de Savoie.

été le dernier de ceux qu'on avoit connu sous ce nom.

Chapelle, comme je l'ai annoncé, avoit fait auprès d'elle d'inutiles tentatives, & ne pouvant vaincre sa résistance, il confia à son esprit le soin injuste de l'en punir. Il n'appartient pas à toutes les ames de ne point se laisser corrompre par cette Philosophie, dont la volupté semble être la base. L'effort de joindre à l'amour des plaisirs celui de la sagesse humaine, rend Epicure inimitable, & par conséquent dangereux pour le plus grand nombre. Mademoiselle de Lenclos jouissoit presque seule du bonheur de n'en avoir point altéré la doctrine.

Tout Paris avoit vu les vers que l'amour avoit arrachés à Chapelle (*a*) pour Mademoiselle de Lenclos ; on n'ignoroit pas qu'il avoit toujours paru un des plus grands admirateurs des qualités même qui la rendoient si estimable ; cependant il ne rougit pas de se démentir au point de blesser à la fois les droits de l'amour & de l'amitié, en voulant lui donner des ridicules, qu'il ne put faire tomber que sur son âge ;

(*a*) V. le Recueil des Poésies de Chapelle.

comme on va le voir par les vers suivants.

Il ne faut pas qu'on s'étonne,
Si souvent elle raisonne
De la sublime vertu,
Dont Platon fut revêtu :
Car à bien compter son âge,
Elle peut avoir vécu
Avec ce grand Personnage.

Mademoiselle de Lenclos rit sans doute de cette plaisanterie avec ses amies, elle étoit incapable de la petitesse qu'il y auroit eu de s'en offenser ; on sent combien de pareils coups devoient frapper loin de leur objet. Elle avoit appris depuis long-temps de son ami M. de la Rochefoucault, que *la vieillesse est l'enfer des femmes*. Et cet enfer ne l'avoit jamais effrayée. Trop Philosophe pour regretter la perte d'un bien qu'elle estimoit peu, & à qui elle avoit toujours préféré la force de l'esprit, elle le voyoit avec tranquillité s'évanouir. Ce ne fut que dans un de ces moments de gaieté où elle s'abandonnoit aux graces de son imagination riante & toujours féconde, qu'elle imita le mot irréligieux de ce Roi d'Arragon, qui souhaitoit d'avoir assisté au

Conseil de la Divinité, au moment de la création, lorsqu'elle dit qu'au nombre des avis qu'elle auroit pu donner à la Providence, elle n'auroit pas manqué d'appuyer sur celui de placer les rides, où les Dieux du Paganisme avoient caché l'endroit foible d'Achille.

Il est vrai qu'elle eut toujours beaucoup moins à se plaindre qu'une autre des ravages que fait le temps sur la beauté. C'est par elle (dit Saint-Evremont) que la nature devoit commencer à faire voir qu'il est possible de ne pas vieillir. Quoique parvenue dans la suite à ce qu'on appelle communément l'âge de la décrépitude, elle n'en eut jamais le dégoût & la laideur, elle conserva même toutes ses dents & presque tout le feu de ses yeux, au point qu'on disoit d'elle dans les dernieres années de sa vie, qu'on pouvoit encore y lire toute son histoire.

L'aventure de Noctambule ou du petit homme Noir, qui étoit venu trouver Mademoiselle de Lenclos à vingt ans pour lui assurer une beauté éternelle, & la conquête de tous les cœurs, avoit plus de vraisemblance qu'il n'en

falloit pour être crue par tous les amis du merveilleux ; peut-être même l'Abbé Servien qui s'étoit avisé de faire courir cette histoire sur son compte lorsqu'elle avoit 75 ans, trouva-t-il des gens qui lui disputerent l'invention de cette galanterie ?

Rien n'étoit plus célebre alors que la société de Mademoiselle de Lenclos, par le choix distingué des personnes qui la composoient. Mesdames de la *Fayette* & de la *Sabliere*, dont elle comparoit la premiere *à ces riches Campagnes, si fertiles en fruits*, & la seconde *à un joli Parterre émaillé de fleurs, qui charme les yeux*, se trouvoient le plus réguliérement qu'elles le pouvoient chez elle, avec l'illustre M. de la Rochefoucault, qui jusqu'à sa mort honora Mademoiselle de Lenclos de l'amitié la plus constante & de l'estime la plus forte. Madame de Sévigné, Madame de Grignan, Madame de Coulanges, Madame de Torp, la Duchesse de Bouillon même préféroient sa maison à toutes les autres, & ne se lasserent jamais du plaisir de la voir & de l'entendre.

Des vers que fit l'Abbé Regnier

Desmarais sur le retour de sa santé, (a) nous apprennent le danger de la perdre qu'avoient couru ses amis ; à son âge une maladie ne pouvoit être que cruelle, & quoiqu'elle parût entiérement rétablie, la perte d'une partie de ses forces lui fit faire encore plus d'attention à ce bien qu'il est si doux de conserver, lorsqu'on a senti la douleur d'en être privé.

C'étoit à cinq heures du soir qu'on se rassembloit chez elle en hyver, dans un appartement orné des portraits de ses principaux amis, de ses meilleures amies, & de quelques tableaux des meilleurs peintres. Elle habitoit l'été un autre appartement qui donnoit sur le Boulevard, & dans lequel elle avoit

(a) Clusine qui dans tous les temps
Eut de tous les honnêtes gens,
L'amour de l'estime en partage :
Qui toujours pleine de bon sens,
Sut de chaque saison de l'âge
Faire à propos un juste usage.
Qui dans son entretien, dont on fut enchanté,
Sut faire un aimable alliage
De l'agréable badinage,
Avec la politesse & la solidité,
Et que le Ciel doua d'un esprit droit & sage,
Toujours d'intelligence avec la vérité.
Clusine est, grace au Ciel, en parfaite santé.

un ſallon, où étoit peinte à freſque toute l'hiſtoire de Pſyché. Mais quelque agrément qu'elle trouvât elle-même avec ſes amis, elle les avoit tous habitués à la laiſſer jouir à neuf heures du repos, dont ſon tempérament affoibli & quelquefois infirme avoit ſi grand beſoin.

Preſque tous les hommes illuſtres qui l'avoient connue dans ſa jeuneſſe; ceux de la nouvelle Cour, qui par les qualités du cœur & de l'eſprit ne s'éloignoient pas encore de ces premiers, compoſoient tous les jours ſon cercle. La rue des Tournelles (*a*) qu'elle habitoit depuis long-temps, étoit une des plus fréquentées de Paris; on avoit même donné à ſes meilleurs amis le nom ſingulier d'*Oiſeaux des Tournelles*.

C'étoit alors un honneur diſtingué d'oſer ſe parer de ce titre. Le Comte de Charleval, ſur-tout, s'honoroit fort de ce nom, qui lui rappelloit ſans ceſſe le bonheur dont il avoit preſque toujours joui, de vivre familiérement avec la femme la plus étonnante & la plus aimable de ſon temps. Son amour dé-

(*a*) Au Marais.

tidé pour la volupté, douce & tranquille, la délicatesse de son esprit & de ses talents, (*a*) lui avoit mérité toute la confiance de Mademoiselle de Lenclos. Dans un âge déja fort avancé, *son esprit avoit conservé tous les charmes de la jeunesse, & son cœur toute la bonté & la tendresse desirable dans les véritables amis.* Tel est l'éloge qu'en fait Mademoiselle de Lenclos, dans une Lettre qu'elle écrit à Saint-Evremont, en lui apprenant la mort de cet ami commun (*b*) qu'elle regrette avec une sensibilité digne de son cœur. *Sa vie & celle que je mene actuellement* (dit-elle) *avoient beaucoup de rapport. Enfin, c'est plus que mourir soi-même que faire une pareille perte.*

Le recueil charmant de ses Lettres & de ses Poésies, qu'il avoit rendues peu

(*a*) Scarron, qui étoit ami particulier de M. de Charleval, en parlant de la délicatesse de son esprit & de son goût, disoit que les *Muses ne le nourrissoient que de blanc manger & d'eau de poulet.*

(*b*) M. de Charleval, quoique d'une foible complexion, vécut 80 ans : il mourut en 1693. *La nature qui lui avoit donné un corps si délicat & si bon tout ensemble, lui avoit fait un esprit tout de même.* Vigneul de Marv.

communes, tomba malheureusement après sa mort entre les mains de M. de Ris son neveu, premier Président du Parlement de Normandie. Et ce Magistrat (dit Vigneul de Marvile) *je ne sais par quel tour de pensée, ne voulut point enrichir le public de si beaux ouvrages*. On peut aisément juger de la perte qu'on a faite, par les graces & la facilité du petit nombre de morceaux qui sont venus jusqu'à nous, malgré la modeste indifférence de cet Auteur pour la réputation, & les craintes peu justes de son héritier. Le Couplet de Chanson qu'il fit sur le nom d'*Oiseaux des Tournelles*, par lequel on désignoit, comme je l'ai dit, les amis de Mademoiselle de Lenclos, n'est point assez connu, & ne peut que rendre ces Mémoires plus agréables : quelle idée charmante il donne de la société de son amie !

Je ne suis plus Oiseau des champs,
Mais de ces Oiseaux des Tournelles
Qui parlent d'amour en tout temps,
Et qui plaignent les Tourterelles
De ne se baiser qu'au Printemps.

La disgrace & l'éloignement de M.

de Saint-Evremont, n'avoient jamais fait oublier à Mademoiselle de Lenclos son ancien ami : & dans les premiers temps où il souhaitoit encore que la Cour voulût le rappeller de l'exil auquel il s'étoit condamné lui-même, elle employa le crédit de tous les gens en faveur, pour obtenir la grace de l'homme de la meilleure compagnie qu'elle eût connu. Il n'avoit à se reprocher que quelques traits de légéreté contre un Ministre dont il avoit eu sujet de se plaindre, & qui d'ailleurs étoit mort avant que l'offense eût éclaté. Messieurs de Lionne, de Lauzun, & l'inimitable Comte de Grammont, tous trois amis de Mademoiselle de Lenclos, avoient été à la tête de ceux qui faisoient le plus d'efforts pour faire revenir M. de Saint-Evremont dans sa Patrie ; mais leurs tentatives avoient été inutiles, & l'on ne vint à bout d'adoucir l'esprit de Louis le Grand, que dans un temps où ce Philosophe se trouvant trop vieux pour se transplanter, aima mieux rester avec des gens accoutumés à sa loupe & ses cheveux blancs, que de reparoître dans une Cour où il craignoit de n'être re-

connu que du Comte de Grammont au plus (*a*).

Mademoiselle de Lenclos avoit toujours entretenu un commerce de lettres avec cet ancien ami : & quatre ans avant le refus qu'il fit de sa grace, elle lui avoit écrit pour savoir si son ouvrage, qui paroissoit sous son nom, & qui avoit pour titre : *Réflexions sur la Doctrine d'Epicure*, étoit véritablement de lui. M. de Saint-Evremont lui répondit qu'il n'en étoit pas l'Auteur (*b*). Et quelques temps après il lui adressa, sous le nom de *Moderne Leontium*, son discours sur la *Morale d'Epicure*, qu'il rendit bien plus naturelle & bien plus commode que l'Auteur des Réflexions. Il jugeoit avec assez de vraisemblance qu'Epicure n'avoit pas voulu recommander une volupté plus dure que la vertu des Stoïciens, qu'une volupté sans ame & sans mouvement, & comme il dit, *une volupté sans volupté*.

(*a*) Ce fut avant la déclaration de la Guerre de 1689 que le Comte de Grammont lui écrivit de la part des Ministres, qu'il étoit maître de revenir.

(*b*) Elles étoient de Sarrazin.

Le détail qu'il fait à Mademoiselle de Lenclos de la vie de ce Philosophe qu'elle avoit toujours aimé, étoit en quelque façon celui de ses plaisirs, & de la morale qu'elle avoit toujours suivie, peut-être moins par principes, que par cet instinct de raison qu'elle avoit écouté sur le choix & le goût des choses dont elle avoit cru pouvoir honnêtement accorder l'usage à ses sens. *On ne croira pas* (dit M. de Saint-Evremont) *qu'Epicure ait passé tant de temps avec Leontium & avec Themista à ne faire que philosopher : mais s'il a aimé la jouissance en voluptueux, il s'est ménagé en homme sage. Indulgent aux mouvements de la nature, contraire aux efforts, ne prenant pas toujours la chasteté pour une vertu, comptant toujours la luxure pour un vice, il vouloit que la sobriété fût une économie de l'appétit, & que le repas qu'on faisoit ne pût jamais nuire à celui qu'on devoit faire.... Il dégageoit les voluptés de l'ingratitude qui les précede, & du dégoût qui les suit.*

M. de Saint-Evremont pouvoit avoir conçu cette idée d'Epicure ; mais il peignoit son amie : il se peignoit lui-

même, en traçant le portrait du Philosophe Grec. Mademoiselle de Lenclos dut se reconnoître à ce tableau, & s'applaudit sans doute de ressembler encore autant au plus fameux Sectateur de la volupté. *Tout le bon sens* (disoit-elle sans cesse à ses amis) *ne va qu'à se rendre heureux, & pour cela*, ajoutoit-elle, *il n'y a qu'à juger de tout sans prévention.* Mademoiselle de Lenclos n'avoit jamais eu d'autres maximes, & elle ne les quitta jamais; aussi se vantoit-elle de connoître à fond le prix d'une vie voluptueuse. Elle vouloit même qu'on lui rendît justice là-dessus.

L'Ouvrage que Saint-Evremont venoit de lui envoyer, l'avoit entiérement rassurée sur la crainte qu'elle avoit eue qu'il ne fût, comme on le croyoit à Paris, l'Auteur des tristes réflexions sur la doctrine d'Epicure... Elle vit avec joie qu'il étoit toujours digne de son amitié, & que son cœur n'avoit pas plus changé que le sien. La correspondance de lettres qu'ils eurent tout le reste de leur vie, ne fut presque qu'une confidence mutuelle du bonheur dont ils jouissoient tous les deux, d'aimer

& de jouir encore des plaisirs dans un âge où les autres hommes ne respirant que les dégoûts & l'ennui, les répandent sans cesse autour d'eux.

Ils se recommandoient l'un à l'autre les personnes qu'ils considéroient assez pour les croire dignes de cet avantage. Et Madame la C.... de Sand.... ne parle encore qu'avec la plus grande reconnoissance du service que lui rendit Saint-Evremont, en lui procurant la connoissance de Mademoiselle de Lenclos, lorsqu'elle vint en France pour sa santé avec le Docteur *Morelli*.

Fille du fameux Comte de Roch... Madame de Sand.... jeune, mais née avec les talents de l'esprit qu'elle avoit hérité de son pere, eut l'art de ne point paroître étrangere dans un cercle aussi difficile à contenter que celui de la rue des *Tournelles*. Mademoiselle de Lenclos, qui jugeoit dès-lors du mérite supérieur auquel elle devoit s'élever un jour, ne la vit partir qu'avec le plus grand regret. *Madame de Sand....* dit-elle dans une de ses Lettres, *m'a donné mille plaisirs par le bonheur que j'ai eu de lui plaire : je ne croyois pas sur mon déclin être propre à une femme de*

son âge. Elle a plus d'esprit & plus de véritable mérite que toutes les femmes de France.

Ce seroit affoiblir l'idée que conserve encore Madame la Comtesse de Sand.... de son ancienne amie, qu'essayer de la peindre dans ces Mémoires. C'est assez de dire que quarante-six années n'ont rien diminué de ses regrets, & que le nom de Mademoiselle de Lenclos réveille tous les jours dans son cœur les sentiments d'estime & d'admiration qu'elle conçut pour elle sur la fin de l'autre siecle.

Je ne parlerois point ici de M. R. surnommé le Grec, si ce qu'on sait de lui avec Mademoiselle de Lenclos, n'étoit pas une preuve de ce que j'ai dit sur les soins qu'elle prenoit de former le cœur & l'esprit des gens qui la fréquentoient. Le peu de succès qu'elle avoit eu avec M. R. la fit repentir plus d'une fois des peines inutiles qu'elle avoit prises. *J'ai été la dupe de son érudition grecque*, disoit-elle, *aussi l'ai-je banni de mon école, parce qu'il a toujours pris la Philosophie & le monde à gauche, & qu'il n'est pas digne d'une société aussi sensée que la*

mienne. Quand Dieu eut fait l'homme, ajoutoit-elle quelquefois, *il se repentit ; je suis de même à l'égard de R....*

Quelques Mémoires particuliers, mettent sur le compte de ce même M. R.... l'anecdote singuliere qu'on donne plus communément à l'Abbé Géd...... Mais comment peut-on imaginer, qu'avec le mécontentement où elle étoit du premier de ces hommes, elle ait pu se résoudre à faire revenir encore un instant Ninon pour lui ? L'Abbé Géd.... étoit bien plus fait pour remporter cette étonnante victoire, qu'il n'a jamais désavouée fortement.

Il sortit des Jés.. avec l'Abbé Frag... en 1694, c'est-à-dire, lorsque Mademoiselle de Lenclos avoit soixante & dix-neuf ans. Tous deux firent presque aussi-tôt connoissance avec elle & avec Madame de la Sabliere ; & tous deux étonnés du mérite profond qu'ils leur reconnurent, sentirent l'avantage de s'attacher à elles, pour donner à leurs talents ce que l'étude du Cloître & du Cabinet même ne leur avoit jamais offert. L'Abbé Géd... s'attacha sur-tout à Mademoiselle de Lenclos, dont le goût & les lumieres étoient des guides

si sûrs. La reconnoissance se joignit bientôt à l'estime & à l'admiration, & le jeune disciple sentit des desirs qu'on ne crut pas réels sans doute, mais qu'il rendit si pressants, qu'il réveilla dans son cœur presque éteint, une foible étincelle de ce feu dont il avoit brulé jadis. Le terme de quatre-vingt ans, auquel Mademoiselle de Lenclos promit de mettre fin à ses rigueurs, n'épouvanta point l'amoureux Abbé, qui connoissoit l'axiome de *Phriné*, (a) & qui força sa bienfaitrice de lui tenir sa parole au temps qu'elle lui avoit fixé.

Puisque la maison de Mademoiselle de Lenclos étoit le rendez-vous de tous les talents & de tous les mérites, il étoit bien naturel, qu'on y vît le célebre M. de Fontenelle, qui jouissoit déja d'une grande réputation dans les Lettres, & dont l'esprit sur-tout avoit des charmes qui le faisoient desirer par-tout.

Ami du fameux M. *Hughens*, un des grands Mathématiciens du dernier siecle, il le présenta à Mademoiselle de Lenclos, pendant le séjour qu'il fit à Paris, lorsqu'il eut été nommé Ambassadeur des Etats Généraux en France;

(a) *Multibibus ut fæcem ob vini nobilitatem.*

le plaisir qu'il sentit à la voir, & sur-tout à l'entendre chanter & s'accompagner de son Luth, excita dans son cœur un si grand ravissement, qu'il ne put se refuser à l'envie de le lui témoigner par ce Quatrain, que M. de Fontenelle lui présenta de sa part., des vers faits dans une langue étrangere par M. Hughens, qui d'ailleurs étoit beaucoup plus Géometre que Poëte, ne pouvoient être que très-singuliers, & c'est par ce seul endroit qu'on a cru devoir ne pas les oublier dans ces Mémoires.

Elle a cinq instruments dont je suis amoureux,
Les deux premiers ses mains, les deux autres
ses yeux:
Pour le dernier de tous, & cinquieme qui reste,
Il faut être galant & leste.

Les femmes courent après Mademoiselle de Lenclos, dit Madame de Coulanges dans une de ses Lettres, (a) *comme d'autres gens y couroient autrefois. Le moyen de ne pas haïr la vieillesse après un tel exemple?* Cette réflexion n'étoit pas celle de Mademoiselle de Lenclos, qui regrettoit peu ses anciens plaisirs, & chez qui l'amitié

(a) V. le Recueil des lettres choisies, p. 35.

avoit presque toujours eu des droits aussi forts & aussi sacrés que l'amour. D'ailleurs ce qu'écrivoit alors Madame de Coulanges, se trouve démenti par une Lettre de Madame de Sévigné à M. de Coulanges : *Corbinelli*, dit-elle, *me mande des merveilles de la bonne compagnie d'hommes qu'il trouve chez Mademoiselle de Lenclos. Ainsi elle rassemble tout sur ses vieux jours, quoi que dise Madame de Coulanges, & les hommes & les femmes ; mais quand elle n'auroit présentement que les femmes, elle devroit se consoler de cet arrangement, ayant eu les hommes dans le bel âge pour plaider.*

Le même Recueil de Lettres d'où ces faits sont tirés, nous apprend qu'en 1696 la santé de Mademoiselle de Lenclos reçut de nouvelles attaques. *Notre aimable Lenclos*, dit M. de Coulanges, *a un rhume qui ne me plaît point.* Et quelque temps après, écrivant à la même personne : *Notre pauvre Lenclos*, dit-il, *a aussi une petite fievre lente avec un petit redoublement les soirs, & un mal de gorge qui inquiete ses amis.* Cette incommodité n'eut point de suites plus

plus fâcheuses alors que de l'affoiblir encore plus ; mais sa Philosophie la conduisoit, comme elle le dit, *à se contenter du jour où l'on vit, le lendemain à oublier le jour qui l'a précédé, & à tenir à un corps usé, comme à un corps agréable.* C'est ainsi que Mademoiselle de Lenclos passoit les restes de sa vie, dont elle voyoit sans effroi le terme s'approcher. *Si l'on pouvoit croire*, dit-elle, *comme Madame de Chevreuse, qu'en mourant on va causer avec tous ses amis en l'autre monde, il seroit doux de le penser.*

Madame Scarron, qu'on appelloit alors Marquise de Maintenon, & qui, au rapport de Madame de Sévigné, *passoit pour s'être attaché le Roi par un commerce d'amitié & par une conversation sans contrainte & sans chicane*, n'avoit jamais entiérement oublié Mademoiselle de Lenclos, son ancienne amie, qui de son côté l'avoit vue sans surprise & sans envie, passer à l'état brillant dont elle jouissoit depuis long-temps, lorsqu'elle reçut de sa part des té-

moignages les plus flatteurs de son souvenir.

Elle fit offrir à Mademoiselle de Lenclos un logement à Versailles auprès d'elle : son intention (à ce qu'on dit) étoit de procurer au Roi le plaisir de voir & d'entendre souvent une personne, qui à quatre-vingt-cinq ans jouissoit encore, malgré ses infirmités, de la même vivacité d'esprit & de ce goût si délicat & si parfait, qui dans tous les temps avoient contribué à sa grande réputation, beaucoup plus que ses charmes & ses foiblesses. Mais Mademoiselle de Lenclos, qui étoit née pour la liberté, & qui n'avoit jamais su sacrifier sa Philosophie tranquille à l'espoir de la plus haute fortune, ne répondit point aux vues de son amie, qu'elle remercia de ses offres, en lui faisant dire qu'il étoit trop tard pour aller apprendre l'art de dissimuler & de se contraindre, qu'elle n'avoit jamais connu. Tout ce qu'on put obtenir d'elle, ce fut de se trouver un jour à la tribune de la Chapelle de Versailles, où Louis le

Grand devoit passer, pour satisfaire la curiosité qu'il avoit de voir une fois au moins cette merveille étonnante de son regne.

Ce que l'on sait de plus étonnant des dernieres années de sa vie, c'est la visite que lui fit le jeune *Arouet* encore enfant. Mademoiselle de Lenclos l'examina avec un attention singuliere, & parut démêler dans les réponses ingénieuses & vives qu'il lui fit, les talents prodigieux qui devoient l'élever un jour au rang d'un des premiers génies de notre siecle. La passion des vers & l'amour de la gloire, sembloient déja s'annoncer chez lui, & Mademoiselle de Lenclos se fit un plaisir de les fortifier par les conseils qu'elle lui donna de s'y livrer ; l'amitié qu'elle se sentit pour lui, l'engagea même à lui léguer par son testament une somme qu'elle destinoit à lui acheter des livres. Quelle pénétration dans Mademoiselle de Lenclos ! Quel heureux début pour M. de Voltaire !

La santé de Mademoiselle de Lenclos s'affoiblissoit tous les jours ; &

dès qu'elle se vit assez mal pour craindre la mort, elle osa l'envisager avec tranquillité; elle voulut remplir tous les devoirs de ce moment terrible, & sa raison n'en fut point troublée. On dit même que la derniere nuit de sa vie (a), ne pouvant dormir, elle fit ces quatre vers, qui peuvent frapper du moins par leur circonstance.

Qu'un vain espoir ne vienne point s'offrir,
Qui puisse ébranler mon courage:
Je suis en âge de mourir,
Que ferois-je ici davantage?

(a) *Elle mourut le 17 Octobre 1706.*

FIN.

LETTRES

DE

NINON DE LENCLOS

AU MARQUIS

DE SÉVIGNÉ,

AVEC SA VIE.

LETTRES
DE
NINON DE LENCLOS
AU MARQUIS
DE SÉVIGNÉ,
AVEC SA VIE.

*Par M. B***.*

Nouvelle Édition, revue, corrigée & augmentée.

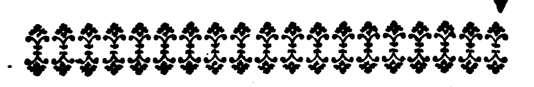
Felix qui potuit rerum cognoscere causas!
Virg. Georg. Lib. IV.

SECONDE PARTIE.



A AMSTERDAM,
Chez FRANÇOIS JOLY, Libraire.

M. DCC. LXXVI.



ENVOI.

JE vous envoie, Madame, les Lettres de feue Mademoiselle de Lenclos au Marquis de Sévigné ; & quelle que ſoit ma ſoumiſſion à vos moindres volontés, je ne puis vous le diſſimuler, ce n'eſt pas ſans effort que je me détermine à vous confier ce Recueil. Si vous faites attention que c'eſt l'unique ouvrage qui nous reſte d'une femme, auſſi célebre par la ſupériorité de ſon génie, que par les charmes de ſa perſonne, vous ſentirez aiſément combien l'avantage d'être le ſeul poſſeſſeur de ce Manuſcrit, augmente encore ſon prix à mes yeux : auſſi comptai-je beaucoup ſur la reconnoiſſance qu'exige de vous un ſi grand ſacrifice. Au ſurplus, puiſſe la lecture que vous

ſerez de ces Lettres ne rien diminuer de l'idée avantageuſe que vous en avez priſe, & que nous en donne l'Abbé de Châteauneuf dans ſon Dialogue ſur la Muſique des Anciens. Il déſigne Mademoiſelle de Lenclos ſous le nom de *Leontium*, & dans l'éloge qu'il en fait, il n'oublie pas ſon talent pour le ſtyle Epiſtolaire.

» Les Lettres de *Leontium*, dit-» il, après avoir blâmé l'affecta-» tion de celles de Balzac & de » Voiture, ont toujours égale-» ment plu, parce que ce ſont » des Lettres. Quoique le tour en » ſoit ſingulier, & qu'elles ſoient » remplies de morale, & toutes » brillantes d'eſprit, elles n'ont » rien de recherché. Comme la » morale y eſt toujours aſſaiſon-» née par l'enjouement, & que » l'eſprit ne s'y montre que ſous » les apparences d'une imagination

» libre & naturelle, elles ne dif-
» ferent en rien de ſa converſa-
» tion ; & il eſt impoſſible de ne
» pas ſentir qu'en écrivant à ſes
» amies, elle croit elle-même
» leur parler.

C'eſt à vous, Madame, à juger ſi ce que je vous envoie, répond à ce que vous venez de dire, & ſi cet éloge n'eſt pas l'ouvrage d'un juge prévenu. La ſeule grace que j'oſe vous demander, Madame, c'eſt de vous ſouvenir de la promeſſe que vous m'avez faite de ne communiquer à perſonne les Lettres que je vous confie. Ceux qui pourroient les lire n'auroient peut-être pas pour les négligences que ſe permet une femme, toute l'indulgence qui lui eſt due. Qui pourroit d'ailleurs, dans le ſiecle où nous ſommes, s'amuſer de cette lecture? On n'y trouveroit, ni portraits malins, ni obſcénités,

ni irréligion ; &, si l'on en croit bien des gens, il n'y a gueres que ce genre d'ouvrage qui puisse plaire aujourd'hui.

Mademoiselle de Lenclos écrit du cœur, de l'amour & des femmes. Quelle matiere ! & qui pouvoit mieux qu'elle la développer ? avec la tournure d'esprit qu'elle avoit, elle n'a pu voir les hommes sans les étudier, & sans les connoître. Vous savez comme moi, par ce qu'en disent les Auteurs de son temps, qu'elle ne recevoit chez elle que les plus aimables gens de la Cour. Les hommes les plus illustres par leurs talents recherchoient son commerce & son amitié ; ils profitoient même sans rougir de ses conseils.

* » La maison de Mademoi-
» selle de Lenclos, cette célebre
» Ninon, étoit le rendez-vous de

* V. la vie de M. l'Abbé Gedoyn, à la tête de ses Œuvres diverses, imprimées en 1645.

» ce que la Cour & la Ville
» avoient de gens polis & estima-
» bles par leur esprit. Les meres
» les plus vertueuses briguoient
» pour leurs fils, qui étoient dans
» le monde, l'avantage d'être
» admis dans une société aimable,
» qu'on regardoit comme le cen-
» tre de la bonne compagnie.
» L'Abbé Gedoyn n'eut qu'à s'y
» montrer pour y être goûté, &
» il y acquit des amis qui s'inté-
» resserent vivement à sa réputa-
» tion & à sa fortune.

En un mot, tous les Auteurs qui en ont parlé, nous apprennent qu'elle avoit dans l'esprit autant d'agrément que de solidité. C'étoit une Philosophe, mais une Philosophe aimable. » Elle joint,
» dit l'Abbé de Châteauneuf,
» toutes les vertus de notre sexe
» aux graces du sien, en dépit
» duquel elle s'est mise au rang
» des Hommes Illustres.

Le portrait qu'en fait Saint-Evremont dans une des Lettres qu'il lui écrit, acheve cet Eloge : Il le termine par ces Vers :

» L'indulgente & sage nature
» A formé l'ame de Ninon
» De la volupté d'Epicure,
» Et de la vertu de Caton.

Je ne vous citerai plus qu'un trait de l'Abbé de Châteauneuf, pour achever de vous donner une idée juste de cette fille célebre ; c'est celui où il parle de la façon dont elle pensoit sur l'amour & sur l'amitié. Vous connoîtrez par la lecture de ses Lettres, de quelle importance est cette derniere citation.

» Comme le premier usage » qu'elle a fait de sa raison, dit-» il, a été de s'affranchir des » erreurs vulgaires, on ne peut » pas être plus éloigné qu'elle l'est » de l'erreur insensée de ceux qui, » sous le nom de belle passion,

» voudroient presque *ériger l'a-*
» *mour en vertu*. L'amour qu'elle
» n'a jamais pris que pour ce qu'il
» est, pour un goût fondé sur les
» sens, pour un sentiment aveugle,
» qui ne suppose aucun mérite
» dans l'objet qui le fait naître, ni
» ne l'engage à aucune reconnois-
» sance ; en un mot, pour un ca-
» price dont la durée ne dépend
» point de nous, sujet au dégoût
» & au repentir. Ce qui sembloit
» lui donner encore plus de droit
» de le traiter ainsi, c'est qu'elle
» réservoit toute son estime &
» toute sa confiance pour l'amitié
» qui lui a toujours paru une liai-
» son respectable, & dans laquelle
» elle ne s'est jamais permis ni lé-
» géreté, ni refroidissement : jus-
» qu'à faire avouer à ses Amants
» qu'ils n'avoient point de Rivaux
» plus à craindre que ses Amis.

Les Lettres que vous allez lire

ne ſont que le développement de ces idées générales.

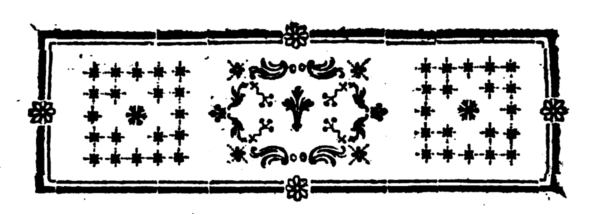
Il ſeroit ſans doute dans l'ordre que je vous fiſſe part de ce que j'ai pu recueillir des anecdotes de la vie de mon Auteur ; mais c'eſt un morceau d'Hiſtoire galante réſervé à une plume plus digne & plus capable de le traiter que la mienne. Liſez donc, Madame, & ſi ce que je vous envoie vous amuſe, je me ferai un grand plaiſir de vous communiquer ce qui me reſte de ces Lettres.

J'ai l'honneur d'être, &c.

EXPLICATION D'EMBLEME.

Comme on ne ſauroit douter, en voyant les Lettres de la célebre Ninon de Lenclos, que ſon principal objet n'ait été de faire voir que la Métaphyſique d'Amour eſt une illuſion de la vanité, & que le cœur eſt réellement maîtriſé par les ſens, on n'a point trouvé d'Emblême plus propre à rendre cette idée, qu'en ſe repréſentant la Philoſophie, tenant d'une main le Miroir de la Vérité, & de l'autre dépouillant l'Amour du voile dont il cherche à ſe couvrir.

LETTRES



LETTRES
DE MADEMOISELLE
DE
NINON DE LENCLOS,
AU MARQUIS
DE SÉVIGNÉ.

LETTRE I.

MOI, Marquis, me charger de votre éducation! Vous guider dans la carriere où vous allez entrer! C'est trop exiger de mon amitié pour vous. Vous le savez: quand une femme qui n'est plus de la premiere jeunesse paroît prendre un intérêt particulier à un jeune homme, on dit qu'elle veut le

mettre dans le monde ; & vous n'ignorez pas la malignité avec laquelle on se sert de cette expression. Je ne veux donc point m'exposer à l'application qu'on pourroit m'en faire. Tout ce que je puis pour votre service, c'est d'être votre Confidente. Vous me ferez part de toutes les situations où vous vous trouverez ; dans l'occasion, je vous dirai ma pensée, & je tacherai de vous aider à connoître votre propre cœur & celui des femmes.

Cependant, quelque plaisir que j'envisage dans ce commerce, je ne me dissimule pas les difficultés de mon entreprise. Le cœur, qui sera le sujet de mes Lettres, sait réunir tant de contrastes, que quiconque en parle, doit nécessairement paroître tomber dans bien des contradictions. On croit le saisir, & l'on n'embrasse qu'une ombre. C'est un vrai Caméléon : vu de différents côtés, il présente des couleurs toutes opposées, & qui n'en existent pas moins dans le même sujet. Vous devez donc vous attendre à lire bien des singularités. Mais enfin je vous proposerai mes idées; elles pourront souvent vous paroître plus singulieres que vraies : ce sera à

vous à les apprécier. J'ai d'ailleurs un ſcrupule dans l'ame. Je prévois que je ne pourrai gueres être ſincere ſans médire un peu de mon ſexe. Mais vous voulez ſavoir ce que je penſe ſur l'amour, & ſur tout ce qui y a rapport : & je me ſens aſſez de courage pour vous parler avec franchiſe.

Je ſoupe ce ſoir chez M. de la R. F. C. avec Madame de la Sabliere & la Fontaine. Si vous voulez être des nôtres, ce dernier vous régalera de deux contes nouveaux, qui, m'a-t-on dit, ne déparent point leurs aînés. Venez, Marquis.... Mais cependant n'ai-je rien à craindre dans le commerce que nous projettons ? L'amour eſt ſi malin ! J'examine mon cœur ; non il eſt occupé ailleurs ; & les ſentiments qu'il a pour vous, reſſemblent moins à l'amour qu'à l'amitié. Au pis aller, ſi la tête me tournoit un jour, nous verrions à nous tirer de ce mauvais pas le moins mal qu'il nous ſeroit poſſible.

Nous allons donc faire enſemble un cours de *Morale*. Oui, Monſieur, de Morale ! Mais que ce mot ne vous alarme point ; il ne ſera queſtion que de galanterie, & elle influe trop ſur les

mœurs, pour ne pas mériter une étude particuliere.... Notre projet me rit infiniment. Cependant en vous parlant trop souvent raison, ne vous ennuyerai-je point quelquefois? c'est une de mes inquiétudes : car vous le savez, je suis une raisonneuse impitoyable, quand je m'y mets. Avec un autre cœur que celui que vous me connoissez, j'aurois fait le Philosophe le plus complet qu'on eût jamais vu. Adieu, nous commencerons quand il vous plaira.

LETTRE II.

OUI, Marquis, je vous tiendrai parole, & dans toutes les occasions je dirai la vérité, dusse-je la dire à mes propres dépens. J'ai plus de fermeté dans l'esprit que vous ne l'imaginez, & je crains bien que la suite de notre commerce ne vous fasse penser que quelquefois je pousse cette vertu jusqu'à la sévérité. Mais souvenez-vous alors que je n'ai que les dehors d'une femme, & que je suis homme par le cœur, & par l'esprit. Voici la méthode que je veux vivre avec vous. Comme je ne demande

pas mieux que de m'éclairer moi-même, avant de vous communiquer mes idées, mon dessein est de les proposer à l'excellent homme chez lequel nous soupâmes hier. Il est vrai qu'il n'a pas trop bonne opinion de la pauvre humanité. Il ne croit non plus aux vertus qu'aux revenants. Mais cette roideur, mitigée par mon indulgence pour les foiblesses humaines, vous donnera, je crois, l'espece & la dose de Philosophie qu'il faut dans le commerce des femmes. Venons au surplus de votre Lettre.

Depuis que vous êtes entré dans le monde, il ne vous a rien offert, dites-vous, de ce que vous aviez imaginé d'y trouver. Le dégoût & l'ennui vous suivent par-tout. Vous cherchez la solitude, & dès que vous en jouissez, elle vous lasse; vous ne savez en un mot à quoi attribuer l'inquiétude qui vous tourmente. Je vais vous tirer de peine, moi, car ma charge est de vous dire ma pensée sur tout ce qui pourra vous arrêter, & je ne sais si vous ne me ferez pas souvent des questions aussi embarrassantes pour moi qu'elles l'auront été pour vous.

Le *Mésaise*, que vous éprouvez, n'a

point d'autre cause que le vuide où se trouve votre cœur. Ce cœur est sans amour, & il est fait pour en ressentir. Vous avez précisément ce qu'on appelle le besoin d'aimer. Oui, Marquis, la nature en nous formant, nous a donné une portion de sentiments qui doivent s'exercer sur quelque objet. Votre âge est fait pour les agitations de l'amour; tant que ce sentiment ne remplira pas votre cœur, il vous manquera toujours quelque chose : l'inquiétude dont vous vous plaignez ne finira point. En un mot, l'amour est l'aliment du cœur comme les mets le sont du corps; aimer, c'est remplir le vœu de la nature, c'est satisfaire à un besoin. Mais s'il est possible, faites ensorte que chez vous l'amour n'aille pas jusqu'à la passion. Pour vous garantir de ce malheur, je serois presque tentée d'approuver le conseil que l'on vous donne de préférer à la compagnie de ces femmes, capables de vous inspirer autant d'estime pour elles que d'amour, le commerce de celles qui se piquent d'être plus amusantes que solides. A votre âge, ne pouvant penser à prendre un engagement sérieux, on n'a pas besoin de trouver un ami dans une

femme ; on ne doit y chercher qu'une Maîtresse aimable.

Le commerce des femmes à grands principes, ou de celles que les ravages du temps forcent à ne plus se faire valoir que par les grandes qualités, est excellent pour un homme, qui, comme elles, est sur le retour. Pour vous ces femmes seroient trop bonne compagnie, si j'ose m'expliquer ainsi. Il ne nous faut de richesses qu'à proportion de nos besoins; & ce que vous avez à faire de mieux, c'est, je crois, de vous attacher à celles qui joignent à une figure aimable, de la douceur dans le commerce, de la gaieté dans l'humeur, du goût pour les plaisirs de société, & qu'une affaire de cœur n'effarouche pas.

Aux yeux d'un homme raisonnable elles paroissent trop frivoles, me direz-vous: mais croyez-vous qu'elles doivent êtres jugées avec tant de sévérité? Soyez persuadé, Marquis, que si malheureusement elles acquéroient plus de solidité dans le caractere, elles & vous y perdriez trop. Vous exigez dans les femmes des qualités solides! Eh ne les trouvez-vous pas dans un ami ?.... Vous dirai-je tout ? Ce n'est point de nos ver-

tus que vous avez beſoin ; mais de notre enjouement & de nos foibleſſes. L'amour que vous pourriez prendre pour une femme qui ſeroit eſtimable à tous égards, deviendroit trop dangereux pour vous. Juſqu'à ce que vous puiſſiez penſer au contrat, vous ne devez chercher qu'à vous amuſer avec les belles : un goût paſſager doit ſeul vous y attacher ; gardez-vous de vous en occuper plus ſérieuſement, car je vous le prédis, vous ne pourriez faire avec elles qu'une mauvaiſe fin.

Si vous ne penſiez pas plus ſolidement que la plupart des jeunes gens, je vous parlerois ſur un tout autre ton : mais je m'apperçois que vous êtes prêt à donner dans l'excès contraire à leur ridicule frivolité. Il ne faudroit donc vous attacher qu'à une femme, qui, comme un enfant aimable, vous amuſât par d'agréables folies, par de légers caprices, & par tous ces jolis défauts qui font le charme d'un commerce galant.

Voulez-vous que je vous diſe ce qui rend l'amour dangereux ? C'eſt l'idée ſublime que l'on s'aviſe quelquefois de s'en former. Mais dans l'exacte vérité, l'amour pris comme paſſion, n'eſt qu'un

instinct aveugle qu'il faut savoir apprécier : un *appétit* qui nous détermine pour un objet plutôt que pour un autre, sans qu'on puisse donner la raison de son goût : considéré comme liaison d'amitié, lorsque la raison y préside, ce n'est plus une passion, ce n'est plus de l'amour, c'est une estime affectueuse à la vérité, mais tranquille, incapable de vous tirer de votre situation. Si marchant sur les traces de nos anciens Héros de Roman, vous allez jusqu'aux grands sentiments, vous verrez que cet héroïsme prétendu ne fait de l'amour qu'une folie triste & souvent funeste. C'est un vrai fanatisme ; mais si vous le dégagez de tout ce que l'opinion lui prête, bientôt il fera votre bonheur & vos plaisirs. Croyez que, si c'étoit la raison ou l'enthousiasme qui formât les affaires de cœur, l'amour deviendroit insipide ou frénétique. Le seul moyen d'éviter ces deux extrêmités, c'est de suivre le chemin que je vous indique. Vous n'avez besoin que d'être amusé, & vous ne trouverez que chez les femmes dont je vous parle ce qu'il faut pour cela ; votre cœur veut être occupé, elles sont faites pour le remplir. Essayez de

ma recette & vous vous trouverez bien.... Je vous avois promis de la raison, il me semble que je vous tiens parole assez exactement. Adieu; je viens de recevoir une Lettre charmante de M. de Saint-Evremont, il faut que j'y réponde. Je veux en même temps lui proposer les idées dont je vous fais part; & je serai bien trompée s'il ne les approuve pas.

J'aurai demain l'Abbé de Châteauneuf, & peut-être Moliere. Nous relirons le Tartuffe, où il doit faire quelques changements; comptez, Marquis, que tous ceux qui ne conviendront point de tout ce que je viens de vous dire, tiennent un peu de ce caractere-là.

LETTRE III.

QUOIQUE j'en dise, vous tenez donc toujours pour votre premier sentiment? Vous voulez pour Maîtresse une personne respectable, & qu'elle puisse devenir en même temps votre amie? Ces sentiments mériteroient sans doute des éloges, si dans l'usage, ils pouvoient vous procurer le bonheur que vous en attendez: mais l'expérience

vous prouve, que tous ces grands mots ne ſont que de pures illuſions. Pour un amuſement de cœur, n'eſt-il donc queſtion que de qualités ſérieuſes? je ſerois tentée de croire que les Romans vous ont gâté l'eſprit. Le pauvre Marquis! il s'eſt laiſſé éblouir par les propos ſublimes que l'on tient dans les converſations. Mais, mon cher enfant, que prétendez-vous faire de ces chimeres de la raiſon! Je dirois volontiers: voilà de la belle monnoie, c'eſt dommage qu'elle ne puiſſe point entrer dans le commerce.

Quand vous voudrez vous mettre à votre ménage, cherchez une femme ſolide, pleine de vertus & de grands principes. Tout cela convient à la dignité de l'hymenée, j'ai penſé dire à ſa gravité. Mais à préſent qu'il ne vous faut qu'une affaire de cœur, gardez-vous d'être grave, & croyez ce que je vous dis: je connois mieux vos beſoins que vous ne les connoiſſez vous-même. Les hommes, pour l'ordinaire, diſent qu'ils cherchent en amour les qualités eſſentielles. Aveugles qu'ils ſont, qu'ils ſeroient à plaindre s'ils les y trouvoient! qu'y gagneroient-ils d'être édifiés! ils

n'ont besoin que d'amusement. Une Maîtresse aussi raisonnable que vous l'exigez, seroit une épouse pour laquelle vous auriez un respect infini, j'en conviens; mais de l'empressement, point du tout. Une femme estimable à tous égards vous assujettit trop, vous humilie trop, pour que vous l'aimiez long-temps. Forcé de l'estimer, & même de l'admirer quelquefois, vous ne pouvez vous défendre de cesser de l'aimer. Tant de vertus est un reproche trop discret, une critique trop importune de vos travers, pour ne pas à la fin révolter votre orgueil; & dès qu'on le mortifie, adieu l'amour. Faites une exacte analyse de vos sentiments, examinez bien votre conscience, & vous verrez que je dis vrai. Je n'ai qu'un instant pour vous dire adieu.

LETTRE IV.

SAVEZ-VOUS bien, Marquis, que vous me donnerez à la fin de l'humeur ? Mon Dieu, que vous avez quelquefois peu d'intelligence ! je le vois

vois à votre Lettre : vous ne m'avez point entendue. Prenez-y garde ; je ne vous ai pas dit qu'il falloit que vous prissiez pour Maîtresse un objet méprisable. Ce n'est point-là du tout ma pensée. Mais j'ai dit qu'actuellement vous n'aviez besoin que d'une liaison de cœur, & que pour la rendre agréable, vous ne deviez pas vous attacher uniquement aux qualités solides. Je le répete encore, en amour les hommes n'ont besoin que d'être amusés ; & je crois que sur cette matiere-là on peut s'en rapporter à moi. Un trait d'humeur, un caprice bien conditionné, une querelle qui n'a pas le sens commun, tout cela fait plus d'effet sur eux, & les attache davantage que toute la raison imaginable, que la solidité du caractere.

* Quelqu'un que vous estimez par la justesse & la force de ses idées, disoit un jour chez moi, que *le caprice étoit dans les femmes tout près de la beauté pour être son contrepoison*. Je combattis cette opinion avec tant de vivacité, qu'on put aisément reconnoître que la maxime contraire étoit mon sentiment;

* M. de la Bruyere.

& je suis en effet très-persuadée que le caprice n'est près de la beauté, que pour en ranimer les charmes, pour les faire valoir, pour leur servir d'aiguillon & d'assaisonnement. Il n'est point de sentiment plus froid, & qui dure moins que l'admiration. On s'accoutume aisément à voir les mêmes traits, quelques réguliers qu'ils soient; & lorsqu'un peu de malignité ne leur donne ni vie ni action, leur régularité même détruit bientôt le sentiment qu'ils ont excité. Une nuance d'humeur peut seule jetter sur une belle figure la variété nécessaire, pour prévenir l'ennui de la voir toujours dans la même situation. En un mot, malheur à la femme trop égale; son uniformité affadit & dégoûte. C'est toujours la même statue; un homme a toujours raison avec elle. Elle est si bonne, si douce, qu'elle enleve aux gens jusqu'à la liberté de quereller, & cette liberté est souvent un si grand plaisir!

Mettez à sa place une femme vive, capricieuse, décidée (le tout cependant jusqu'à un certain point) tout va changer de face. L'Amant trouvera dans la même personne le plaisir du

changement. L'humeur est un sel dans la galanterie, qui l'empêche de se corrompre. L'inquiétude, la jalousie, les querelles, les raccommodements, les dépits sont les aliments de l'amour. Variété enchanteresse, qui remplit, & qui occupe un cœur sensible bien plus délicieusement que la régularité des procédés, & que l'ennuyeuse égalité de ce qu'on appelle bon caractere !

Je sais comment il faut vous gouverner vous autres hommes. Un caprice vous met dans une incertitude que vous avez autant de peine & de déplaisir à dissiper, que si c'étoit une victoire remportée sur un nouvel objet. Une brusquerie vous tient en haleine. Vous ne cessez point de combattre, mais aussi vous ne cessez point de vaincre & d'être vaincus. En vain la raison gémit. Vous ne sauriez comprendre comment un pareil lutin vous subjugue si tyranniquement. Tout vous dit que l'idole de votre cœur est un assemblage de caprices & de folies ; mais c'est un enfant gâté que vous ne pouvez vous défendre d'aimer. Les efforts que la réflexion vous fait faire pour vous dégager, ne servent souvent qu'à res-

serrer davantage votre chaîne : car l'amour n'est jamais si fort que quand on le croit prêt à se rompre par l'emportement d'une querelle. Il vit dans les orages ; chez lui tout est convulsif. Veut-on le réduire au régime ? Il languit, il expire. En un mot, voici ce que j'avois voulu dire : ne prenez point pour Maîtresse une femme qui n'ait que des qualités solides ; mais que quelquefois l'humeur domine chez elle, & fasse taire la raison : sinon je dirai que vous n'avez pas une affaire de cœur, vous serez à votre ménage. C'est mon dernier mot.

1760.

LETTRE V.

OH ! j'en conviens avec vous, Marquis ; une femme qui n'a que de l'humeur & de caprices, est d'un commerce bien épineux, & qui rebute à la fin. Je conviens encore que ces inégalités doivent faire de l'amour une longue querelle, un orage continuel. Aussi n'est-ce pas une personne de ce caractere que je vous ai conseillé de

vous attacher. Vous allez toujours au-delà de mes idées. Je ne vous ai peint, dans ma derniere Lettre, qu'une femme aimable, & qui le devient encore davantage, par une nuance d'inégalité, & vous ne me parlez que d'une femme mauſſade, qui n'a que des choſes déſobligeantes à vous dire. Que nous ſommes éloignés de compte! Quand j'ai parlé d'humeurs, j'ai uniquement entendu celle qui donne un goût violent, inquiet, quelquefois un peu jaloux; celle en un mot qui naît de l'amour même, & non pas de la dureté naturelle, qu'on appelle ordinairement *humeur*. Quand c'eſt l'amour qui rend une femme injuſte, quand lui ſeul cauſe ſes vivacités, quel ſera l'Amant aſſez peu délicat pour s'en plaindre? ces écarts ne prouvent-ils pas la violence de la paſſion? Pour moi j'ai toujours penſé que quiconque ſavoit ſe contenir dans de juſtes bornes, étoit médiocrement amoureux. Peut-on l'être en effet, ſans ſe laiſſer entraîner par la fougue d'un penchant impétueux, ſans éprouver toutes les révolutions que néceſſairement il occaſionne? non ſans doute. Eh! qui peut voir toutes ces

agitations dans l'objet aimé, sans un secret plaisir? Tout en se plaignant de ses injustices, de ses emportements, on n'en sent pas moins délicieusement au fond qu'on est aimé, qu'on l'est avec passion, & que ces mêmes injustices en sont une preuve d'autant plus convainquante, qu'elle est involontaire. Voilà, Marquis, ce qui fait le charme secret des peines qu'endurent quelquefois les Amants, & des larmes qu'ils répandent. Mais si vous allez croire que j'aie voulu vous dire qu'une femme de mauvaise humeur, une capricieuse, une forcenée pût vous rendre heureux; détrompez-vous. J'ai dit, & je persisterai toujours dans ma pensée, qu'il faut de l'inégalité, des caprices, des tracasseries dans un commerce galant, pour en chasser la langueur, & pour en perpétuer la durée; mais songez que ces assaisonnements ne produisent cet effet que lorsque l'amour même est leur source. Si l'humeur naît d'un fond de brusquerie naturelle, ou d'un caractere inquiet, envieux, injuste; je suis la premiere à le dire, elle ne formera qu'une femme haïssable, elle n'occasionnera que des querelles rebutantes. Une liaison de

cœur devient alors un vrai supplice, dont il faut se délivrer le plutôt qu'il est possible.

LETTRE VI.

Vous croyez donc, Monsieur, m'avoir opposé un raisonnement invincible, en me disant qu'on n'est pas maître de donner son cœur à qui l'on veut, & que par conséquent vous n'êtes pas libre de choisir l'objet de votre attachement? Morale d'Opéra! Abandonnez ce lieu commun aux femmes, qui croient, en le disant, justifier toutes leurs foiblesses. Il faut bien qu'elles aient quelque chose à quoi se prendre: semblables à ce bon Gentilhomme dont parle notre ami Montagne, qui, lorsque la goutte le *poignoit*, auroit été bien fâché de n'avoir point à se récrier: *Maudit jambon!* C'est un coup de sympathie, disent-elles, cela est plus fort que moi...... Est-on maître de son cœur? Il n'est plus permis de répliquer, quand elles ont donné de si bonnes raisons: elles ont même si bien accrédité

ces maximes, que c'eſt vouloir s'attirer tout le monde ſur les bras, que d'eſſayer de les combattre. Mais ces mêmes maximes ne trouvent tant d'approbateurs que parce que tout le monde a intérêt qu'elles ſoient reçues. Perſonne ne ſe défie que de pareilles excuſes, loin de juſtifier les travers, ſoient un aveu qu'on ne veut pas s'en corriger. Pour moi, je prends la liberté de n'être pas de l'avis de la multitude : il me ſuffit qu'il ne ſoit pas impoſſible de vaincre ſon penchant, pour condamner tous ceux qui ſont déraiſonnables ou déshonorants. Eh ! combien n'avons-nous pas vu de femmes parvenir à détruire dans leur cœur une foibleſſe qui les avoit ſurpriſes, dès qu'elles ont apperçu que l'objet de leur affection étoit indigne d'elles ? Combien ont étouffé l'amour le plus tendre, & l'ont ſacrifié aux convenances d'un établiſſement ? La fuite, le temps, l'abſence ſont un remede auquel une paſſion, quelque vive qu'on la ſuppoſe, ne peut jamais réſiſter : inſenſiblement elle s'affoiblit, & elle s'éteint enfin tout-à-fait. Je ſais que pour ſortir avec honneur d'une pareille entrepriſe, il ne faut pas moins que toute

la force de la raiſon. Je comprends encore facilement que les difficultés qu'on imagine à remporter une ſi grande victoire, ne vous laiſſent pas aſſez de courage pour l'entreprendre; enſorte que, quoique je diſe qu'il n'y a point de penchants invincibles dans la ſpéculation, j'avouerai cependant qu'il y en a bien peu de vaincus dans la pratique; & cela n'arrive ainſi que parce qu'on ne veut pas même eſſayer ſi l'on pourra réuſſir. Quoi qu'il en ſoit, à tout prendre, j'imagine que n'étant ici queſtion que d'une galanterie, il ſeroit fou de vous mettre à la torture pour détruire l'inclination que vous auriez priſe pour une femme plus ou moins aimable: mais auſſi, comme vous n'êtes encore épris d'aucune, je perſiſte à dire que j'ai eu raiſon de vous indiquer le caractere que j'ai cru le plus capable de vous rendre heureux. Il ſeroit ſans doute à ſouhaiter que les ſentiments délicats, que le mérite réel euſſent plus de pouvoir ſur vos cœurs, qu'il fuſſent capables de les remplir & de les fixer pour toujours. Mais l'expérience nous prouve que cela n'eſt pas. Je ne raiſonne donc point ſur ce que vous devriez être, mais ſur ce que vous êtes.

en effet : mon dessein est de vous faire connoître le cœur tel qu'il est, non tel que je voudrois qu'il fût. Je gémis la premiere sur la dépravation de votre goût, quelqu'indulgente que je paroisse sur vos travers. Mais ne pouvant réformer les vices du cœur, je veux du moins vous apprendre à en tirer le meilleur parti : ne pouvant vous rendre sage, j'essaie à vous rendre heureux. On l'a dit il y a long-temps : vouloir détruire les passions, ce seroit entreprendre de nous anéantir ; il ne faut que les régler. Elles sont entre nos mains ce que sont les poisons de la pharmacie ; préparés par un Chymiste habile, il deviennent des remedes bienfaisants.

LETTRE VII.

EH! qui doute, Marquis, que ce ne soit par le mérite essentiel qu'on parvient à plaire aux femmes? Il n'est question que de savoir quelle idée vous attachez à cette expression. Appellez-vous mérite essentiel la solidité de l'esprit, la justesse du discernement, l'éten-

que de l'érudition, la prudence, la discrétion; que sais-je moi? cet amas de vertus qui vous embarrassent souvent plus qu'elles ne vous rendent heureux? En ce cas, nous ne nous entendons pas. Réservez toutes ces qualités pour le commerce que vous êtes obligé d'entretenir avec les hommes; ils sont convenus de les y recevoir. Mais pour celui de la galanterie, échangez toutes ces vertus contre autant d'agréments; c'est là le seul mérite qui soit de mise en ce pays-là, c'est la seule monnoie qui puisse y avoir cours, & gardez-vous de dire que ce soit de la fausse monnoie. Le vrai mérite consiste peut-être moins dans une perfection réelle que dans celle de convention. Il est bien plus avantageux d'avoir les qualités qui conviennent à ceux à qui nous voulons plaire, que de posséder celles que l'on croit réellement estimables: en un mot, il faut prendre les mœurs, & quelquefois même les travers des peuples chez lesquels on est obligé de vivre, si l'on y veut vivre agréablement.

Quelle est la destination des femmes? quel est leur rôle parmi vous? C'est de plaire. Or, les charmes de la

figure, les graces de la personne, en un mot, toutes les qualités aimables & brillantes sont les seuls moyens d'y parvenir. Les femmes les possedent au suprême degré, & c'est par ces qualités qu'elles veulent qu'on leur ressemble. Vous aurez beau les taxer de frivolité, elle jouent le beau rôle, puisqu'elles sont destinées à vous rendre heureux. N'est-ce pas en effet aux charmes de notre commerce, à la douceur de nos moeurs, que vous devez vos plaisirs les plus satisfaisants, les vertus sociables, votre bien-être enfin ? Soyez de bonne foi : les sciences seules, l'amour de la gloire, la valeur, l'amitié même dont vous faites avec raison tant de cas, seroient-elles capables de vous rendre parfaitement heureux ? ou du moins le plaisir que vous en recevriez, feroit-il assez vif pour vous faire sentir que vous l'êtes ? non sans doute. Rien de tout cela ne pourroit vous tirer de l'ennuyeuse uniformité dont vous resteriez accablés, & vous seriez les êtres les plus à plaindre. Mais les femmes se sont chargées de dissiper cette langueur mortelle par la gaieté piquante qu'elles mettent dans leur commerce, par les
charmes

charmes qu'elles ont ſu répandre dans la galanterie. Une joie folâtre, un aimable délire, une ivreſſe délicieuſe, ſont ſeules capables de réveiller votre attention, & de vous faire appercevoir que vous êtes heureux: car Marquis, il y a bien de la différence entre jouir ſimplement du bonheur, & ſavourer le plaiſir d'en jouir. La poſſeſſion du néceſſaire ne met point un homme à ſon aiſe; c'eſt le ſuperflu qui le rend riche, & qui lui fait ſentir qu'il l'eſt. Ce ne ſont point les qualités ſupérieures ſeules qui vous rendent aimable; c'eſt peut-être même un vrai défaut, que de n'être qu'eſſentiel. Pour être fêté, il faut être agréable, amuſant, néceſſaire aux plaiſirs des autres: je vous avertis qu'on ne réuſſit que par-là, & ſur-tout auprès des femmes. Que voulez-vous, dites-moi, qu'elles faſſent de votre ſavoir, de la juſteſſe géométrique de votre eſprit, de l'exactitude de votre mémoire, &c.? Si vous n'avez, Marquis, que ces avantages, ſi quelques talents agréables n'en corrigent pas la rudeſſe; j'ai recueilli les voix, loin de leur plaire, vous leur paroîtrez un cenſeur qu'elles redouteront; & la contrainte où vous les

mettrez, bannira l'enjouement qu'elles se feroient permis, si vous eussiez été différent. Comment en effet risquer d'être aimables aux yeux d'un homme qui vous inquiete par son sang froid, qui vous examine, qui ne se livre point? On ne se met à son aise qu'avec ceux qui hasardent avec nous, qui donnent prise sur eux. En un mot, trop de circonspection fait sur l'ame des autres ce qu'un vent froid fait sur un homme qui sort d'un appartement chaud. J'ai pensé dire que la réserve où nous nous tenons, resserre les portes du cœur de ceux qui nous environnent; ils n'osent l'épancher.

Il faut donc bien vous garder, Marquis, de porter la glace dans la galanterie, en ne voulant vous montrer que par de beaux endroits. Vous devez avoir lu qu'on plaît plutôt par d'agréables défauts que par les qualités essentielles. Les grandes vertus sont des pieces d'or dont on fait moins d'usage que de la monnoie.

Cette idée me rappelle le souvenir de ces peuples qui, au lieu de nos métaux, n'ont que des coquillages pour signes de leurs échanges. Eh bien! croyez-

vous que ces peuples ne ſoient pas auſſi riches que nous, avec tous les tréſors du nouveau monde. On ſeroit cependant tenté d'abord de prendre cette richeſſe pour une véritable pauvreté; mais on ſe détrompe bientôt, dès qu'on réfléchit que les métaux ne tiennent leur valeur que de l'opinion. Notre or ſeroit chez ces peuples de la fauſſe monnoie. Les qualités que vous appellez eſſentielles, ſont la même choſe dans la galanterie; il n'y faut que des rocailles. Eh! qu'importe quel ſoit le ſigne de convention, pourvu que le commerce ſe faſſe!

Enfin, voici ma concluſion. S'il eſt vrai, comme vous n'en pouvez pas douter, que vous ne devez attendre votre bonheur que des qualités agréables des femmes, ſoyez bien ſûr que vous ne leur plairez que par des avantages analogues aux leurs. J'y reviens encore; vous nous vantez, vous autres hommes, vos ſciences, votre ſolidité, &c. mais, dites-le-moi, quel ſeroit votre ennui, votre dégoût même de la vie, ſi, toujours raiſonnables, vous étiez condamnés à n'être que ſavants & ſolides, à ne vivre qu'avec des philo-

ſophes? Je vous connois, vous feriez bientôt las d'être admirés; & de la façon dont vous êtes faits, vous vous paſſeriez bien mieux de vertus que de plaiſirs. Ne vous amuſez donc point à vous donner pour un homme eſſentiel, dans le ſens que vous l'entendez. Le vrai mérite eſt celui qu'eſtiment les gens à qui nous devons plaire. La galanterie a ſes loix à part: Marquis, les hommes aimables ſont les ſages de ce pays-là.

LETTRE VIII.

POUR le coup, vous n'irez pas loin, Marquis, votre heure eſt venue: la peinture que vous me faites de votre ſituation, m'annonce que vous êtes amoureux. La jeune veuve dont vous m'avez parlé, eſt en effet fort capable de donner du goût pour elle: le Chevalier de.... m'en a fait un portrait très-avantageux. Mais à peine commencez-vous à ſentir quelques inquiétudes, que vous me faites déja un crime des conſeils que je vous ai donnés. Le trouble que l'amour porte dans l'ame, & les

autres maux qu'il cause, vous paroissent, dites-vous, plus à craindre, que les plaisirs qu'il peut procurer ne sont à desirer. Il est vrai que bien des honnêtes gens pensent que les peines de l'amour sont au moins égales à ses plaisirs. Mais, sans entrer ici dans une dissertation ennuyeuse, pour savoir s'il ont tort ou raison, si vous voulez que je vous dise ma pensée, l'amour est une passion qui n'est ni bonne ni mauvaise par elle-même; il n'y a que les sujets qui l'éprouvent, qui la déterminent en bien ou en mal. Tout ce que je dirai en sa faveur, c'est qu'elle nous procure un avantage avec lequel aucun des désagréments qu'on lui impute, ne peut entrer en compensation. Elle nous tire de notre situation, elle nous agite; & c'est-là satisfaire à un de nos besoins les plus pressants. Je crois vous l'avoir déja dit, notre cœur est fait pour l'agitation; le remuer, c'est remplir le vœu de la nature. Eh! que seroit le bel âge sans l'amour? une longue maladie, ou n'existeroit pas, ou *végéteroit*. L'amour est à nos cœurs ce que les vents sont à la mer: ils y excitent souvent des tempêtes, cela est vrai; ils causent même quelquefois des naufrages.

Mais aussi les vents seuls la rendent navigable. C'est à l'agitation dans laquelle ils l'entretiennent, qu'elle doit sa conservation; & s'ils la rendent dangereuse, c'est au Pilote à savoir manœuvrer.

Je reviens à mon texte; & quand votre délicatesse devroit être blessée de ma franchise, j'ajouterai qu'outre le besoin d'être agités, nous en avons un physique & machinal qui fait la cause primitive & nécessaire de l'amour. Peut-être n'est-il pas trop décent à une femme de vous tenir ce langage : vous entendez que je ne parlerois pas à tout le monde aussi nettement; mais nous ne faisons pas ici ce qu'on appelle *la belle conversation*, nous philosophons. Si mes propos vous paroissent quelquefois trop raisonnés pour une femme, souvenez-vous de ce que je vous disois la derniere fois. Dès que j'ai fait usage de ma raison, je me suis mise en tête d'examiner lequel des deux sexes étoit le mieux partagé : j'ai vu que les hommes ne s'étoient point du tout maltraités dans la distribution des rôles, & je me suis faite *homme*.

A votre place, je n'examinerois donc point s'il est bon ou mauvais de prendre

de l'amour : j'aimerois autant que l'on demandât s'il est bon ou mauvais d'avoir soif, & que l'on voulût interdire à tout le monde de boire, parce qu'il y a des gens qui s'enivrent. Puisque vous n'êtes pas libre de n'avoir point un appétit attaché à la construction méchanique de votre être, bien différent de nos anciens Romanciers, ne vous ruinez point en méditations & en paralleles sur le plus ou le moins d'avantages qu'il y a à aimer. Faites l'amour comme je vous ai conseillé de le faire, que ce ne soit point pour vous ce qu'on appelle une passion, mais un amusement.

Je vous entends d'ici ; vous allez encore m'accabler de vos grands principes, & me dire que l'on n'est pas maître de s'arrêter ainsi où l'on veut. Tenez, je regarde ceux qui tiennent de pareils propos, du même œil que je vois un homme que se croit intéressé d'honneur à montrer une grande douleur à l'occasion d'une perte ou d'un accident que les autres regardent comme considérable. Cet homme sent mieux que personne les raisons de se consoler ; mais il trouve des délices dans ses pleurs : il aime à sentir qu'il a le cœur

capable de pousser le sentiment jusqu'à l'excès, & cette réflexion l'attendrit encore ; il cherche à nourrir sa douleur, il s'en fait une idole, qu'il encense enfin par habitude. Tous pareils, les Amants à grands sentiments, gâtés par les Romans ou par les prudes, se font un point d'honneur de spiritualiser leur passion. A force de délicatesse, ils parviennent enfin à une superstition galante, dont ils sont d'autant plus entêtés, que c'est leur propre ouvrage qu'ils soutiennent : ils n'envisagent plus que honte à se rabattre au sens commun, & à redevenir hommes. Gardons-nous bien, mon cher Marquis, de donner dans un pareil ridicule. Cette façon de se guinder n'est plus, dans le siecle où nous sommes, que le partage des sots. Jadis on s'étoit mis dans la tête que l'amour devoit être raisonnable ; on vouloit qu'il fût grave, on ne l'estimoit qu'en proportion de sa dignité. Eh ! je vous le demande, exiger de la dignité d'un enfant, n'est-ce pas lui enlever toutes ses graces ? n'est-ce pas en faire un triste vieillard ? Que je plains nos bons aïeux ! ce qui chez eux étoit une langueur mortelle, une frénésie mélancolique, n'est

chez nous qu'une folie gaie, un aimable délire. Insensés qu'ils étoient! ils préféroient l'horreur des déserts & des rochers aux agréments d'un parterre émaillé de fleurs. Que de préjugés l'habitude de réfléchir a fait tomber!

La preuve que les grands sentiments ne sont que des chimeres de l'orgueil & de la prévention, c'est que de nos jours nous ne voyons plus ce goût de galanteries mystiques, plus de ces passions gigantesques. Attachez du ridicule à l'opinion la mieux établie, je dis plus, à la façon de sentir que l'on croit la plus naturelle, bientôt l'une & l'autre disparoîtront, & les hommes demeureront tout étonnés de voir que des idées pour lesquelles ils avoient eu une espece d'idolâtrie, ne sont plus dans le vrai que des fadaises, qui passent comme des modes. Il ne faut donc pas vous accoutumer, Marquis, à diviniser le goût que vous vous sentez pour l'aimable Comtesse, & vous verrez à la fin que l'amour, pour être vrai & pour nous rendre heureux, loin de devoir être conduit comme une affaire sérieuse, ne demande qu'à être traité légérement, & sur-tout avec gaieté. Rien ne vous fera

mieux ſentir la vérité de ce que je vous dis, que la ſuite de votre aventure. Car je crois la Comteſſe la femme du monde la moins ſuſceptible d'une paſſion triſte: avec vos grands ſentiments, vous lui donnerez des vapeurs, c'eſt moi qui vous en avertis.

Mon indiſpoſition continue toujours. J'aurois grande envie de vous dire que je ne ſors pas de la journée: mais ne ſeroit-ce pas-là vous donner un rendez-vous? Si vous vouliez cependant venir me dire ce que vous penſez du Bajazet de M. Racine, vous ſeriez bien aimable: on dit que la Champ-mêlé s'eſt ſurpaſſée.

Je relis ma Lettre, Marquis; & cette lecture me donne de l'humeur contre vous. Je vois que la gravité eſt une maladie qui ſe prend par contagion. Jugez combien vous en voulez mettre en amour, puiſque vous en donnez même à ceux qui veulent vous détromper. C'eſt une choſe fort ſinguliere: pour vous prouver que l'amour doit être traité avec gaieté, il a fallu prendre un ton ſérieux.

LETTRE IX.

VOus avez donc pris au criminel ce que je vous disois derniérement ? J'ai blasphêmé contre l'amour, je l'ai dégradé, en l'appellant un besoin. Pour vous, Marquis, vous pensez plus noblement ; ce qui se passe en vous, en est la preuve : vous n'imaginez rien au-delà du sentiment pur & délicat dont votre cœur est occupé. Voir la Comtesse, lui tenir de doucereux propos, entendre le doux son de sa voix, lui rendre de petits soins; voilà l'étendue & le terme de tous vos desirs, & tout cela fait pour vous la suprême félicité. Loin de vous ces sentiments grossiers, que je substitue indignement à votre sublime métaphysique ; sentiments faits pour les ames terrestres, uniquement occupés des plaisirs des sens. Quelle étoit mon erreur ? devois-je imaginer que la Comtesse fût une femme à se prendre par des motifs aussi peu dignes d'elle ? & lui faire soupçonner en vous de pareilles vues, ne seroit-ce pas vous

expoſer infailliblement à ſa haine, à ſon mépris, &c ?

Ne ſont-ce pas-là les inconvénients que ma morale vous fait appréhender? Mon pauvre Marquis, vous êtes trompé vous-même, par votre prévention ſur les véritables cauſes de vos ſentiments. Prêtez-moi toute votre attention, je veux vous tirer d'erreur; mais avec le ton qui convient à l'importance de ce que je vais dire. Je monte ſur le trépied, je ſens la préſence du Dieu qui m'agite; je me frotte le front de l'air d'une perſonne qui médite de profondes vérités, & qui va dire de grandes choſes. Je vais raiſonner en forme.

Les hommes, par je ne ſais quelle bizarrerie, ont attaché la honte à ſuivre le penchant réciproque que la nature a donné aux deux ſexes : ils ont cependant ſenti qu'on ne pouvoit abſolument étouffer ſa voix. Qu'ont-ils fait pour ſe tirer de cet embarras? ils ont imaginé de ſubſtituer les dehors d'une affection toute ſpirituelle à la néceſſité humiliante de paroître de bonne foi ſatisfaire un beſoin. Inſenſiblement ils ſe ſont accoutumés à s'occuper de mille petits riens ſublimes. Ce n'étoit point aſſez;

aſſez ; ils ſont à la fin parvenus à croire que tout ce frivole acceſſoire, ouvrage d'une imagination échauffée, conſiſtoit l'eſſence de leurs penchants. Voilà donc l'amour une vertu ; on lui en donne du moins les apparences. Mais rompons le preſtige, & prenons un exemple.

Au commencement de leur commerce, deux Amants ſe croient animés des ſentiments les plus délicats : ils épuiſent les fineſſes, les exagérations, l'enthouſiaſme de la métaphyſique la plus recherchée ; ils s'enivrent quelque temps de l'idée de leur excellence. Mais ſuivons-les dans leur liaiſon : bientôt la nature reprend ſes droits : bientôt la vanité, ſatisfaite par la montre de ces propos alambiqués, laiſſe au cœur la liberté de ſentir & de s'exprimer : &, tout en mépriſant les plaiſirs de l'amour, il arrive un jour où ces gens-là ſont fort étonnés de ſe trouver, après un long circuit, au même point qu'un payſan qui de bonne foi aura commencé par où ils ont fini.

Une Honeſta, devant laquelle je défendois un jour la theſe que je viens de ſoutenir, devint furieuſe. Quoi ! me dit-elle, avec une eſpece d'indignation,

vous prétendez donc, Madame, qu'une personne vertueuse, & qui n'a que des intentions honnêtes, telles que le mariage, ne le détermine que par des vues si singulieres? Vous penseriez donc que moi, par exemple, qui, par vertu, me suis mariée trois fois, & qui pour ranger mes maris, n'ai jamais voulu faire lit à part, je ne me suis comportée ainsi que pour me procurer ce que vous appellez des plaisirs? en vérité vous vous tromperiez très-fort. Jamais, à la vérité, je n'ai refusé de remplir les devoirs de mon état; mais je vous assure que la plupart du temps je ne m'y prêtois que par complaisance ou par distraction, & toujours en murmurant contre les importunités des hommes. On aime les gens & on les épouse, parce qu'ils ont les qualités du cœur & de l'esprit; & jamais une femme, à moins que ce ne soit de celles que je ne veux pas nommer, ne fait attention à d'autres avantages....... Je l'interrompis, & plus encore par malice que par goût, je poussai plus loin le raisonnement. Je lui fis donc appercevoir que ce qu'elle disoit, étoit une nouvelle preuve de la justesse de mes



idées. La raiſon que vous tirez, lui dis-je, des vues légitimes pour le mariage, prouve que ceux qui les ont, tendent au même but que deux Amants ordinaires, peut-être même de meilleure foi; avec cette différence ſeulement, qu'ils y veulent une cérémonie de plus. Ce trait acheva d'indigner mon adverſaire. Vous joignez, me dit-elle, en s'éloignant de moi, l'impiété au libertinage. Elle ſortit. Je fis mes informations. Vous ſeriez-vous douté, Marquis, que cette prude ſi délicate avoit eu avec ſes maris, tous trois jeunes & vigoureux, de ſi fréquentes diſtractions, qu'elle les avoit enterrés en très-peu de temps?

Revenez donc de votre erreur; abandonnez votre chimere. Gardez pour l'amitié la délicateſſe des ſentiments. Prenez l'amour pour ce qu'il eſt: plus vous lui prêterez de nobleſſe & de dignité, plus vous le rendrez dangereux: plus l'idée que vous vous en formerez ſera ſublime, moins elle ſera juſte. Croyez-en un homme qui connoît bien le cœur *: Si l'on croit aimer ſa maîtreſſe pour l'amour d'elle-même, dit-il, on eſt bien trompé.

* M. D. L. R. F. C.

LETTRE X.

LEs difcours que la Comteffe tient devant vous fur la vertu, & fur la délicateffe qu'elle exigeroit d'un Amant, vous ont donc effarouché ? Vous penfez qu'elle fera toujours auffi févere qu'elle vous le paroît aujourd'hui. Tout ce que je vous ai dit, ne vous raffure pas; vous croyez même me faire grace, en ne faifant que douter de mes principes : fi vous l'ofiez, vous les condamneriez tout-à-fait. Je vous crois de très-bonne foi, quand vous me tenez ce langage. Ce n'eft pas votre faute, fi vous ne voyez pas encore clair dans vos propres affaires; mais à mefure que vous avancerez, le nuage fe diffipera; & vous n'appercevrez qu'avec furprife la vérité de ce que je vous dis.

Tant qu'on eft de fang froid, ou du moins tant qu'une paffion n'eft pas encore parvenue à ce degré de hardieffe où fes progrès vous conduifent, tout paroît grave; l'efpérance de la moindre faveur eft un crime : on ne fe permet qu'en trem-

blant la careſſe la plus innocente. D'abord on ne demande rien ou ſi peu de choſe, qu'une femme ſe croit en conſcience obligée de vous ſavoir gré de votre modeſtie. Pour obtenir cette minutie, on proteſte de ne jamais exiger davantage; & cependant, tout en faiſant ces proteſtations, on avance, on ſe familiariſe. Elle vous permet ce badinage folâtre, qui paroît ſi peu important, qu'elle le ſouffriroit de tout autre homme, pour peu qu'elle le vît familiérement. Mais, par l'événement, ce qui paroît de ſi peu de conſéquence aujourd'hui, en le comparant à ce qui fut accordé hier, ſe trouve très-conſidérable, en comparaiſon de ce qu'on avoit obtenu le premier jour. Une femme raſſurée par votre diſcrétion, ne voit pas la gradation inſenſible de ſes foibleſſes. Elles ſe poſſede ſi bien; les minuties qu'on exige, d'abord lui paroiſſent ſi faciles à refuſer, qu'elle compte ſe trouver la même force quand on lui propoſera quelque choſe de plus grave. Que dis-je? elle ſe flatte que ſa réſiſtance augmentera à proportion de l'importance des faveurs qu'on exigera. Elle ſe fie tellement à ſa vertu, qu'elle appelle

le danger par des agaceries ; elle essaie ses forces, elle veut savoir jusqu'où peuvent la conduire quelques légeres complaisances. Imprudente qu'elle est, elle ne fait par-là qu'accoutumer son imagination à des images qui la séduiront à la fin. Que de chemin ne se trouvera-t-elle pas avoir fait, sans imaginer avoir changé de situation ! Et si, par réflexion sur le passé, elle est surprise d'avoir tant accordé, l'Amant ne le sera pas moins d'avoir tant obtenu.

Je vais plus loin, & je suis très-persuadée que quelquefois il n'est pas même besoin d'amour pour nous faire succomber. J'ai connu une femme qui, quoiqu'aimable, n'avoit jamais été soupçonnée d'aucune affaire de cœur. Quinze ans de ménage n'avoient point altéré sa tendresse pour son mari : on pouvoit citer leur union pour exemple. Un jour à sa campagne, ses amis s'amuserent assez avant dans la nuit pour être contraints de coucher chez elle. Le matin ses femmes s'occuperent à servir les Dames qui étoient restées. Elle étoit seule dans son appartement, lorsqu'un homme, qu'elle voyoit très-familiérement, & cependant sans conséquence,

passa chez elle pour lui faire le compliment d'usage en pareil cas. Il s'offrit à lui rendre quelques petits services à sa toilette. Le négligé où elle se trouvoit, lui fournit une occasion toute naturelle de lui dire quelques galanteries sur des charmes qui n'avoient encore rien perdu de leur fraîcheur. Elle s'en défendit en riant, & comme d'un compliment. Cependant, de propos en propos, ils s'émurent: quelques mal-adresses dont on ne fit pas d'abord semblant de s'appercevoir, devinrent des entreprises très-décidées. On se troubla, on s'attendrit de part & d'autre; & la femme étoit déja bien coupable, qu'elle croyoit encore ne faire que badiner. Quel fut leur étonnement & leur embarras, après un tel écart? Jamais ils n'ont pu comprendre depuis comment ils s'étoient engagés si loin, sans en avoir eu d'abord le moindre pressentiment. Je suis tentée de m'écrier ici: Mortelles, qui vous fiez trop à votre vertu, tremblez à cet exemple: quelque courage que vous vous sentiez, il est de malheureux instans où la plus vertueuse est la plus foible. La raison de cette bizarrerie est que la nature veille toujours, toujours elle tend à sa fin.

Le besoin d'aimer fait dans une femme une partie d'elle-même ; sa vertu n'est qu'une piece de rapport.

Les discours de votre aimable Comtesse peuvent donc être sinceres actuellement, quoiqu'en pareil cas une femme exagere toujours ; mais elle se fait illusion à elle-même, si elle compte conserver jusqu'à la fin des sentiments si séveres & si délicats. Mettez-vous bien dans la tête que toutes ces métaphysiciennes ne different point dans le fond des autres femmes. Leurs dehors sont plus imposants, leur morale est plus austere ; mais examinez leurs actions, & vous verrez que leurs affaires de cœur finissent toujours comme celles de la femme la moins délicate. Elles sont une espece de précieuses à part ; en un mot, je le disois un jour à la Reine Christine de Suede *, ce sont les Jansénistes de l'amour.

Vou devez donc, Marquis, être en garde contre tout ce que les femmes disent sur le chapitre de la galanterie. Tous les beaux systêmes dont elles font un si

* Ninon vit cette Princesse, dans le voyage qu'elle fit en France.
Voyez les Auteurs cités dans la Lettre préliminaire.

pompeux étalage, ne sont que de vains fantômes dont elles veulent étonner les gens faciles à tromper. Aux yeux d'un homme clairvoyant, tout ce fatras de phrases étudiées est une vraie parade, dont il se moque, & qui ne l'empêche pas de pénétrer leurs véritables sentiments. Le mal qu'elles disent de l'amour, la résistance qu'elles lui opposent, le peu de goût qu'elles affectent pour ses plaisirs, les mesures qu'elles prennent contre lui, la peur qu'elles en ont, tout cela est de l'amour ; c'est lui rendre hommage à leur maniere, c'est s'en occuper. Il sait prendre chez elles mille formes différentes. Comme l'orgueil, il vit de sa propre défaite ; il ne paroît se détruire que pour mieux régner...... Quelle Lettre, bon Dieu ! mais vouloir justifier sa longueur, ce seroit l'alonger encore.

LETTRE XI.

J'Ai été enchantée de votre Lettre, Marquis. Savez-vous pourquoi ? c'est qu'elle m'offre une preuve parlante de la vérité de ce que je vous annonçois ces

jours derniers. Oh ! pour le coup, vous avez oublié toute votre métaphysique. Vous me peignez les charmes de la Comtesse avec une complaisance qui prouve que vos sentiments ne sont pas tout-à-fait aussi délicats que vous vouliez me le faire croire, & que vous le croyiez vous-même de bonne foi. Dites-le-moi franchement, si votre amour n'étoit pas l'ouvrage des sens, auriez-vous tant de plaisir à considérer cette taille, ces yeux qui vous enchantent, cette bouche que vous me peignez avec de si vives couleurs ? si les qualités du cœur & de l'esprit vous séduisoient seules, il est une femme de 50 ans qui vaut peut-être encore mieux à cet égard que la Comtesse. Vous la voyez tous les jours, c'est sa parente ; pourquoi ne pas devenir plutôt amoureux d'elle ? Pourquoi négliger cent femmes de son âge, de sa laideur, & de son mérite, qui vous font des avances, & qui feroient avec vous le rôle que vous jouez auprès de la Comtesse ? Pourquoi d'ailleurs desirez-vous avec tant de passion d'être distingué par elle des autres hommes ? Pourquoi prendre de l'inquiétude dès qu'elle leur fait la moindre politesse ? Son estime

pour eux diminuera-t-elle celle qu'elle a pu prendre pour vous ? Connoît-on dans la métaphysique les rivalités, la jalousie ? je ne le crois pas. J'ai des amis, & je ne leur en vois point ; je n'en sens point dans mon cœur lorsqu'ils aiment une autre femme. L'amitié est un sentiment qui ne tient rien des sens : l'ame seule en reçoit l'impression ; & l'ame ne perd rien de son prix, en se livrant en même temps à plusieurs. Faites le parallele avec l'amour, & vous sentirez la différence de l'objet qui conduit un ami, d'avec celui que se propose un Amant : vous avouerez que je ne suis pas au fond aussi déraisonnable que vous l'aviez pensé d'abord, & qu'il pourroit fort bien se faire que vous eussiez en amour une ame aussi terrestre que celle de bien d'honnêtes gens, qu'il vous plaît d'accuser de peu de délicatesse. Je ne veux cependant pas faire le procès des hommes seuls : je suis franche, & je crois être sûre que, si les femmes vouloient être de bonne foi, elles conviendroient bientôt qu'elles ne sont guere plus délicates que vous. En effet, si elles n'imaginoient en amour que les plaisirs de l'ame, si elles n'espéroient plaire que par

l'esprit & par le bon caractere, de bonne foi, s'attacheroient-elles avec un soin si particulier à plaire par les agréments de la figure ? Que fait à l'ame une belle peau, une taille élégante, un bras bien formé ? que de contradictions entre leurs vrais sentiments & ceux dont elles font parade ! Regardez-les, vous serez persuadé qu'elles n'ont dessein de ne se faire valoir que par les attraits sensibles, & qu'elles comptent tout le reste pour rien : écoutez-les, vous serez tenté de croire que ce sont-là les choses du monde sur lesquelles elles comptent le moins. Mais je suis bien bonne de vouloir dissiper votre erreur à cet égard ; ne dois-je pas tout attendre du soin qu'elles prendront elles-mêmes de vous détromper ? Elles ne parviendront peut-être que trop facilement à vous donner des sentiments tout opposés à ceux que vous avez aujourd'hui.

Je dois aller ce soir chez Mademoiselle de Raymond entendre les deux Camus & Ytier, qui y concerteront : Mesdames de la Sabliere, de Salins & de Monsoreau, avec Mademoiselle de Fienne, s'y trouveront. Manqueriez-vous une aussi belle partie ?

LETTRE XII.

C'EST prendre les chofes bien à cœur, Marquis ! déja deux nuits fans dormir ! Oh ! c'eft-là du véritable amour, on ne peut s'y méprendre. Vous avez fait parler vos yeux, vous avez parlé vous-même affez clairement, & l'on n'a pas fait la moindre attention à votre état : ce procédé crie vengeance. Eft-il bien poffible qu'après huit jours entiers de foins & d'affiduités, on ait le cœur affez barbare pour ne vous pas donner la moindre efpérance, c'eft ce qui ne fe conçoit pas facilement. Une réfiftance auffi longue commence à paffer la vraifemblance ; la Comteffe eft une héroïne du fiecle paffé. Mais fi vous commencez à perdre patience, imaginez donc combien de temps vous auriez eu à fouffrir, fi vous aviez continué d'afficher les grands fentiments. Vous en avez déja fait en huit jours plus que feu Céladon n'en auroit fait en huit mois. Cependant, à parler férieufement, y a-t-il de la juftice dans vos plaintes ?

Vous traitez la Comteſſe d'ingrate, d'inſenſible, de dédaigneuſe, &c. Mais de quel droit parlez-vous ainſi ? Ne croirez-vous jamais ce que je vous ai dit cent fois ? L'amour eſt un vrai caprice, involontaire, dans celui même qui l'éprouve. Pourquoi voulez-vous donc que l'objet aimé ſoit obligé à la moindre reconnoiſſance pour un ſentiment aveugle & pris ſans ſon aveu. Vous êtes bien ſinguliers, vous autres hommes : vous vous tenez pour offenſés, dès qu'une femme ne répond pas avec empreſſement aux regards que vous daignez jetter ſur elle: votre orgueil révolté l'accuſe ſur le champ d'injuſtice, comme ſi c'étoit ſa faute ſi la tête vous tourne; comme ſi elle étoit obligée de ſe trouver à point nommé ſaiſie du même mal que vous. La Comteſſe, dites-le-moi, eſt-elle reſponſable ſi le tranſport au cerveau ne la prend pas, dès qu'il vous fait extravaguer. Ceſſez donc de l'accuſer & de vous plaindre. Tachez de lui communiquer votre maladie. Je vous connois, vous êtes ſéduiſant : peut-être ne prendra-t-elle que trop-tôt pour ſon repos des ſentiments conformes à vos deſirs. Au reſte, je lui crois tout ce

qu'il faut pour vous subjuguer, & pour vous inspirer un goût tel que je le desire pour votre bonheur. Je ne la crois pas susceptible d'un attachement bien sérieux. Vive, folâtre, inconséquente, absolue, décidée ; elle ne peut manquer de vous donner bien de l'ouvrage. Une femme attentive & caressante vous ennuieroit : il faut vous traiter militairement, si l'on veut vous amuser & vous conserver. Dès que la Maîtresse rend le rôle de l'Amant, bientôt il se néglige ; il fait plus, il s'érige en tyran, & finit enfin par le dédain, qui le mene droit au dégoût & à l'inconstance. Vous avez donc trouvé ce qu'il vous faut dans la petite Maîtresse qui cause votre douloureux martyre. Le pauvre Marquis ! que d'orages il essuiera ! que de querelles je prévois ! que de dépits, que de serments de la quitter ! Mais souvenez-vous bien que tant d'agitation deviendra votre supplice, si vous traitez l'amour en Héros de Roman, & que vous éprouverez un sort tout contraire, si vous le conduisez en homme raisonnable. Mais dois-je continuer à vous écrire ? Les instants que vous emploierez à lire mes Lettres seront autant de larcins

faits à l'amour. Bon Dieu, que je voudrois être témoin de toutes vos situations ! En effet pour une personne de sang froid est-il un spectacle plus amusant que les convulsions d'un homme amoureux ?

LETTRE XIII.

VOus n'êtes donc pas content, Marquis, de ce que je parle si cavaliérement de l'état où vous vous trouvez ? Vous voulez à toute force me faire regarder cette aventure comme une chose fort sérieuse ; mais je m'en garderai bien. Ne remarquez-vous pas que ma façon de traiter avec vous est conséquente à mes principes ? Je parle légérement d'une chose que je crois frivole, ou simplement amusante. Quand il s'agira d'une affaire dont pourra dépendre un bonheur durable, vous me verrez prendre le ton qui conviendra. Je ne veux point vous plaindre, parce que je suis persuadée qu'il ne tient qu'à vous de n'être pas à plaindre. Avec un tour d'imagination, ce qui vous paroît peine, peut devenir plaisir. Pour y réussir, ser-

vez-vous de ma recette, & vous vous en trouverez bien. Mais venons au ſecond article de votre Lettre.

Vous êtes d'autant plus ſurpris, dites-vous, des froideurs de la Comteſſe, que vous ne les croyez pas ſinceres. A vous entendre, vos conjectures ſont fondées ſur l'indiſcrétion de ſes amis. Le bien que vous ſavez qu'elle leur a dit de vous, a même été le premiere cauſe du goût que vous avez ſenti pour elle. Je reconnois les hommes à ce trait. Le moindre mot qui échappe à une femme, leur fait croire qu'elle a des vues ſur eux. Tout ſe rapporte à leur mérite : leur vanité ſaiſit tout, & fait ſon profit de tout. A les bien examiner, preſque tous n'aiment que par reconnoiſſance ; & les femmes ne ſont pas plus raiſonnables qu'eux ſur cet article : enſorte que la galanterie eſt un commerce où nous voulons toujours que les autres ſoient en avance avec nous ; toujours nous nous croyons leurs redevables. Et, vous le ſavez, l'orgueil eſt bien plus empreſſé à s'acquitter qu'à donner. Cependant combien de fois ne ſe trompe-t-on pas ? combien de fois n'arrive-t-il pas que tel qui croit agir

par reconnoiſſance, a fait les avances? Si deux Amants vouloient s'expliquer avec ſincérité ſur le commencement & ſur les progrès de leur paſſion, quels aveux ne ſe feroient-ils pas? Eliſe, à qui Valere diſoit une galanterie générale, y a répondu, peut-être ſans le vouloir, d'une façon plus affectueuſe qu'on ne reçoit ordinairement ces fadeurs. C'en eſt aſſez: Valere part de l'idée qu'il vient de ſaiſir; de galant qu'il étoit, il devient tendre. Inſenſiblement le feu fermente des deux côtés; enfin il s'allume, il éclate, & voilà une paſſion en forme. Qui diroit à Eliſe que c'eſt elle qui a commencé, qu'elle a fait les avances, rien ne lui paroîtroit plus injuſte, & rien cependant ne ſeroit plus vrai. Je conclus de-là qu'à le bien prendre, l'amour eſt preſque toujours moins l'ouvrage de cette ſympathie qu'on dit invincible, que de celui de notre vanité. Voyez la naiſſance de toutes les liaiſons de cœur; elles commencent par les louanges réciproques que l'on ſe donne. On a dit que c'étoit la folie qui conduiſoit l'amour; je dirois moi que c'eſt la flatterie, & qu'on ne parvient à l'introduire dans le cœur d'une belle, qu'après

avoir payé le tribut à sa vanité. Joignez à tout cela que le besoin général que nous avons d'aimer, nous fait illusion. Pareils à ces enthousiastes qui, par la force de leur imagination, croient voir en effet les objets auxquels leur esprit est fortement attaché, nous nous figurons appercevoir dans les autres les sentiments que nous desirons d'y trouver.

Craignez donc, Marquis, de vous être laissé aveugler par une fausse idée. La Comtesse peut avoir dit du bien de vous, dans la seule vue de vous rendre justice, sans porter son intention plus loin; & soyez persuadé que vous êtes injuste, lorsque vous la soupçonnez de fausseté à votre égard. D'ailleurs, pourquoi ne voudriez-vous pas qu'elle vous dissimulât son penchant pour vous, si vous lui en avez inspiré? Les femmes ne sont-elles pas en possession de vous cacher avec soin leurs sentiments? & le mauvais usage que vous faites de la certitude d'être aimé, ne justifie-t-il pas leur conduite?

LETTRE XIV.

NON, Marquis, la curiosité de Madame de Sévigné ne m'a point offensée ; je suis au contraire fort aise qu'elle ait voulu voir les Lettres que vous recevez de moi. Elle croyoit sans doute que s'il y étoit question de galanterie, ce ne pourroit être que pour mon compte ; elle a vu le contraire. Elle reconnoîtra que je suis moins frivole qu'elle ne se l'étoit imaginé ; & je la crois assez équitable pour prendre désormais de Ninon une autre idée que celle qu'elle a eue jusqu'à présent, car je n'ignore pas qu'elle ne parle pas de moi trop avantageusement *. Mais son injustice n'influera jamais sur mon amitié pour vous. Je suis assez philosophe pour me consoler de ne pas obtenir le suffrage des personnes qui me ju-

* Madame de Sévigné, dans ses Lettres, paroît en effet n'avoir pas eu de Mademoiselle de Lenclos une idée aussi favorable que celle que tous les Auteurs de son temps qui en ont parlé, nous en donnent : cela vient peut-être de ce qu'elle lui attribuoit la dissipation dans laquelle le Marquis de Sévigné a passé les premieres années de sa vie.

gent ſans me connoître. Quoi qu'il en puiſſe arriver, je continuerai à vous parler avec ma franchiſe ordinaire : & je ſuis ſûre que Madame de Sévigné, malgré ſa grande délicateſſe, ſera au fond plus ſouvent de mon avis qu'elle ne le paroîtra. Je viens à ce qui vous regarde.

Eh bien, Marquis, après des peines & des ſoins infinis, vous croyez donc enfin avoir attendri ce cœur de rocher? J'en ſuis enchantée; mais je ris de vous voir interpréter, comme vous le faites, les ſentiments de la Comteſſe. Vous partagez avec tous les hommes une erreur dont il faut vous détromper, quelque flatteuſe qu'elle ſoit pour vous. Vous croyez, tous tant que vous êtes, que votre mérite ſeul allume les paſſions dans le cœur des femmes, & que les qualités du cœur & de l'eſprit ſont les ſeules cauſes de l'amour qu'elles prennent pour vous. Quelle erreur! vous le croyez, il n'eſt vrai que parce que votre orgueil y trouve ſon compte. Mais examinez ſans prévention, s'il eſt poſſible, quel eſt le motif qui vous détermine, & vous reconnoîtrez bientôt que vous vous trompez, & que nous vous trom-

pons; que, tout bien considéré, vous êtes la dupe de votre vanité & de la nôtre; que le mérite de la personne aimée n'est que l'occasion ou l'excuse de l'amour, & non pas sa véritable cause; enfin que tout ce manege sublime dont on se pare de part & d'autre, rentre toujours dans le desir de satisfaire le besoin que je vous ai donné d'abord pour premier mobile de cette passion. Je vous dis là une vérité dure & humiliante; mais elle n'en est pas moins certaine. Nous autres femmes, nous entrons dans le monde avec ce besoin d'aimer indéterminé; & si nous prenons l'un plutôt que l'autre, disons-le de bonne foi, nous cédons moins à la connoissance du mérite qu'à un instinct machinal, & presque toujours aveugle. Je ne veux pour preuve de cela, que les passions folles dont nous nous enivrons quelquefois pour des inconnus, ou du moins pour des hommes que nous ne connoissons point assez à fond, pour que notre choix ne soit pas toujours imprudent dans son origine: si nous rencontrons bien, c'est un pur hazard. Nous nous attachons donc toujours sans un examen suffisant;

& je n'ai pas tort de comparer l'amour à un appétit qu'on se sent quelquefois pour un mets plutôt que pour un autre, sans en pouvoir rendre la raison. Je dissipe bien cruellement les chimeres de votre amour propre ; mais je vous parle vrai. Vous êtes flatté de l'amour d'une femme, parce que vous croyez qu'il suppose le mérite dans l'objet aimé : vous lui faites trop d'honneur ; disons mieux, vous avez trop bonne opinion de vous. Croyez que ce n'est point pour vous-mêmes que nous vous aimons : il faut être sincere ; en amour nous ne cherchons que notre propre félicité. Le caprice, l'intérêt, la vanité, le tempérament, la suite du *mésaise* qui nous inquiete quand notre cœur est sans affaire ; voilà la source de ces grands sentiments que nous voulons diviniser. Ce ne sont point les grandes qualités qui nous touchent : si elles entrent pour quelque chose dans les raisons qui nous déterminent en votre faveur, ce n'est point le cœur qui en reçoit l'impression, c'est la vanité ; & la plupart des choses qui nous plaisent en vous, bien appréciées, vous rendent très-souvent ridicules ou méprisables.

Mais que voulez-vous ? nous avons besoin d'un adorateur qui nous entretienne dans l'idée de notre excellence ; il nous faut un complaisant qui essuie nos caprices ; nous avons besoin d'un homme. Le hazard nous présente l'un plutôt que l'autre ; on l'accepte, mais on ne le choisit pas. En un mot, vous croyez être les objets d'affections désintéressées ; je le répete, vous croyez que les femmes vous aiment pour vous-mêmes. Pauvres dupes ! vous n'êtes que les instruments de leurs plaisirs, ou les jouets de leurs caprices. Il faut cependant leur rendre justice ; ce n'est pas que vous soyiez tout cela, de leur aveu. Les sentiments que je développe ici, ne sont pas bien éclaircis dans leur tête ; au contraire, de la meilleure foi du monde, elles imaginent n'être déterminées & conduites que par les grandes idées dont leur vanité & la vôtre se nourrissent ; & ce seroit une injustice criante de les taxer de fausseté à cet égard : mais sans le savoir, elles se trompent, & vous trompent également.

Vous voyez que je vous révele ici les secrets de la bonne Déesse : jugez de mon amitié, puisqu'aux dépens de mon

propre

propre ſexe, je travaille à vous étudier. Mieux vous connoîtrez les femmes, moins elles vous feront de folies.

LETTRE XV.

EN vérité, Marquis, je ne comprends pas comment vous pouvez ſupporter le ton ſérieux avec lequel je vous écris quelquefois. Il ſemble que je n'aie d'autre but dans mes Lettres que de vous enlever d'agréables illuſions, pour y ſubſtituer des vérités mortifiantes. Il faut cependant que je me défaſſe de la manie de dire des choſes réfléchies. Je ſens, mieux que perſonne, qu'on plaît plus par d'aimables menſonges que par des propos trop raiſonnés ; mais mon caractere perce malgré moi. Je me ſens même encore aujourd'hui un accès de philoſophie, & il faut vous réſoudre à eſſuyer la bordée de morale que je vous prépare : dans la ſuite, je vous promets plus de gaieté. Je prends donc votre Lettre, & j'y réponds.

Non, je n'en rabattrai rien : vous me ferez la guerre tant qu'il vous plaira

ſur la mauvaiſe opinion que je vous ai paru la derniere fois avoir de mon ſexe. Eſt-ce ma faute à moi, s'il me fournit des vérités déſagréables à dire. Au reſte, ne ſavez-vous pas, Marquis, que l'être du monde qui penſe le plus mal des femmes, c'eſt une femme.

Je veux cependant me juſtifier très-ſérieuſement ſur les idées que vous avez priſes de ma façon de penſer. Je ne ſuis ni envieuſe ni injuſte. Si j'ai nommé mon ſexe plutôt que le vôtre, dans ma derniere Lettre, ne croyez pas que mon deſſein ſoit de déprimer les femmes. J'ai voulu par-là vous faire connoître que, ſans être à cet égard plus coupables que les hommes, elles étoient plus dangereuſes, parce qu'elles ſont accoutumées à cacher mieux que vous leurs véritables ſentiments. En effet, vous avouerez bien plutôt quel eſt votre objet en amour, qu'elles n'en conviendront. Cependant, lorſqu'elles vous aſſurent que leur penchant pour vous n'a d'autres ſources que la connoiſſance de votre mérite & de vos bonnes qualités, je vous l'ai déja dit, je ſuis très-perſuadée qu'elles ſont ſinceres. Je ne doute pas même que, quand elles appercevroient moins de

délicatesse dans leur façon de penser, elles ne fissent tous leurs efforts pour se le dissimuler à elles-mêmes. Mais les motifs dont je vous ai parlé, n'en existent pas moins au fond de leurs cœurs; ils n'en sont pas moins les vraies causes du penchant qu'elles sentent pour vous; & quelques efforts qu'elles fassent pour se croire déterminées par des causes toutes spirituelles, leur desir ne change rien à la nature des choses. Elles se dissimulent leur difformité à cet égard avec autant de soin qu'elles en prendroient à cacher des dents qui défigureroient un visage, d'ailleurs parfait. Même étant seules, elles craindroient d'ouvrir la bouche; & à force de dérober aux autres la connoissance de ce défaut, & de se le cacher à elles-mêmes, elles parviendroient à l'oublier, ou du moins à le compter pour rien. Au reste, j'en conviens avec vous, vous y perdriez trop, si les femmes & vous, vous vous montriez toujours tels que vous êtes. Le monde est convenu de jouer la Comédie; & faire paroître ses véritables sentiments, ce ne seroit pas être Acteur, ce seroit substituer le caractere réel à celui qu'on est convenu de feindre. Jouissons donc de l'enchante-

ment, ſans chercher à connoître le charme qui nous amuſe & qui nous ſéduit. Anatomiſer l'amour, c'eſt vouloir s'en guérir. Pſyché le perdit pour avoir voulu le connoître; & je ſuis tentée de croire que cette fable eſt une leçon pour qui veut analyſer les plaiſirs.

Je veux donc me corriger. Si je vous ai dit que vous aviez tort de vous enorgueillir du choix des femmes, & de leurs ſentiments pour vous: ſi j'ai dit que les motifs qui les déterminent, ne ſont rien moins que glorieux pour les hommes, j'ajoute ici qu'elles ſe trompent également, ſi elles imaginent que les ſentiments dont vous leur faites un ſi pompeux étalage, ſoient toujours produits par la force de leurs charmes, ou par l'impreſſion de leur mérite. Combien de fois arrive-t-il que ces hommes qui les attaquent d'un air ſi reſpectueux, qui leur étalent des ſentiments ſi délicats, ſi flatteurs pour leur vanité; qui ne paroiſſent en un mot reſpirer que par elles, que pour elles, n'avoir d'autre deſir que de faire leur bonheur, combien de fois, dis-je, ces hommes qui ſe parent de ſi beaux ſentiments, ſont-ils déterminés par des raiſons toutes contraires? Etudiez, péné-

trez ces bonnes ames, & vous ne verrez dans le cœur de celui-ci, au lieu de cet amour si désintereſſé, que des deſirs ; dans celui-là, ce ne ſera que le deſſein de partager votre fortune, que la gloire d'avoir une femme de votre rang. Dans un troiſieme, vous trouverez des motifs encore plus humiliants pour vous ; vous ſervirez à donner de la jalouſie à une autre femme qu'il aime réellement. Il n'aura paru s'attacher à vous que pour ſe faire un mérite auprès d'elle de vous quitter avec éclat. Que vous dirai-je enfin ? le cœur eſt une énigme inſoluble. C'eſt un composé bizarre de tous les contraires. Nous croyons connoître ce qui s'y paſſe : nous voyons l'effet, nous ignorons la cauſe. Qu'il exprime ſes ſentiments avec ſincérité, cette ſincérité même ne doit pas nous raſſurer. Peut-être ſes mouvements ont-ils des cauſes toutes contraires à celles qu'il croit ſentir. Auſſi les hommes & les femmes ne ſavent-ils preſque jamais au juſte ce qui les fait vouloir ou ſentir de telle ou de telle autre façon. Mais après tout ils ont pris le bon parti : c'eſt d'expliquer tout à leur avantage, de ſe dédommager par l'imagination de

leur misere réelle, & de s'accoutumer, comme je crois vous l'avoir déja dit, à diviniser tous leurs sentiments. Comme tout le monde y trouve le compte de sa vanité, personne ne s'est avisé de vouloir réformer cet usage, ni même d'examiner si ce n'étoit point une erreur. Adieu. Si vous voulez venir ce soir, vous trouverez chez moi gens qui par leur gaieté vous dédommageront du sérieux de mes propos.

LETTRE XVI.

Ce que vous m'écrivez, Marquis, est-il bien possible ? Quoi ! la Comtesse persévere à vous tenir rigueur ? L'air dégagé avec lequel elle reçoit tous vos soins, vous annonce une indifférence qui vous désole ? Je crois avoir deviné le nœud de l'énigme. Je vous connois. Vous êtes gai, folâtre, avantageux même auprès des femmes, tant qu'elles ne vous affectent pas. Mais celles qui vous touchent, je l'ai remarqué, vous rendent timide : cette qualité pourroit séduire une Bourgeoise, il faut attaquer le cœur d'une femme du monde

avec d'autres armes. La Comtesse a de l'usage. Croyez-moi, abandonnez aux Céladons les propos sublimes, les beaux sentiments ; laissez leur filer le parfait. Je vous le dis de la part des femmes ; il n'y en a guere parmi nous qui n'aiment mieux être un peu brusquées que trop ménagées. Les hommes manquent plus de cœur, par maladresse, que la vertu n'en sauve.

Plus un Amant nous montre de timidité, plus il intéresse notre fierté à lui en inspirer ; plus il a d'égards pour notre résistance, plus nous exigeons de respect. On vous diroit volontiers : Eh ! par pitié pour nous, ne vous supposez pas tant de vertu ! Vous allez nous mettre dans la nécessité de n'en pas manquer. Ne mettez pas notre conquête à si haut prix, gardez-vous de traiter notre défaite comme une affaire difficile. Accoutumez par degrés notre imagination à vous voir douter de notre indifférence. Souvent le plus sûr moyen d'être aimé, c'est de paroître persuadé qu'on l'est. Une façon de penser dégagée nous met à notre aise. Dès que nous verrons un Amant, tout persuadé qu'il soit de notre reconnoissance,

nous traiter avec les égards qu'exige notre vanité, nous conclurons sans nous en appercevoir qu'il agira de même, quoique sûr de notre penchant pour lui. De-là, quelle confiance n'inspirera-t-il pas ? Quels progrès ne doit-il pas se flatter de faire ? (Mais s'il nous avertit de nous tenir sur nos gardes, alors ce n'est pas notre cœur que nous défendrons : ce ne sera plus la vertu qui combattra, mais la fierté ; & c'est le plus cruel ennemi que vous ayiez à vaincre dans les femmes.) Que vous dirai-je enfin ? Nous ne cherchons qu'à nous dissimuler que nous avons consenti de nous laisser aimer ; mettez une femme en situation de se dire qu'elle n'a cédé qu'à une espèce de violence, ou de surprise ; persuadez-là que vous ne la mésestimerez point, & je vous réponds de son cœur. Traitez la Comtesse comme son caractere l'exige : elle est enjouée & badine, il faut par la folie la conduire à l'amour. Qu'elle ne s'apperçoive pas même qu'elle vous distingue des autres hommes : soyez aussi enjoué qu'elle est folle. Etablissez-vous dans son cœur, sans l'avertir que vous en avez le dessein. Elle vous aimera

sans le savoir ; & quelque jour elle sera toute étonnée d'avoir fait tant de chemin, sans seulement s'en être défiée.

LETTRE XVII.

VOus allez peut-être, Marquis, me croire encore plus cruelle que la Comtesse. Elle cause vos maux, il est vrai ; mais je fais quelque chose de plus, il me prend envie d'en rire. Oh ! j'entre dans vos peines on ne peut pas davantage, & votre embarras me paroît très-grand. En effet, comment hasarder une déclaration d'amour à une femme qui se fait un plaisir malin d'en éloigner toutes les occasions. Tantôt elle paroît touchée : tantôt elle est la femme du monde la plus inattentive à tout ce que vous faites pour lui plaire. On écoute volontiers, & on répond gaiement aux fleurettes & aux propos hardis de certain Chevalier, petit maître de profession ; à vous, on vous parle sérieusement, ou d'un air distrait : si vous voulez prendre le ton tendre & affectueux, on vous répond une folie, ou bien l'on change de propos. Tout cela vous intimide, vous inquie-

te, & vous déſeſpere ? Ce pauvre Marquis... ! & moi je vous réponds que tout cela eſt du bel & bon amour. Les diſtractions qu'on affecte avec vous, les airs d'inattention dont on ſe maſque, doivent vous faire ſentir qu'au fond on n'eſt rien moins qu'indifférente. Mais votre défaut de hardieſſe, les conſéquences qu'on ſent bien devoir ſuivre une paſſion telle que la vôtre, l'intérêt qu'on prend déja à votre ſituation, tout cela intimide la Comteſſe elle-même : & c'eſt vous qui lui donnez des entraves. Un peu plus de hardieſſe de votre part, vous mettroit à votre aiſe tous les deux. Souvenez-vous de ce que vous diſoit derniérement M. de la R. F. C. un honnête homme peut être amoureux comme un fou ; mais jamais il ne doit, ni ne peut l'être comme un ſot.

Au reſte, quand vous faites la comparaiſon de votre reſpect & de votre eſtime avec les airs libres & preſque indécents du Chevalier ; lorſque vous en tirez la conſéquence, qu'on devroit vous préférer à lui, vous ne ſentez pas avec combien peu de juſteſſe vous raiſonnez. Le Chevalier n'eſt que galant, & tout ce qu'il dit eſt ſans conſéquence,

ou du moins paroît tel. La frivolité seule, l'habitude d'en conter à toutes les jolies femmes qu'il trouve sur son chemin le font parler. L'amour est pour rien, ou pour peu de chose dans toutes ses liaisons. Comme le papillon, il ne s'arrête à chaque fleur que pour un instant. Un amusement passager est tout son objet. Tant de frivolité n'est point capable d'alarmer une femme. Elle sent à ravir le peu de danger qu'elle court à écouter un pareil homme. La Comtesse sait à merveille apprécier les propos du Chevalier: & pour tout dire en un mot, elle le connoît pour un homme dont le coeur est épuisé. Les femmes, qui, à les entendre, tiennent le plus pour la métaphysique, savent admirablement faire la différence d'un Amant de cette espece d'avec un homme tel que vous. Aussi serez-vous toujours plus redoutable, & plus redouté avec la façon dont vous vous annoncez. Vous me vantez votre estime respectueuse, mais je vous réponds qu'elle ne l'est en aucune façon, & que la Comtesse le sent bien. Rien n'a une fin aussi peu respectueuse qu'une passion telle que la vôtre. Bien différent du Chevalier, vous exigez de la recon-

noiſſance, des préférences, du retour, des ſacrifices même, la Comteſſe voit toutes ces prétentions d'un coup d'œil, ou du moins, ſi, dans les nuages qui les enveloppent encore, elle ne les diſtingue pas bien nettement, la nature lui donne des preſſentiments de ce qui pourra lui en coûter, ſi elle vous accorde la moindre facilité à l'inſtruire d'une paſſion qu'elle partage ſans doute déja. Rarement les femmes examinent-elles les raiſons qui les déterminent à ſe rendre ou à réſiſter. Elles ne s'amuſent point à connoître ni à définir; mais elles ſentent, & le ſentiment chez elles eſt juſte; il leur tient lieu de lumieres & de réflexion. C'eſt une eſpece d'inſtinct qui les avertit au beſoin, & qui les conduit peut-être auſſi sûrement que le feroit la raiſon la mieux éclairée. Votre belle Adelaïde veut donc jouir, auſſi long-temps qu'elle le pourra, de l'*incognito*. Ce projet eſt très-conforme à ſes véritables intérêts; & cependant je ſuis très-perſuadée qu'il n'eſt point l'ouvrage de la réflexion. Elle ne voit pas d'un autre côté que la paſſion, contraire au dehors, n'en va faire que de plus fortes impreſſions, & de plus grands progrès dans l'intérieur; laiſſez-

laissez-lui donc jetter de profondes racines, & donnez à ce feu, qu'on s'efforce de cacher, le temps de dévorer le cœur dans lequel on veut le contenir.

Convenez au reste, Marquis, que vous vous êtes trompé de deux façons dans votre compte; vous avez cru que vous respectiez la Comtesse plus que ne fait le Chevalier; vous voyez, au contraire, que les fleurettes de celui-ci sont sans conséquence, tandis que vous en voulez au cœur de la belle. D'un autre côté vous vous êtes figuré que les airs distraits, indifférents, inattentifs, étoient des preuves, ou des présages de votre malheur. Détrompez-vous. Il n'y a jamais de preuve plus certaine d'une passion, que les efforts qu'on fait pour la cacher. En un mot, dès que la Comtesse vous traite avec douceur, quelques preuves que vous lui donniez de votre penchant pour elle; dès qu'elle vous voit sans colere, prêt à lui en faire l'aveu, je vous dis qu'elle a le cœur pris; elle vous aime, sur ma parole.

Ah! j'oubliois précisément de répondre à l'article de votre Lettre qui me concerne. Oui, Marquis, je suis constamment la méthode que je m'étois

prescrite au commencement de notre commerce. Il y a peu de sujet dans mes Lettres que je n'aie fait servir de matiere à la conversation dans ma société. Rarement vous proposai-je des idées un peu importantes, sans avoir recueilli les voix sur le plus ou le moins de vérité qu'elles renferment. Tantôt c'est M. de la Bruyere, tantôt M. de Saint-Evremont que je consulte; une autre fois ce sera M. l'Abbé de Chateauneuf. Admirez ma bonne foi; il ne tiendroit qu'à moi de m'attribuer la gloire de ce que je vous écris de bon, & j'avoue franchement que vous ne le devez qu'aux personnes que je reçois chez moi. A propos d'hommes d'un mérite distingué, M. D. L. R. F. vient de m'envoyer prier de l'aller voir. J'ai pris jour à demain. Vous devriez bien vous y trouver; vous n'ignorez pas combien il vous aime. Adieu.

LETTRE XVIII.

J'Ai fait bien de nouvelles réflexions, Marquis, sur l'état où vous vous trouvez, & sur l'embarras où vous continuez

d'être. Mais après tout, quelle nécessité trouvez-vous donc à faire en forme une déclaration d'amour? Seroit-ce parce que vous avez lu dans nos anciens Romanciers, que l'on procédoit aussi régulièrement dans la galanterie que dans les Tribunaux? C'est être trop exact. Croyez-moi, laissez, comme je vous le disois la derniere fois, le feu s'allumer, & prendre tous les jours de nouvelles forces, & vous verrez que, sans vous être dit que vous vous aimez, vous serez encore plus avancé que si vous vous étiez effarouché par des aveux dont nos peres ont voulu que les femmes se fâchassent. Aveux absolument inutiles par eux-mêmes, & qui répandent toujours sur une passion quelques jours nébuleux. Ils en suspendent les progrès. Retenez bien ceci, Marquis: une femme se persuade beaucoup mieux qu'elle est aimée par ce qu'elle devine, que par ce qu'on lui dit. Agissez comme s'il étoit fait cet aveu, qui vous coûte tant; ou bien imitez le Chevalier; prenez son air aisé. La conduite que la Comtesse tient avec lui devant vous, semble vous en faire une loi. Avec votre air circonspect, & prétendu respectueux, vous avez

celui d'un homme qui médite un dessein considérable; d'un homme, en un mot, qui veut faire un mauvais coup. Vos dehors sont inquiétants pour une femme, qui connoît les conséquences d'une passion telle que la vôtre. Songez que tant que vous lui laisserez appercevoir les préparatifs d'une attaque, vous la trouverez toujours sous les armes. Avez-vous jamais vu un Général habile, rempli du dessein de surprendre une place, annoncer à l'ennemi par tous ses mouvements sur qui l'orage alloit tomber? En amour, comme en guerre, demande-t-on jamais au Vainqueur s'il doit ses succès à la force ou à l'adresse? Il a vaincu, il reçoit la couronne, ses vœux sont comblés, il est heureux; suivez son exemple, & vous éprouverez le même sort. Dérobez votre marche, ne découvrez l'étendue de vos desseins que quand l'on ne pourra plus s'opposer à leur succès, que le combat soit rendu, & la victoire assurée avant que vous ayiez déclaré la guerre; en un mot, imitez ces peuples guerriers dont on n'apprend les desseins & les entreprises que par les ravages qu'ils ont laissés.

LETTRE XIX.

Enfin, Marquis, on vous entend sans colere, protester que vous aimez, & jurer par tout ce que les Amants ont de plus sacré, que vous aimerez toujours. Croirez-vous une autre fois à mes prophéties? Cependant on vous traiteroit encore mieux, dit-on, si vous vouliez être raisonnable, & vous borner aux sentiments de la simple amitié. Le nom d'Amant que vous prenez, révolte la Comtesse. Ne disputez point sur les qualités, pourvu qu'au fond la chose soit la même, & suivez le conseil que M. de la Sabliere vous donne dans ce Madrigal.

Bélise ne veut point d'Amant,
Mais voudroit un ami fidele,
Qui pour elle eût des soins & de l'empressement,
Et qui même la trouvât belle.
Amants, qui soupirez pour elle,
Sur ma parole tenez bon:
Bélise de l'amour ne hait rien que le nom.

Mais on vous désole par des doutes injurieux sur votre sincérité & sur votre

constance. On refuse de vous croire, parce que tous les hommes sont faux & parjures: on refuse de vous aimer, parce qu'ils sont inconstants. Que vous êtes heureux! & que la Comtesse connoît mal son propre cœur, si elle croit vous persuader par-là de son indifférence! Voulez-vous que je vous donne la véritable valeur des discours qu'elle vous tient? Elle est touchée de la passion que vous lui montrez; mais les plaintes & les malheurs de ses amies l'ont convaincue que les protestations des hommes sont presque toujours fausses. Je ne conçois cependant pas son injustice à cet égard; car moi, qui ne les flatte pas volontiers, je suis très-persuadée qu'ils sont presque toujours sinceres dans ces occasions. Ils deviennent amoureux d'une femme, c'est-à-dire, ils sentent des desirs de la posséder. L'image enchanteresse qu'ils se font de cette possession les séduit : ils se figurent que les délices qu'ils y attachent ne finiront jamais: ils n'imaginent point que le feu qui les dévore, puisse un jour s'affoiblir & s'éteindre : c'est une chose qui leur paroîtroit de toute impossibilité. Aussi nous jurent-ils de la meilleure foi du monde

qu'ils ne cesseront point de nous aimer: en douter, ce seroit leur faire une injure mortelle. Cependant les pauvres gens promettent plus qu'ils ne peuvent tenir. Ils ne voient point que leur cœur n'a pas assez d'étoffe pour être toujours rempli du même objet. Ils cessent de l'aimer sans savoir pourquoi. Ils sont même assez bons pour se faire scrupule de leur refroidissement. Ils disent encore long-temps qu'il aiment, tandis qu'il n'en est plus rien. Ils se battent les flancs; mais après s'être bien tourmentés, ils cedent au dégoût, & ils deviennent inconstants d'aussi bonne foi qu'ils l'étoient, en protestant qu'ils ne le deviendroient jamais. Rien n'est si simple. La fermentation qu'un amour naissant avoit excité dans leurs cœurs, avoit causé le charme qui les séduisoit: l'enchantement est dissipé: le sang froid a succédé: que pouvons-nous leur imputer? Ils comptoient pouvoir tenir leur parole. Eh! combien de femmes se trouvent trop heureuses de ce qu'en y manquant, les hommes donnent une libre carriere à leur légéreté!

Quoi qu'il en soit, la Comtesse s'en prend à vous de l'inconstance de vos

pareils : elle craint que vous ne ressembliez aux autres Amants. Prête à vous céder, pour peu que vous la rassuriez, elle ne cherche que des raisons de vous croire sincere. L'amour que vous lui jurez ne l'offense donc plus. Que dis-je ? il l'enchante. Elle en est si flattée, que toute sa crainte est qu'il ne soit pas vrai : dissipez ses alarmes, montrez-lui que le bonheur que vous lui offrez, & dont elle connoît déja tout le prix, n'est point un bonheur imaginaire; faites plus, persuadez-la qu'elle en jouira toujours, & sa résistance expire ; ses doutes se dissipent, elle saisit avec avidité tout ce qui pourra détruire ses soupçons & son inquiétude. Elle vous auroit déja cru ; déja vous l'auriez déterminée à se livrer au plaisir de se voir aimée, si elle avoit pensé l'être en effet, & l'être pour toujours. Que les femmes sont mal-adroites, si par leurs craintes & leurs doutes sur la sincérité & sur la constance des hommes, elles imaginent faire croire qu'elles fuient, ou qu'elles méprisent l'amour ! Dès qu'elles craignent qu'on ne les trompe, en leur faisant espérer qu'elles jouiront de ses douceurs ; dès qu'elles craignent de n'en pas jouir long-

temps, elles en connoissent déja tous les charmes; & tout ce qui les inquiete, c'est la peur d'en être privées trop-tôt. Sans cesse combattues par cette crainte, & par l'attrait puissant qui les porte au plaisir, elles hésitent: elles tremblent de n'en avoir joui qu'assez de temps pour en sentir plus douloureusement la privation. Ainsi, Marquis, pensez que toute femme qui vous tient le langage de la Comtesse, vous dit, j'imagine bien toutes les délices de l'amour: l'idée que je m'en forme est tout-à-fait séduisante. Croyez-vous qu'au fond je desire moins que vous de jouir de ses charmes? Mais plus l'image que mon imagination s'en fait est ravissante, plus je crains que ce ne soit une belle chimere, & je ne refuse de m'y livrer que dans la crainte de voir finir trop-tôt ma félicité. Ah! si je pouvois espérer que mon bonheur fût durable, que ma résistance seroit foible?... Mais n'abuserez-vous point de ma crédulité? Ne me punirez-vous pas quelque jour d'avoir eu trop de confiance en vous? Ce jour du moins est-il bien éloigné? Ah! si je pouvois espérer de recueillir long-temps les fruits du sacrifice que je vous ferai de mon repos, je vous l'avoue franchement, nous serions bientôt d'accord.

LETTRE XX.

LE Rival que l'on vous donne me paroît d'autant plus redoutable, que c'est un homme tel que je vous ai conseillé d'être. Je connois le Chevalier: personne n'est plus capable que lui de filer une séduction. Je parirois qu'il n'a pas même le cœur effleuré. Il attaque la Comtesse de sang froid: vous êtes perdu. Un Amant aussi passionné que vous l'avez paru, commet cent bévues. Les meilleures affaires lui périssent entre les mains. A tout instant il donne prise sur lui. Tel est même son malheur, que sa précipitation & sa timidité lui nuisent tour-à-tour. Il perd mille de ces petites occasions, qui font toujours gagner quelque terrein. Un homme, au contraire, qui fait l'amour pour le seul plaisir de le faire, profite des moindres avantages; rien ne lui échappe; il voit ses progrès; il connoît les endroits foibles, il les saisit. Tout tend à son but, tout est combiné. Ses imprudences même sont souvent le fruit de la plus saine

réflexion, elles avancent ses succès; enfin il acquiert une telle supériorité, qu'il dateroit, pour ainsi dire, le jour de son triomphe.

Gardez-vous bien, Marquis, de faire tout le chemin : ne montrez pas assez d'amour, pour que la Comtesse se repose de tout sur l'excès de votre passion. Donnez-lui quelques inquiétudes; forcez-la de prendre quelque soin de vous conserver, en lui donnant à propos la crainte de vous perdre. Jamais femme ne vous traitera plus cavaliérement, que celle qui vous croira trop amoureux pour lui manquer. Sa vertu moins que son orgueil la rend intraitable. Semblable au Marchand auquel vous avez montré trop d'envie de son étoffe, elle vous surfait avec aussi peu de ménagement. Modérez donc une imprudente vivacité. Montrez moins de passion, & vous en exciterez davantage. Nous ne sentons le prix d'un bien qu'à l'instant qu'il va nous échapper. Un peu de manege en amour est indispensable pour le bonheur de tous les deux. J'irois peut-être même dans le besoin jusqu'à vous conseiller d'être un peu scélérat. En toute autre occasion, il vaut sans doute mieux être

dupe que fripon. Mais en galanterie, les sots seuls sont des dupes, & les fripons ont toujours les rieurs de leur côté. Adieu.

Je me fais cependant conscience de vous quitter sans vous avoir dit un seul mot de consolation. Il ne faut pas vous décourager. Quelque redoutable que soit le Chevalier, vous devez vous tranquilliser. Je soupçonne la fine Comtesse de ne l'avoir mis en jeu que pour vous inquiéter. Ce n'est pas que j'aie envie de vous cajoler; mais je suis bien aise de vous le dire, vous valez mieux que lui. Vous êtes jeune, vous débutez dans le monde: on vous regarde comme un homme qui n'a point encore aimé. Le Chevalier a vécu; quelle est la femme qui ne sente pas ces différences?

LETTRE XXI.

De la probité en amour, Marquis! y pensez-vous! Ah! vous êtes un homme noyé! Je me garderai bien de montrer votre Lettre, vous seriez déshonoré. Vous ne sauriez, dites-vous, prendre sur vous le manege que je vous ai conseillé?

conseillé ? Votre candeur, vos grands sentiments vous auroient fait faire fortune jadis. On traitoit alors l'amour comme une affaire d'honneur : mais aujourd'hui, que la corruption du siecle a tout changé, l'amour n'est plus qu'un jeu de l'humeur & de la vanité. Votre inexpérience laisse encore à vos vertus une roideur qui vous perdoit infailliblement, si vous n'aviez pas assez de raison pour vous plier enfin aux moeurs du temps. On ne peut plus paroître à présent tel qu'on est dans l'intérieur. Tout est mine ; on se paie d'airs, de démonstrations, de signes. Tout joue la comédie, & les hommes ont eu d'excellentes raisons pour en user ainsi. Ils ont reconnu que personne ne gagneroit, si les autres nous disoient le bien & le mal qu'ils pensent de nous. On est convenu de substituer à cette sincérité des phrases toutes contraires. Et cette façon d'agir s'est introduite par contagion dans la galanterie. Malgré vos grands principes, vous conviendrez que quand cet usage, qu'on appelle politesse, n'est poussé, ni jusqu'à l'ironie, ni jusqu'à la trahison, c'est une vertu sociable de le suivre, & de tous les commerces, c'est celui de la

galanterie où l'on ait le plus besoin de ne pas paroître tel qu'on est. Combien ne trouviez-vous pas d'occasions où un Amant gagne autant à dissimuler l'excès de sa passion, que dans d'autres à en feindre plus qu'il n'en a? Je devine la Comtesse; elle est plus adroite que vous. Je suis sûre qu'elle dissimule son penchant pour vous avec autant de soin que vous en prenez à multiplier les preuves du vôtre pour elle. Je vous le répete, moins vous vous livrerez à présent, mieux on vous traitera. Inquiétez-la à son tour; inspirez-lui la crainte de vous perdre : voyez-la venir. C'est le plus sûr moyen de connoître le véritable rang que vous tenez dans son cœur. Adieu.

LETTRE XXII.

Un silence de dix jours, Marquis, mais vous commenciez à m'inquiéter tout de bon. L'application que vous avez faite de mes conseils a donc été heureuse? Je vous en félicite. Mais ce que je n'approuve pas, c'est que le refus qu'on vous fait d'un aveu, vous donne de l'humeur. Le *je vous aime* est donc

une chose bien précieuse à vos yeux?
Depuis quinze jours vous cherchez à pénétrer les sentiments de la Comtesse, & vous avez réussi; vous connoissez son penchant pour vous. Que vous faut-il davantage? Quel droit un aveu vous donneroit-il de plus sur son cœur? En vérité je vous trouve bien singulier: car enfin, savez-vous que rien n'est plus propre à révolter une femme raisonnable, que cette opiniâtreté avec laquelle les hommes ordinaires exigent l'aveu qui vous est refusé? Je ne vous comprends pas: aux yeux d'un Amant délicat, ce refus ne doit-il pas être mille fois plus précieux que ne le seroit une déclaration positive? Voulez-vous connoître vos véritables intérêts? Loin de persécuter une femme sur ce point, attachez-vous, comme je vous l'ai déja dit, à lui dissimuler les progrès de son penchant. Faites qu'elle vous aime avant de le lui faire remarquer, avant de la mettre dans la nécessité de se l'avouer à elle-même. Eh! peut-on éprouver une situation plus délicieuse que celle de voir un cœur s'intéresser pour vous sans s'en défier; s'échauffer par degrés, s'attendrir enfin? Quelle volupté de jouir en secret de tous ses

mouvements, de les diriger, de les augmenter, de les hâter, & de s'applaudir de sa victoire, avant même que la belle ait soupçonné qu'on ait tenté sa défaite. Voilà ce que j'appelle des plaisirs. Croyez-moi donc, Marquis, agissez auprès de la Comtesse, comme si l'aveu lui étoit échappé. A la vérité l'on ne vous aura point dit, *je vous aime*; mais c'est parce que l'on vous aime, qu'on ne vous l'aura point dit. On aura fait au reste tout ce qu'il falloit pour vous le persuader.

Les femmes ne se trouvent pas dans un médiocre embarras. Elles desirent pour le moins autant de vous avouer leur penchant, que vous avez envie de vous en instruire; mais que voulez-vous, Marquis? Les femmes, ingénieuses à se donner des entraves, ont attaché de la honte à l'aveu qu'elles feroient de leur passion; & quelques idées que l'on se soit formées de notre façon de penser, cet aveu nous humilie toujours; car pour peu que nous ayons d'expérience, nous en sentons toutes les conséquences. Le *je vous aime* en lui-même, n'est pas criminel à la vérité, mais les suites nous effraient. Le moyen de se les dissimuler, & de s'aveugler sur les engagements qu'il entraîne.

Au ſurplus, prenez-y bien garde, votre perſévérance à exiger cet aveu eſt moins l'ouvrage de l'amour que celui de votre vanité, & je vous défie de vous tromper ſur les véritables motifs de vos inſtances. La nature nous a fait préſent d'un inſtinct admirable; il nous fait diſcerner avec juſteſſe tout ce qui naît de la paſſion, d'avec ce qui lui eſt étranger. Toujours indulgente ſur les effets que produit un amour que nous avons inſpiré, nous vous pardonnerons les imprudences, les emportements; que ſais-je moi? toutes les folies dont vous êtes capables, vous autres Amants: mais vous nous trouverez toujours intraitables, dès que notre amour propre rencontrera le vôtre. Et qui le croiroit? vous nous révoltez par les choſes les plus indifférentes à votre bonheur. Votre vanité s'attache à des vétilles, & vous empêche de jouir des vrais avantages. M'en croirez-vous? vous quitterez votre chimere pour vous enivrer de la certitude que vous êtes aimé d'une femme adorable; pour goûter le plaiſir de le lui cacher à elle même; pour jouir de ſa ſécurité. Qu'à force d'importunités vous arrachiez un *je vous aime*, qu'y gagnerez-vous? votre incertitude finira-

t-elle ? ſaurez-vous ſi vous ne le devez pas plus à la complaiſance qu'à l'amour? Je dois connoître les femmes. On peut vous tromper par un aveu concerté, & que la bouche ſeule prononce; mais jamais vous ne le ſerez par les témoignages involontaires d'une paſſion que l'on veut contraindre. En un mot, les aveux vraiment flatteurs ne ſont pas ceux que nous faiſons, ce ſont ceux qui nous échappent.

LETTRE XXIII.

Me le pardonnerez-vous, Marquis? J'ai ri de ce qui vous afflige. Vous prenez les choſes bien à cœur! Quelques imprudences vous ont, dites-vous, attiré la cólere de la Comteſſe, & votre inquiétude eſt extrême. Vous lui avez baiſé la main avec un tranſport dont tout le monde s'eſt apperçu. Elle vous a fait publiquement des reproches ſur votre indiſcrétion; & des préférences marquées pour elle, toujours offenſantes pour les autres femmes, vous ont expoſé aux railleries piquantes de la Marquiſe ſa belle-ſœur. Voilà ſans contredit de terribles événements. Quoi! vous êtes aſſez ſim-

ple pour vous croire perdu sans ressource, sur les dehors d'un courroux apparent, & vous n'avez pas même soupçonné qu'intérieurement vous étiez justifié ? C'est donc à moi à vous en convaincre ; & pour cela, je me vois forcée de vous révéler d'étranges mysteres sur notre compte. Mais après tout, je n'entends point, en vous écrivant, faire toujours l'apologie de mon sexe : c'est de la franchise que je vous dois ; je vous en ai promis, & je m'acquitte.

Une femme est continuellement agitée par deux passions inconciliables ; par le desir de plaire, & par la crainte du déshonneur. Jugez de notre embarras. D'un côté, nous brulons d'avoir des spectateurs de l'effet de nos charmes. Sans cesse occupées du soin de nous donner de la célébrité, ravies de trouver l'occasion d'humilier les autres femmes, nous voudrions les rendre témoins de toutes les préférences que nous obtenons, & de tous les hommages que l'on nous rend. Savez-vous, dans ce cas, la mesure de notre satisfaction ? La désolation de nos rivales, les indiscrétions qui décelent les sentiments que nous inspirons, nous enchantent à pro-

portion de leur désespoir. En un mot, de pareilles imprudences nous persuadent beaucoup mieux qu'on nous aime, qu'une circonspection incapable de donner à nos charmes de la réputation.

Mais que d'amertumes empoisonnent des plaisirs si doux! A côté de tant d'avantages, marche la malignité des concurrentes, & quelquefois vos mépris. Fatalité qui nous désole! On ne reconnoît point dans le monde de différence entre les femmes qui vous permettent de les aimer, & celles qui vous en récompensent. Seule, & de sang froid, une femme raisonnable préférera toujours la bonne réputation à la célébrité. Mettez-la vis-à-vis de rivales qui puissent lui disputer le prix de la beauté, dût-elle perdre cette réputation dont elle paroissoit si jalouse, dussiez-vous la compromettre mille fois, rien pour elle n'est égal au plaisir de se voir préférée. Bientôt elle vous en récompensera par les préférences : elle croira d'abord ne les accorder qu'à la reconnoissance, mais elles seront en effet les preuves de son attachement. On craint de paroître ingrate, & l'on devient tendre. Ce ne sont donc point vos indiscrétions qui

nous fâchent; si nous en paroissons blessées, il faut bien que nous payions tribut à la représentation; & vous seriez les premiers à blâmer une indulgence excessive. Mais gardez-vous de vous y méprendre. Ne nous pas fâcher dans ces occasions, ce seroit véritablement nous offenser. Nous vous recommandons la discrétion & la prudence : n'est-ce pas notre rôle ? Est-il besoin de vous dire quel est le vôtre ? On m'a souvent répété que prendre les loix à la lettre, ce n'étoit pas les entendre. Soyez sûr que vous remplirez nos intentions, dès que vous saurez les interpréter.

LETTRE XXIV.

LA Comtesse ne se bat donc plus qu'en retraite ? Vous croyez qu'elle n'a d'autre but à présent que de vous éprouver ? Quelque préférence que vous lui marquiez, quelque peu de précaution que vous apportiez dans les témoignages de votre passion, elle ne trouve plus de force pour vous en gronder : la moindre excuse fait expirer les reproches dans sa bouche; & sa colere est si aimable, que

vous faites tout pour la mériter. Je partage avec vous de bon cœur la joie que vous donne un pareil succès. Mais quoique ces procédés vous flattent, si vous l'estimez, faites qu'ils ne durent pas long-temps : que les femmes raisonnables, & qui veulent prendre soin de leur réputation, entendent mal leurs véritables intérêts, en multipliant ainsi, par une incrédulité affectée, les occasions de faire médire d'elles ! Ne sentiront-elles jamais que ce n'est pas toujours le temps où elles sont tendres, qui donne atteinte à leur réputation ? Les doutes qu'elles affectent sur la sincérité du penchant qu'elles ont inspiré, leur font plus de tort dans le monde que leur défaite même: Tant qu'elles restent incrédules, mille imprudences les compromettent. Elles dépensent leur réputation en détail. Tant qu'un Amant les trouve incrédules sur la vérité de ses sentiments, il ne ménage rien, dès qu'il trouve l'occasion de donner des preuves de sa sincérité. Les empressements les plus indiscrets, les préférences les plus marquées, les soins les plus empressés lui paroissent les meilleurs moyens d'y réussir: & peut-il les employer, sans que

tout le monde s'en apperçoive, ſans que toutes les autres femmes en ſoient offenſées, ſans qu'elles s'en vengent par les traits les plus piquants? Dès que les préliminaires ſont réglés, c'eſt-à-dire, dès que nous commençons à nous croire ſincérement aimées, rien ne paroît au dehors, rien ne tranſpire; & ſi l'on s'apperçoit de nos liaiſons, ſi l'on y entend fineſſe, ce n'eſt que par le ſouvenir de ce qui s'eſt paſſé dans un temps perdu pour l'amour. Je voudrois donc, pour le bien de toutes les Parties, que dès qu'une femme ne ſe trouve aucun goût pour celui qui veut lui plaire, elle n'abuſât point de ſa crédulité, & que, ſans lui donner de vaines eſpérances, elle lui ſignifiât bien nettement ſon congé. Mais je voudrois auſſi que dès qu'elle eſt perſuadée qu'on l'aime, elle en convînt de bonne foi; ſauf à elle à ſe faire encore prier tant qu'elle le jugeroit à propos, avant d'avouer qu'elle eſt elle-même auſſi tendre qu'on l'eſt pour elle: car, en un mot, elle ne peut affecter des doutes, ſans mettre un Amant dans la néceſſité de les diſſiper; & il ne peut y travailler avec ſuccès, ſans mettre tout le monde dans ſa confidence par des hommages trop marqués.

Ces idées, je le sens bien, n'auroient pas été probables dans ces temps où la mal-adresse des hommes rendoit bien des femmes intraitables : mais aujourd'hui que l'audace des assaillants nous laisse si peu de ressource ; aujourd'hui qu'il est bien avéré que depuis l'invention de la poudre, il n'y a plus de places imprenables, pourquoi s'exposer aux longueurs d'un siege en forme, lorsqu'il est certain qu'après bien des travaux & des désastres, il faudra capituler. Faites donc entendre raison à votre aimable Comtesse ; montrez-lui les inconvénients d'une plus longue défiance de vos sentiments. Vous la convaincrez de votre passion, vous la forcerez à vous croire, par le soin qu'elle doit avoir de sa réputation, & peut-être encore mieux en lui fournissant une raison de plus de vous accorder une confiance qu'elle a sans doute bien de la peine à vous refuser.

LETTRE XXV.

MA derniere Lettre vous a donc scandalisé, Marquis : vous voulez à toute force qu'il ne soit pas impossible de

de trouver dans notre siecle des femmes vertueuses ? Eh mais ! vous ai-je jamais dit le contraire ? Comparant les femmes à des places assiégées, ai-je avancé qu'il n'existoit point de villes qui n'eussent été prises ? Comment l'aurai-je pu dire ? Il y en a qui n'ont jamais été assiégées. Vous voyez donc que je suis de votre avis. Je m'explique cependant, afin que vous ne me chicaniez plus : voici ma profession de foi sur cet article. Je crois fermement aux femmes sages, dans le cas où elles n'auront jamais été attaquées, ou dans la supposition où elles l'auront été mal : je crois même encore aux femmes sages, quoiqu'attaquées, & bien attaquées, lorsqu'elles n'auront eu ni tempérament, ni passion violente, ni liberté, ni mari haïssable. Il me prend envie de vous faire part à cette occasion d'une conversation assez vive que j'eus à ce sujet, étant encore fort jeune, avec une prude qu'une aventure d'éclat venoit de démasquer. J'étois sans expérience alors ; je jugeois encore les autres avec cette sévérité qu'on conserve jusqu'à ce que quelques fautes personnelles nous aient donné plus d'indulgence pour le prochain. Je m'étois avi-

fée de fronder sans ménagement la conduite de cette femme. Elle le fut. Je la voyois quelquefois chez une de mes parentes. Un jour elle me prit à l'écart; & voici la petite harangue qu'il me fallut essuyer. Elle me fit assez d'impression pour s'être gravée dans ma mémoire.

» Ce n'est point pour vous reprocher » les discours que vous avez tenus sur » mon compte, que je veux vous entre- » tenir sans témoins, me dit-elle, c'est » pour vous donner des avis dont vous » sentirez un jour toute la solidité. Vous » avez blâmé ma conduite avec une sé- » vérité, vous me regardez actuellement » avec un dédain qui m'annonce com- » bien vous vous énorgueillissez de n'a- » voir point encore donné de prise sur » vous. Vous croyez avoir de la vertu, » & que cette vertu ne vous abandon- » nera jamais. Ce sont-là, ma chere » enfant, de pures illusions de votre » amour-propre. Je me crois obligée » d'éclairer votre inexpérience, & de » vous faire appercevoir que, loin d'être » sûre de cette vertu, qui vous rend si » sévere, vous ne pouvez pas même en- » core vous assurer si vous en avez. Ce

» début vous étonne ; prêtez-moi votre
» attention, & vous conviendrez bien-
» tôt de la vérité de ce que je vous dis.
» Perſonne juſqu'à préſent ne vous a
» parlé d'amour ; votre miroir ſeul vous
» a dit que vous étiez jolie. Votre cœur,
» je le vois, à l'air d'indifférence ré-
» pandu ſur toute votre perſonne, ne
» s'eſt point encore développé ; le cri de
» la nature ne s'eſt point encore fait en-
» tendre. Tant que vous reſterez dans
» cette ſituation, tant qu'on vous gar-
» dera à vue, comme l'on fait, je ré-
» ponds de vous. Mais quand le cœur
» aura parlé ; quand ces yeux, enchan-
» teurs par eux-mêmes, auront reçu du
» ſentiment la vie & l'expreſſion ; quand
» ils parleront le langage de l'amour ;
» quand une inquiétude intérieure vous
» agitera ; enfin, quand de deſirs à demi-
» étouffés par les ſcrupules d'une bonne
» éducation, vous auront fait rougir
» plus d'une fois en ſecret ; alors votre
» ſenſibilité, les combats que vous ren-
» drez pour la vaincre, diminueront vo-
» tre ſévérité pour les autres ; leurs fau-
» tes vous paroîtront plus excuſables.
» Le ſentiment de votre foibleſſe ne vous
» permettra plus de regarder votre ver-

» tu comme infaillible. Votre étonne» ment ira plus loin : le peu de secours » que vous en tirerez contre un pen» chant trop impétueux, vous fera dou» ter si vous en avez jamais eu. Peut-on » assurer qu'un homme est brave, tant » qu'il ne s'est par battu ? Il en est de » même de nous: les attaques que l'on » nous livre donnent seules l'être à notre » vertu, comme le danger le donne à la » valeur. Tant qu'on n'a point vu l'en» nemi, on ignore jusqu'à quel point il » est redoutable, & quel sera le degré » de résistance que nous pourrons lui » opposer.

» Ainsi, pour qu'une femme puisse se » flatter d'être essentiellement vertueuse » & sage par ses propres forces, il faut » qu'aucun danger, quelque grand qu'il » soit, aucun motif, quelque pressant » qu'il puisse être, aucun prétexte, ne » soient capables de la faire succomber ; » il faut que l'occasion la plus favorable, » l'amour le plus tendre, la certitude du » secret, l'estime & la confiance la plus » parfaite dans celui qui les attaque ; en » un mot, il faut que tous ces avan» tages réunis ne puissent rien sur son » courage. Ensorte que pour savoir s'il

» est une femme vertueuse, dans la vraie
» signification du mot, on doit en sup-
» poser une qui échappe à tant de dan-
» gers rassemblés : car ce seroit pour
» elle n'avoir rien fait, que d'avoir ré-
» sisté, ou à l'amour, sans avoir de tem-
» pérament, ou à l'occasion, sans avoir
» d'amour, ou au tempérament, faute
» d'occasion. Sa vertu seroit toujours
» incertaine, tant qu'elle n'auroit pas
» été attaquée en même temps avec tou-
» tes les armes qui pouvoient la vaincre :
» on pourroit toujours dire que, si elle
» avoit été d'une autre constitution,
» elle n'auroit pas résisté à l'amour; ou
» que, s'il s'étoit présenté une occasion
» favorable, sa vertu n'auroit été qu'une
» sotte.

» A ce compte, lui dis-je, il n'y au-
» roit pas une seule femme vertueuse;
» car je ne crois pas qu'on puisse en trou-
» ver une qui ait jamais eu tant d'enne-
» mis à combattre à la fois. Cela peut
» être, me répliqua-t-elle; mais en
» savez-vous la raison ? c'est qu'il
» n'en faut pas tant pour nous vaincre;
» un seul de ces ennemis suffit pour y
» réussir.

J'insistai. Vous prétendez donc que

notre vertu ne dépend pas de nous ; puisque vous la faites dépendre de l'occasion, & d'autres causes étrangeres à notre volonté ?

» Sans doute. Je vous le demande ; » êtes-vous la maîtresse de vous donner » une constitution vive ou tranquille ? » Etes-vous libre de vous défendre d'une » passion violente ? Dépend-il de vous » d'arranger toutes les circonstances de » votre vie, de façon à ne jamais vous » trouver seule avec un Amant que vous » adorez, qui connoisse ses avantages & » qui en profite ? En un mot, dépend-il » de vous d'empêcher que ses empresse» ments, je les suppose même innocents » d'abord, ne produisent sur vos sens » l'effet qu'ils doivent nécessairement y » faire? Non assurément. Soutenir le con» traire, ce seroit dire que le fer est le » maître de ne pas céder à l'aimant. Et » vous prétendez que votre vertu est vo» tre ouvrage ? que vous pouvez vous at» tribuer la gloire d'un avantage qui peut » à tout instant vous être enlevé ? La » vertu des femmes, comme tous les » autres biens dont nous jouissons, est un » don du Ciel ; c'est une faveur qu'il » pouvoit nous refuser. Sentez donc

» combien vous êtes déraisonnable, en
» vous en glorifiant; connoissez toute
» votre injustice, lorsque vous maltrai-
» tez si cruellement celles qui ont eu le
» malheur d'apporter en naissant un pen-
» chant indomtable à l'amour, qu'une
» passion violente a surprises, ou qui se
» sont trouvées dans ces malheureux
» instants, d'où vous ne seriez pas sor-
» tie avec plus de gloire.

» Voulez-vous que je vous donne
» une autre preuve de la justesse de mes
» idées? Je la puiserai dans votre pro-
» pre conduite. N'êtes-vous pas dans la
» persuasion la plus intime que toute
» femme qui veut rester vertueuse, ne
» doit jamais donner prise sur elle;
» qu'elle doit s'observer exactement
» sur les moindres bagatelles, parce
» que vous savez qu'elles conduisent à
» se permettre des choses plus impor-
» tantes? Il est bien plus sûr pour vous
» d'ôter aux hommes l'envie de vous
» attaquer, en affectant un dehors séve-
» re, que de vous défendre de leurs at-
» taques. La preuve de ce que je dis,
» c'est qu'on donne aux filles dans l'é-
» ducation le plus de freins pour les re-
» tenir qu'il est possible d'en imaginer.

» On fait plus : une mere prudente ne
» se repose ni sur les principes de sa
» fille, ni sur la crainte du déshonneur,
» ni sur la mauvaise opinion qu'elle lui
» donne des hommes, elle la garde à
» vue. Elle la met dans l'impossibilité
» de succomber à la tentation. Quelle
» est la raison de tant de précautions ?
» c'est que cette mere craint la fragilité
» de son éleve, si elle l'expose un instant
» au danger. Et malgré tous les obsta-
» cles dont elle l'environne, combien
» de fois n'arrive-t-il pas que l'amour
» les surmonte tous. Une fille bien éle-
» vée, disons mieux, bien gardée,
» s'énorgueillit de sa vertu parce qu'elle
» imagine ne la devoir qu'à elle-même:
» mais presque toujours c'est un esclave
» rigoureusement enchaîné, qui veut
» qu'on lui sache gré de ce qu'il ne
» prend pas la fuite. Et en effet, dans
» quelle classe trouvez-vous les filles
» perdues ? dans celles où elles ne sont
» pas assez riches ou assez heureuses pour
» être evironnées sans cesse de tous les
» obstacles qui vous ont sauvées. Dans
» celles où les hommes les ont attaquées
» plus hardiment, plus facilement, plus
» fréquemment, & par conséquent avec

„ toutes sortes d'avantages, dans celles „ où les impressions de l'éducation, „ l'exemple, la fierté, le desir d'un éta- „ blissement heureux ne les soutenoient „ pas. Deux portes plus bas, vous haïs- „ siez cette femme que vous regardez „ avec tant de dédain. Et malgré tous „ les secours étrangers qui soutiennent „ cette vertu dont vous vous énorgueil- „ lissez, dans deux jours vous serez peut- „ être plus méprisable qu'elle, parce „ que vous aurez eu plus de moyens de „ vous garantir de ce malheur. Je ne vous „ enleve cependant pas le mérite de vo- „ tre vertu, pour vous empêcher d'y „ rester attachée : en vous convainquant „ de votre fragilité, je ne veux obte- „ nir de vous qu'un peu d'indulgence „ pour celles qu'un penchant trop im- „ pétueux, ou le malheur des circons- „ tances a précipitées dans un état si „ humiliant à leurs propres yeux. Mon „ seul but est de vous faire sentir que „ vous devez moins vous glorifier de „ posséder un avantage que vous ne vous „ devez pas à vous-même, & dont peut- „ être demain vous serez privée.

Elle alloit continuer, mais quelqu'un nous interrompit. Bientôt ma propre

expérience me fit connoître que je ne devois pas avoir si bonne opinion de bien des vertus qui m'en avoient imposé auparavant, à commencer par la mienne.

LETTRE XXVI.

JE l'ai senti comme vous, Marquis ; quoique les idées que je vous communiquai hier, paroissent vraies dans la spéculation, il seroit cependant dangereux que toutes les femmes s'en laissassent persuader. Ce n'est point par le sentiment de leur fragilité qu'elles resteront sages, mais par l'intime conviction qu'elles sont libres & maîtresses de céder ou de résister. Est-ce en persuadant au soldat qu'il sera vaincu, qu'on l'excite à se battre avec courage ? Mais n'avez-vous pas fait attention que celle qui parloit dans ma lettre, avoit un intérêt personnel à faire recevoir son systême ? Il est vrai qu'à examiner ses raisonnements avec des yeux philosophiques, ils paroîtront au moins spécieux : mais il seroit à craindre qu'en nous per-

mettant ainsi de raisonner sur ce que c'est que la vertu, nous ne parvinssions à mettre en problême des regles que nous devons recevoir & pratiquer comme une loi dont l'examen est un crime. Et d'ailleurs, persuader aux femmes que ce n'est point à elles-mêmes qu'elles doivent leur vertu, ne seroit-ce pas leur ôter le plus puissant motif qui les porte à la conserver, je veux dire la persuasion que c'est leur propre ouvrage qu'elles défendent ? Le découragement seroit la conséquence d'une pareille morale ; aussi ne peut-elle guere servir dans l'usage, qu'à diminuer, aux yeux d'une femme coupable, les écarts qu'elle s'est permis. Mais venons à des choses plus intéressantes pour vous.

Enfin, après bien des incertitudes, après bien des révolutions éprouvées, vous êtes donc sûr qu'on vous aime. Vous avez excité un de ces moments d'attendrissement où la Comtesse n'a pu retenir son secret. On a prononcé le mot que vous bruliez si fort d'entendre. On a fait plus, on a laissé échapper mille témoignages involontaires de la passion que vous avez inspirée. Loin de diminuer votre amour, la certitude d'être aimé,

vient de l'accroître : vous êtes en un mot le plus heureux des hommes. Si vous saviez avec combien de plaisir je partage votre bonheur, il augmenteroit encore. Le premier sacrifice qu'on vouloit vous faire, étoit de ne plus recevoir le Chevalier : vous vous y êtes opposé, & vous avez bien fait. Ç'auroit été compromettre la Comtesse à propos de rien ; & cela me fait souvenir qu'en général les femmes se perdent beaucoup plus souvent par des imprudences que par des fautes réelles. La confiance que vous lui avez marquée par un procédé si noble, a dû la toucher sensiblement. Tout cela est le mieux du monde. Cependant voulez-vous que je vous le dise, la façon dont cette affaire tourne, commence à m'alarmer. Nous étions convenus, qu'il vous en souvienne, de traiter l'amour un peu cavaliérement. Vous ne deviez avoir tout au plus qu'un goût léger & passager, & non pas une passion en regle : & je vois que tous les jours les choses deviennent plus sérieuses. Vous traitez l'amour avec une dignité qui commence à m'inquiéter. La connoissance du vrai mérite, les qualités solides, le bon caractere entrent dans les motifs de votre liaison & se réunissent

aux charmes de la perſonne pour vous rendre éperdument amoureux. Je n'aime pas que tant d'eſtime ſe mêle dans une affaire de pure galanterie. Elle ne laiſſe pas aſſez d'aiſance : elle occupe au lieu d'amuſer. Je craindrois même à la fin que votre commerce ne prît une tournure grave & compaſſée. Mais vous n'aurez peut-être que trop-tôt de nouvelles prétentions, & la Comteſſe, par de nouveaux combats, ranimera ſans doute votre liaiſon. Une paix trop conſtante y répandroit un ennui mortel. L'uniformité tue l'amour : dès que l'eſprit d'ordre s'empare d'une affaire de cœur, la paſſion diſparoît, la langueur lui ſuccede, l'ennui perce, & le dégoût termine tout.

LETTRE XXVII.

MADAME de Sévigné ne ſe trouve donc pas de mon avis ſur les cauſes que je donne à l'amour. Elle prétend que nombre de femmes ne le connoiſſent que du beau côté, & que les ſens ne ſont jamais entrés pour rien dans leurs liaiſons de cœur. A l'entendre, quand

même ce qu'elle appelle mon *syſtême*, ſeroit fondé, il paroîtroit toujours déplacé dans la bouche d'une femme, & pourroit dans la morale tirer à conſéquence.

Aſſurément, voilà, Marquis, des reproches bien graves ; mais ſont-ils fondés ? c'eſt ce que je ne crois pas. Je vois avec peine que Madame de Sévigné n'a pas lu mes Lettres dans l'eſprit qu'elles ont été écrites. Moi, des ſyſtêmes ! en vérité elle me fait beaucoup trop d'honneur : je n'ai jamais été aſſez appliquée pour en compoſer. J'imagine d'ailleurs qu'un ſyſtême n'eſt autre choſe qu'un ſonge philoſophique : regarderoit-elle comme un jeu d'imagination tout ce que je vous ai dit ? En ce cas, nous ſommes bien éloignées de compte. Je n'imagine point, je peins des objets réels. Je veux qu'on convienne d'une vérité ; & pour y réuſſir, mon deſſein n'eſt point de ſurprendre l'eſprit, j'interroge le ſentiment. Peut-être aura-t-elle été frappée de la ſingularité de quelques-unes de mes propoſitions, qui m'auront paru ſi évidentes, que je n'aurai pas pris la peine de les prouver : mais faut-il prendre le compas géométrique pour développer dans une maxime de galanterie le plus ou le moins de vérité ?

rité sur les autres femmes, elles ne manqueroient pas de s'applaudir de la délicatesse de leurs sentiments, & de la regarder comme leur ouvrage; celles que la nature a formées d'une matiere moins délicate, croiroient sans doute me devoir quelque reconnoissance d'avoir révélé un mystere qui leur pesoit en secret. On leur a fait un devoir de dissimuler leur penchant: elles sont aussi jalouses de ne pas manquer à ce devoir, qu'attentives à ce qu'il ne leur fasse cependant rien perdre du côté des plaisirs; leur intérêt est donc qu'on les devine, sans qu'elles se compromettent. Quiconque développera leur cœur, leur rendra donc un service essentiel. Et je suis même très-convaincue que celles, qui dans le fond auroient les sentiments les plus conformes aux miens, seroient les premieres à se faire un honneur de les combattre. Ainsi je leur aurois fait ma cour de deux façons, qui leur seroient également agréables, en adoptant des maximes qui flattent leur penchant, & en leur fournissant l'occasion de paroître délicates.

Après tout, Marquis, vous figurez-vous donc que ce seroit bien connoître

les femmes, que de craindre qu'elles s'offensassent des malices que j'ai pu vous dire sur leur compte ? On l'a dit il y a long-temps, elles aimeront toujours beaucoup mieux qu'on dise un peu de mal d'elles, qu'elles ne consentiront à ce qu'on n'en parle point. Vous voyez donc qu'en supposant que je vous eusse écrit dans l'intention qu'on me prête, il s'en faudroit beaucoup qu'elles pussent me faire le moindre reproche.

Enfin, Madame de Sévigné prétend que mon *système* pourroit tirer à quelque conséquence. En vérité, Marquis, je ne comprends pas comment, avec la justesse d'esprit qu'on lui connoît, elle a pu se livrer à cette idée. En dépouillant, comme je le fais, l'amour de tout ce qui auroit pu vous séduire ; en le faisant envisager comme l'effet du tempérament, du caprice & de la vanité ; en vous détrompant en un mot sur ce que la Métaphysique lui prête de noblesse & de dignité, n'est-il pas évident que je l'ai rendu moins dangereux ? Ne le sera-t-il pas davantage, si, comme le prétend Madame de Sévigné, on l'érige en vertu ? Je comparerois volontiers mon sentiment à celui de ce fameux Légis-

Au ſurplus, je crains ſi fort les diſcuſſions en forme, que je composerois volontiers. Madame de Sévigné connoît, dites-vous, nombre de métaphyſiciennes : tenez, je lui paſſe ces exceptions, pourvu qu'elle me laiſſe ſa theſe générale. J'avouerai même, ſi vous l'exigez, qu'il exiſte en effet de ces ames que l'on nomme privilégiées ; car je n'ai jamais entendu nier les vertus de tempérament. Auſſi n'ai-je rien à dire ſur les femmes de cette eſpece. Je ne les critique point, on n'a rien à leur reprocher; je ne crois pas non plus devoir les louer, je me contente de les féliciter. Cependant examinez-les, vous découvrirez la vérité de ce que j'avançois au commencement de notre commerce ; le cœur veut être rempli. Si la nature ne les porte pas, ou ne les porte plus vers la galanterie, leurs affections changent ſeulement d'objet. Telle aujourd'hui ne paroît inſenſible à l'amour que parce qu'elle a dépenſé la portion de ſentiment qu'elle avoit à lui donner. Le Comte du Lude, dit-on, n'a pas toujours été indifférent à Madame de Sévigné. Sa tendreſſe extrême pour Madame de Grignan l'occupe à préſent tout entier.

Suivant elle, au reſte, je ſuis donc bien

coupable envers les femmes ? En personne charitable, j'aurois dû diſſimuler les défauts que j'ai pu découvrir dans mon ſexe, ou ſi vous l'aimez mieux, que mon ſexe m'a fait découvrir en moi.

Mais de bonne foi croyez-vous, Marquis, que ſi tout ce que je vous ai dit là-deſſus devenoit public, les femmes en fuſſent offenſées? Connoiſſez-les mieux: toutes, au contraire, y trouveroient leur compte. Et en effet, leur dire que c'eſt par un inſtinct méchanique qu'elles ſont portées à la galanterie, n'eſt-ce pas les mettre à leur aiſe ? n'eſt-ce pas paroître remettre en crédit cette fatalité, ces coups de ſympathie qu'elles ſont ſi charmées de donner pour excuſes de leurs égarements, & auxquels je crois cependant ſi peu ? En ſoutenant que l'amour eſt l'ouvrage de la réflexion, vous ne voyez pas quel coup vous porteriez à leur vanité : vous les rendriez reſponſables de leur bon ou de leur mauvais choix. Encore un coup, Marquis, je ne me trompe pas, en diſant que toutes les femmes ſeroient contentes de mes Lettres. Les métaphyſiciennes, c'eſt-à-dire, celles que le Ciel a favoriſées d'une heureuſe conſtitution, y reconnoîtroient avec plaiſir leur ſupério-

des ſentiments délicats, qui prend un dehors modeſte & reſpectueux ? La jeune perſonne à laquelle on aura tenu ces diſcours, ne manquera pas de croire qu'on l'a jouée; & dès qu'elle verra qu'on lui a exagéré les choſes, les doneurs d'avis perdront tout crédit auprès d'elles. Interrogez-la, & vous verrez, ſi elle eſt ſincere, que les ſentiments que ce monſtre a excités dans ſon cœur ne ſeront point du tout des ſentiments d'horreur.

On les trompe encore d'une autre façon. Et le malheur eſt qu'on ne peut gueres faire autrement. On évite avec un ſoin infini de les avertir, de leur laiſſer même preſſentir qu'elles ſeront attaquées par les ſens, & que ce ſeront-là les attaques les plus dangereuſes pour elles. On leur parle toujours dans la ſuppoſition qu'elles ſont de purs eſprits. Qu'arrive-t-il de-là ? Comme elles n'ont point prévu le genre d'attaque qu'elles auront à ſoutenir, elles ſe trouvent ſans défenſes. Jamais elles ne ſe ſont défiées que leur ennemi le plus redoutable, étoit celui dont on ne leur avoit jamais parlé : comment pourroient-elles donc être en garde contre lui ? Ce n'eſt pas

des hommes dont il faudroit leur faire peur, mais d'elles-mêmes. Eh! que pourroit un Amant, si la belle qu'il attaque n'étoit pas séduite par ses propres desirs ?

Ainsi, Marquis, quand je dis aux femmes que c'est la Physique qui chez elles est la principale cause de leurs foiblesses, il s'en faut beaucoup que je leur conseille de suivre ce penchant; au contraire, c'est les avertir de se précautionner de ce côté-là. C'est dire au Gouverneur de la Place qu'elle ne sera pas attaquée par l'endroit qu'il avoit fortifié jusqu'alors; que l'assaut le plus redoutable ne sera pas celui de l'assiégeant, mais qu'il se verra trahi par les siens.

En un mot, en réduisant à leur juste valeur les sentiments auxquels les femmes attachent une si haute idée; en les éclairant sur le véritable but des Amants qui paroissent les plus délicats, ne voyez-vous pas que j'intéresse leur vanité à tirer moins de gloire d'être aimées, & leur cœur à prendre moins de plaisir à aimer ? & comptez que si l'on pouvoit une fois mettre chez elles la vanité en opposition avec leur penchant à la galanterie, la vertu n'y perdroit assurément pas.

lateur de l'antiquité, qui crût ne pouvoir affoiblir le pouvoir des femmes sur ses concitoyens, qu'en exposant des nudités. Mais je veux bien en votre faveur faire un dernier effort; puisqu'on me prend pour une femme à systême, il faut bien que je me soumette à ce qu'exige un si beau titre. Raisonnons donc pour un instant sur la galanterie avec la méthode qui ne convient qu'aux matieres sérieuses.

L'amour n'est-il pas une passion? les gens séveres ne prétendent-ils pas que passions & vices signifient la même chose? Le vice est-il jamais plus séduisant que lorsqu'il emprunte les dehors de la vertu? Il ne faut donc jamais le présenter que sous une forme capable d'en éloigner les ames vertueuses. Aussi n'est-ce pas dans ce dessein que les Platoniciennes l'ont divinisé. Dans tous les siecles, pour justifier les passions, n'en a-t-on pas fait l'apothéose? Que fais-je, moi? j'ose décrier la superstition accréditée : je brise l'idole. Quelle témérité! Ne devois-je pas m'attendre aux persécutions des femmes dont j'attaque le culte favori?

J'en suis fâchée pour elles; il étoit

beau, lorſqu'elles reſſentoient les impreſſions de l'amour, d'être exemptes d'en rougir, de pouvoir même s'en applaudir, & d'avoir à s'en prendre au pouvoir d'un Dieu. Mais que leur avoit fait la pauvre humanité? Pourquoi la méconnoître, & chercher dans les Cieux la cauſe de nos foibleſſes? Reſtons ſur la terre, nous l'y trouverons, & c'eſt là ſa place.

A la vérité, je n'ai point ouvertement déclamé dans mes Lettres contre l'amour; je ne vous ai point conſeillé de n'en pas prendre. J'étois trop perſuadée de l'inutilité de pareils conſeils; mais je vous ai dit ce que c'étoit que l'amour, j'ai donc diminué par-là l'illuſion qu'il n'auroit pas manqué de vous faire, j'ai du moins affoibli ſon pouvoir ſur vous, & l'expérience me juſtifiera.

Je ſais parfaitement qu'on en uſe tout différemment dans l'éducation des femmes. Auſſi quel fruit retire-t-on d'une pareille méthode? On commence par les tromper. On veut leur inſpirer de l'amour la même peur que des eſprits. On leur peint tous les hommes comme des monſtres d'infidélité & de perfidie. S'en préſente-t-il un bien fait, qui étale

J'ai eu des Amants; mais jamais ils ne m'ont fait illusion. Je savois à merveille les pénétrer. J'étois très-persuadée que si ce que je pouvois valoir du côté de l'esprit & du caractere entroit pour quelque chose dans les raisons qui les déterminoient à m'aimer, ce n'étoit que parce que ces qualités piquoient leur vanité. Ils étoient amoureux de moi, parce que j'avois de la figure, & qu'ils avoient des desirs. Aussi n'ont-ils jamais obtenu que la seconde place dans mon cœur Mes amis y ont toujours tenu la premiere. J'ai toujours conservé pour l'amitié les déférences, la constance, le respect même que mérite un sentiment aussi noble, aussi digne d'occuper une ame élevée. En un mot, jamais il ne m'a été possible de vaincre ma défiance contre des cœurs où l'amour avoit joué le principal rôle. Cette foiblesse les dégradoit à mes yeux; je les regardois comme incapables de s'élever aux sentiments d'une véritable estime pour une femme qu'ils avoient desirée.

Vous voyez donc, Marquis, que la conséquence qu'on doit tirer de mes principes est bien éloignée d'être dangereuse. Tout ce que les gens éclairés

pourroient me reprocher, ce seroit peut-être d'avoir pris la peine de vous prouver une vérité qu'ils ne regardent point comme problématique; mais votre inexpérience & votre curiosité ne justifient-elles pas tout ce que je vous ai écrit, & ce que je pourrai vous écrire encore à ce sujet ?

Fin de la seconde Partie.

LETTRES

DE

NINON DE LENCLOS

AU MARQUIS

DE SÉVIGNÉ,

AVEC SA VIE.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible] A

LETTRES
DE
NINON DE LENCLOS
AU MARQUIS
DE SÉVIGNÉ,
AVEC SA VIE.

*Par M. B***.*

Nouvelle Édition, revue, corrigée & augmentée.

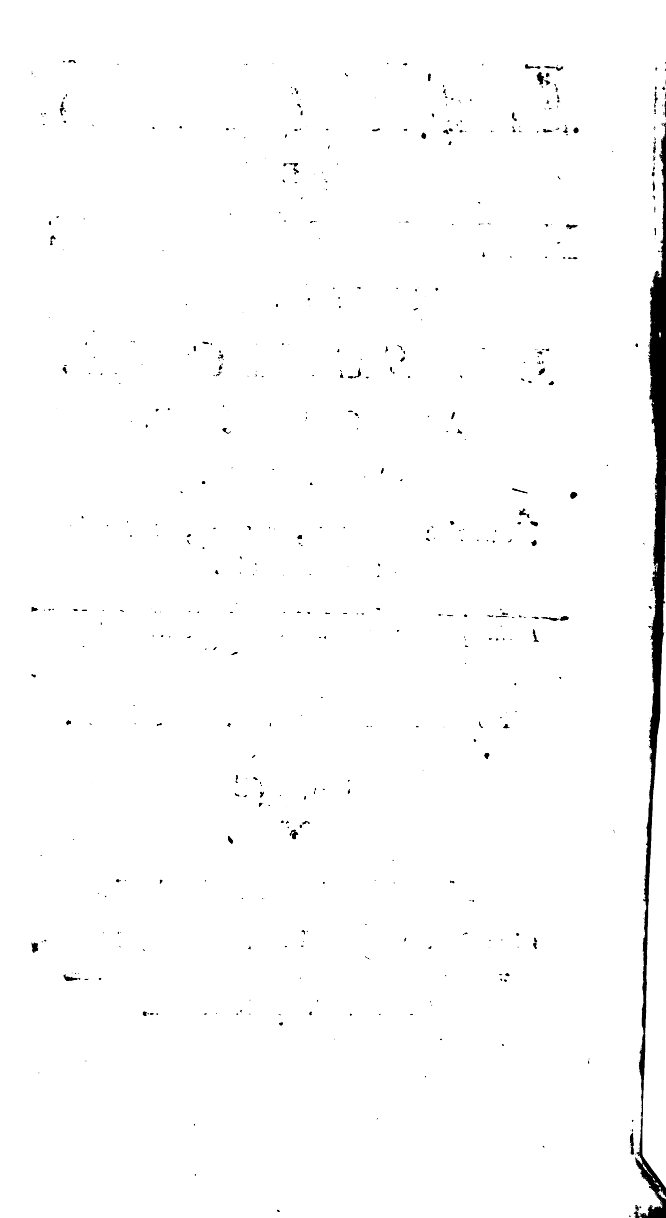
Felix qui potuit rerum cognoscere causas!
Virg. Georg. Lib. IV.

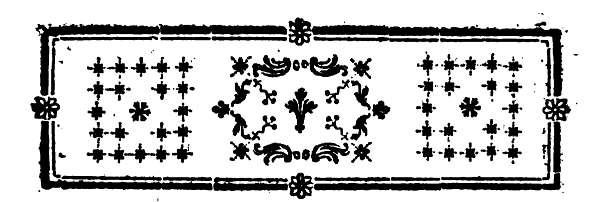
TROISIEME PARTIE.



A AMSTERDAM,
Chez FRANÇOIS JOLY, Libraire.

M. DCC. LXXVI.





LETTRES DE MADEMOISELLE DE NINON DE LENCLOS, AU MARQUIS DE SÉVIGNÉ.

LETTRE XXVIII.

VOus ne vous trompez pas, Marquis, le goût & le talent de la Comtesse pour le clavecin ne feront qu'augmenter votre amour & votre bonheur. Il y a long-temps que je le dis aux femmes, elles ne connoissent point assez les avantages qu'elles peuvent retirer de leurs talents, il n'y a point d'instant

où ils ne leur ſoient d'une extrême utilité : la plupart ſe figurent n'avoir à craindre que la préſence de l'objet aimé. Il eſt vrai qu'elles ont alors deux ennemis à combattre, leur amour & leur Amant. Mais lorſque l'Amant a diſparu, l'amour reſte, & les progrès qu'il fait dans la ſolitude, quoique moins ſenſibles, n'en ſont pas moins dangereux. C'eſt alors que l'exécution d'une Sonate, le deſſein d'une fleur, la lecture d'un bon ouvrage détournent l'attention d'un ſouvenir trop ſéduiſant, & fixe l'imagination ſur des objets utiles. Toutes les occupations où l'eſprit eſt appliqué, ſont donc autant de larcins faits à l'amour ?

Que ſon penchant ramene un Amant à nos genoux, que peut-il faire avec une perſonne qui n'eſt que tendre & jolie ? De quoi peut-il s'occuper, s'il ne trouve dans ſon entretien aucun agrément, aucune variété ? L'amour eſt un ſentiment actif, c'eſt un feu qui dévore, & qui exige toujours de nouveaux aliments ; s'il ne peut exercer ſon activité que ſur des objets ſenſibles, il s'y attache, & s'y attache uniquement. Enfin, quand l'eſprit n'eſt pas occupé, il faut



nécessairement que les sens le soient. On gesticule ; j'ai pensé dire que bientôt on est contraint de parler par démonstrations à une personne qu'on connoît incapable d'entendre un langage plus délicat. Ce n'est point en combattant des entreprises, ni en s'offensant d'une caresse trop vive, qu'une femme reste sage. Quand on se laisse attaquer de cette façon, tout en se défendant, les sens s'allument, l'agitation que cause la résistance même, hâte la défaite, & l'on succombe en combattant. Mais c'est en détournant l'attention de son homme sur d'autres objets, qu'on parvient à ne pas être obligée d'arrêter des entreprises, ou de s'offenser de libertés, auxquelles on a soi-même donné lieu : car c'est une chose bien certaine, les hommes ne manquent jamais qu'aux femmes qui le veulent bien. Vous n'en trouverez pas un, à moins qu'on ne le suppose absolument sans éducation, qui n'ait un discernement juste sur le degré de familiarité qu'il doit se permettre. Aussi toutes celles qui se plaignent de ce qu'on leur a manqué, ne me touchent-elles gueres. Examinez-les bien : leurs étourderies, leurs imprudences auront tout

occaſionné. Elles vouloient qu'on leur manquât. Le défaut de culture peut nous expoſer aux mêmes inconvénients : car avec une femme ſans eſprit, ſans talents, que faire autre choſe que d'entreprendre ? le ſeul moyen de tuer le temps avec elle, c'eſt de la fâcher. On ne peut lui parler que de ſa beauté, que de l'impreſſion qu'elle a fait ſur les ſens, & l'on ne peut employer que le langage des ſens pour lui exprimer tout cela. Elle-même n'eſt perſuadée de votre amour, elle n'y répond, elle ne vous en récompenſe que par le ſecours des ſens, & en vous y laiſſant appercevoir une agitation égale à la vôtre ; ou bien ſa ſageſſe expirante n'a plus que de l'humeur à vous oppoſer : c'eſt le dernier retranchement d'une femme ſans eſprit, & quel retranchement ! Quel eſt au contraire l'avantage d'une femme ſpirituelle & de reſſource ? Une repartie vive, une raillerie piquante, une querelle aſſaiſonnée par un peu de malignité, une citation heureuſe, un récit fait avec grace, ne ſont-ce pas pour elle autant de diſtractions, & le temps qu'elle y emploie autant de gagné pour la vertu ?

Le plus grand malheur des femmes,

est sans doute de ne pouvoir être occupées d'objets dignes de leur attention, c'est ce qui fait que chez elles l'amour est une passion bien plus violente que chez les hommes ; mais elles ont un sentiment, qui bien dirigé, peut leur servir d'antidote. Toutes sont, pour le moins, aussi vaines que sensibles. Il faudroit donc par la vanité corriger la sensibilité. Tandis qu'une femme s'occupera du desir de plaire autrement que par la figure, elle perdra de vue le sentiment qui la fait agir. A la vérité ce sentiment ne cessera pas d'être le motif *déterminant*, (il faut bien, Marquis, que vous me passiez quelque terme de l'Art) mais il ne sera plus l'objet actuel & présent à son attention, & c'est déja beaucoup. Livrée toute entiere au soin de se perfectionner dans le genre de gloire qu'elle veut acquérir, ce même desir dont l'amour sera la source tournera contre l'amour même, en partageant l'attention de l'esprit & les affections du cœur ; en un mot, il fera diversion.

Vous me direz, peut-être : voilà donc les femmes avec de l'esprit & des talents à l'abri de toutes atteintes ! Vous en conclurez peut-être encore que les

hommes, ne haïssant pas la facilité, devroient fuir de pareilles femmes, & que cependant on voit les sots, comme les gens d'esprit, s'y attacher. Cela est vrai; mais les sots ne s'y prennent que parce qu'ils ne connoissent pas la difficulté de réussir; & les gens d'esprit, parce qu'ils aiment à la surmonter.

Au reste, vous qui êtes un Militaire, ne devez-vous pas savoir apprécier tout ce que je vous dis ici sur les talents? Je suppose que dans la campagne où vous allez entrer, on vous a donné le siege d'une Ville à conduire; serez-vous content si le Gouverneur, persuadé que sa Place n'est pas imprenable, vous ouvre ses portes, avant de vous avoir fourni la moindre occasion de vous signaler? Non, sans doute. Il faut qu'il résiste: plus il prend soin de sa gloire, plus il travaille à la vôtre. Eh bien, Marquis, en amour comme en guerre, le plaisir de vaincre se mesure sur les obstacles. Vous le dirai-je? Je serois tentée de pousser plus loin le parallele: voilà ce que c'est que d'avoir fait les premiers pas: la véritable gloire d'une femme consiste peut-être moins à ne point se rendre, qu'à faire une belle défense,

pour mériter les honneurs de la guerre.

J'irai plus loin encore ; qu'une femme devienne assez foible pour se laisser vaincre, quel moyen lui reste-t-il pour fixer un Amant heureux, si les agréments de l'esprit, si les talents ne viennent pas à son secours ? Je sais parfaitement qu'on ne se donne pas ces avantages. Cependant, à bien examiner les choses, il n'est gueres de femmes qui, si elles le vouloient comme il faut, ne pussent s'en procurer quelques-uns ; la différence ne seroit que du plus au moins. Mais presque toutes sont nées trop paresseuses pour être capables d'un tel effort. Elles ont trouvé que rien n'étoit si commode que d'être jolies. Cette façon de plaire n'exige aucune application ; elles voudroient qu'il n'y en eût point d'autre. Aveugles qu'elles sont, elles ne voient pas que la beauté & les talents leur attirent également l'attention des hommes ; mais la beauté ne fait qu'exposer celle qui la possede, & les talents lui procurent de quoi se défendre. En un mot, à la bien apprécier, la beauté ne prépare que des regrets & un ennui mortel pour le temps où elle n'existe plus ; en voulez-vous savoir la

raison, c'est qu'elle a fait négliger toutes les autres ressources. Tant que dure son éclat, une femme se voit considérée, recherchée, célébrée; une brillante Cour l'environne. Elle se flatte qu'on aura toujours pour elle les mêmes yeux. Quelle solitude affreuse, quand l'âge vient à lui ravir le seul mérite qui la faisoit valoir! Je voudrois donc, (mon expression ne sera pas noble, mais elle rendra ma pensée) je voudrois que dans une femme la beauté ne servît que d'enseigne à tous les autres avantages.

Concluons, Marquis, qu'en amour l'esprit est ce dont on fait le plus d'usage. Une liaison de cœur est la Piece du monde où les Actes soient les plus courts, & les entre Actes les plus longs. De quoi voulez-vous, dites-moi, remplir les intermedes, si ce n'est par les talents? La possession met toutes les femmes de niveau, & les expose toutes également à l'infidélité. La belle & la jolie, quand elles ne sont que cela, n'ont à cet égard aucun avantage sur celle qui ne l'est pas; l'esprit seul en ce cas fait en elles toute la différence. Lui seul peut faire trouver dans la même personne cette variété si nécessaire pour

prévenir le dégoût. Enfin, il n'y a que les talents qui puissent remplir le vuide d'une passion satisfaite, & c'est ce que nous pouvons avoir de mieux dans quelque situation que l'on suppose, soit pour éloigner notre défaite, & la rendre plus flatteuse, soit pour assurer nos conquêtes. Les Amants eux-mêmes en profitent. Que de choses ils doivent chérir, quoiqu'elles tournent contr'eux ! Eh que la Comtesse en cultivant son talent décidé pour le Clavessin, entend bien ses intérêts & les vôtres !

Je relis ma Lettre, mon cher Marquis, & je tremble que vous ne la trouviez un peu sérieuse. Voilà ce que c'est que de se livrer à la mauvaise compagnie. Je soupai hier avec M. D. L. R. F. C. Jamais je ne le vois, que je ne me gâte de cette façon-là, au moins pour trois ou quatre jours.

LETTRE XXIX.

JE pense comme vous, Marquis ; la Comtesse vous punit trop sévérement de l'aveu que vous lui avez surpris. Est-ce votre faute, si son secret lui est échap-

pé ? Elle a trop avancé pour reculer. On peut éprouver des retours de raison ; mais aller jusqu'à refuser pendant trois jours de vous voir, faire annoncer qu'on va à la campagne pour un mois, renvoyer les billets tendres sans daigner les ouvrir, c'est à mon avis un vrai caprice de vertu. Mais après tout, quoi qu'il en puisse arriver, ne désespérez de rien. Si elle étoit réellement indifférente, comptez qu'elle seroit moins sévere.

Il ne faut pas vous y méprendre : dans ces occasions, c'est souvent moins contre vous qu'une femme a de l'humeur que contre elle-même. Elle ne sent qu'avec dépit qu'à tous moments sa foiblesse est prête à la trahir. Elle vous en punit, & s'en punit elle-même en vous maltraitant ; mais soyez bien persuadé qu'un jour d'un pareil caprice avance plus les affaires d'un Amant qu'un an de soins & d'assiduité. Bientôt une femme se reproche de l'avoir maltraité ; elle se croit injuste ; elle veut réparer sa faute, & elle finit par être bienfaisante.

Ce qui m'étonne le plus, c'est l'endroit de votre Lettre où vous me marquez que depuis que la Comtesse a paru vous aimer, son caractere a totalement

changé. Je n'ai là-dessus aucune connoissance particuliere. Tout ce que je sais, c'est qu'elle a débuté dans le monde en petite Maîtresse, & son début fut d'autant mieux remarqué, que pendant la vie de son mari elle avoit tenu une conduite toute opposée. Qu'il vous en souvienne ; quand vous commençâtes à la connoître, elle étoit vive jusqu'à l'étourderie, inattentive, décidée, coquette même ; elle paroissoit incapable d'un attachement raisonnable. Cependant aujourd'hui vous me dites qu'elle est devenue d'un sérieux mélancolique, elle est distraite, timide, affectueuse ; le sentiment a succédé aux airs ; un beau naturel a pris la place de l'affectation ; du moins elle vous paroît entrer si bien dans le caractere qu'elle prend aujourd'hui, que vous vous imaginez que c'est le véritable, & que celui qu'elle avoit montré d'abord, étoit un caractere apprêté. Tout ceci mettroit ma philosophie en défaut, si je ne reconnoissois à cette métamorphose les effets de l'amour. Je suis bien trompée si l'orage que vous essuyez aujourd'hui ne vous annonce pas la victoire la plus complette, & d'autant mieux assurée,

qu'on aura fait tout ſon poſſible pour vous la diſputer. Mais ſi vous ſuivez toujours votre objet, ſi vous portez la pourſuite juſqu'à l'importunité, ſi vous vous trouvez dans tous les lieux où vous pourrez la voir, ſi vous prenez ſur vous de ne lui point parler de votre paſſion, & que vous ayiez avec elle toutes les façons d'un homme attentif, reſpectueux, mais pénétré, qu'en arrivera-t-il? Elle ne pourra vous refuſer les égards que l'on doit même aux indifférents. Les femmes d'ailleurs ont un fond inépuiſable de bonté pour ceux qui les aiment. Vous ne l'ignorez pas vous autres hommes; & c'eſt ce qui vous raſſure toutes les fois qu'on vous maltraite. Vous ſavez que votre préſence, vos ſoins, la douleur que vous affectez, font leur effèt & déſarment à la fin notre fierté. Vous vous perſuadez que ceux que notre vertu écarte avec le plus de hauteur, ſont ceux préciſément qu'elle redoute davantage; & par malheur vous ne rencontrez que trop juſte, elle ne les éloigne en effet que parce qu'elle n'eſt pas aſſez ſûre de leur réſiſter. Elle fait quelquefois plus: elle va juſqu'à braver l'ennemi dont elle n'oſe attendre les

ses attaques; en un mot, le courage d'une femme raisonnable est presque toujours capable d'un premier effort; mais rarement cet effort est-il durable. L'excès même de sa violence est la cause de son peu de durée. L'ame n'a qu'un degré de force; épuisée par la contrainte que lui a coûté cet effort, elle s'abandonne de lassitude. Bientôt le sentiment de foiblesse la jette dans le découragement. Tel soutient avec audace le premier choc d'un ennemi redoutable, que le danger mieux connu, effraie à la seconde attaque. Une femme persuadée qu'elle a fait tout ce qu'il étoit possible pour se défendre d'un penchant qui l'entraîne, satisfaite des combats qu'elle a rendus, parvient bientôt à penser que sa résistance ne peut tenir contre le pouvoir de l'amour; si elle se soutient encore, ce n'est plus par ses propres forces; elle ne tire plus de secours que de l'idée qu'elle a donnée d'abord de sa fierté à celui qui l'attaque, que de la timidité qu'elle a inspirée dans les premiers moments de sa résistance. Ainsi pour peu qu'elle soit raisonnable, elle débute donc presque toujours par une belle défense, il ne faut que de la fierté pour l'y déterminer;

mais malheureusement vous devinez le moyen de la vaincre, vous persévérez à l'attaquer; elle n'est pas infatigable. Et vous êtes si peu délicats, que pourvu que vous obteniez son cœur, peu vous importe que vous le deviez à vos importunités ou à son consentement. Au reste, Marquis, l'excès des précautions qu'on prend contre vous, fait voir combien vous êtes redouté. Si vous étiez un objet indifférent, prendroit-on la peine de vous fuir? Je vous réponds que l'on ne vous feroit pas l'honneur de vous craindre. Mais je sais combien les Amans sont déraisonnables. Toujours ingénieux à se tourmenter, l'habitude de n'être remplis que d'un seul objet, est chez eux si puissante, qu'ils aiment mieux en être occupés désagréablement, que de ne l'être point du tout. Cependant je vous plains: épris comme vous l'êtes, votre situation ne peut manquer d'être douloureuse. Le pauvre Marquis, comme on le traite!

LETTRE XXX.

JE suis enchantée d'apprendre avant mon départ pour la campagne, que vous êtes plus tranquille. Je vous avouerai

franchement que si la Comtesse avoit persévéré à vous traiter avec la même sévérité, j'aurois imaginé, non qu'elle fût insensible, mais que vous aviez un rival heureux. Cette résistance auroit en effet passé les forces de la raison, lorsqu'elle combat toute seule. Car vous devez être bien persuadé, Marquis, qu'une femme n'est jamais plus intraitable que lorsqu'elle prend, dans les bontés qu'elle a pour un Amant favorisé, de la fierté contre tous les autres hommes.

Tout ce que vous me dites me prouve cependant que vous êtes aimé, & que vous l'êtes seul. Je saurai vous en donner incessamment des nouvelles certaines, car je veux moi-même examiner la Comtesse. Cette résolution vous surprend sans doute. Votre étonnement cessera, dès que vous ferez attention que la maison de Madame de la *Sabliere*, où je vais passer huit jours, est voisine de la terre de votre aimable veuve. Vous m'apprenez vous-même qu'elle vient de partir pour s'y rendre; joignez au voisinage l'envie démésurée que j'ai de la connoître, & vous ne serez point étonné de la promesse que je viens de vous faire.... On ne me donne pas le temps d'a-

chever ma Lettre, ni même de vous l'envoyer. Il faut partir à l'instant; ma compagne de voyage me lutine d'une façon étrange, & prétend que j'écris un billet doux. Je la laisse prétendre, & je mets ce papier sur moi, pour continuer ma Lettre à la campagne: adieu. Quoi, la maladie de Madame de Grignan ne vous permettra dons pas de nous venir voir dans notre solitude?

Du Château de....

JE vous écris de chez la Comtesse, mon cher Marquis; voilà la troisieme journée que je passe à sa terre; c'est vous faire entendre assez clairement que je ne suis pas mal avec la Maîtresse du logis. C'est une femme adorable, j'en suis enchantée. Je doute quelquefois si vous méritez de posséder un cœur comme celui-là. Me voilà sa confidente décidée. Elle m'a dit tout ce qu'elle pense de vous, & je ne désespere pas de découvrir, avant notre retour à la Ville, les raisons du changement que vous avez remarqué dans son caractere. Je n'ose pas vous en dire davantage, on pourroit venir dans mon appartement, & je ne veux pas qu'on sache que je vous écris d'ici. Adieu.

LETTRE XXXI.

Que j'ai de choses à vous dire, Marquis ! Je me préparois à vous tenir parole, & je projettois d'user de finesse avec la Comtesse, pour lui tirer son secret ; mais le hasard m'a bien servie. Vous n'ignorez pas sa confiance pour M. de la Sabliere. Elle étoit tantôt avec lui dans un des bosquets du jardin : je traversois une charmille pour aller les joindre, j'étois sur le point de les aborder, lorsque votre nom a frappé mon oreille. J'ai suspendu ma marche, je n'étois point apperçue ; j'ai tout entendu, & je me hâte de vous rendre mot pour mot leur conversation.

» Je n'ai donc pu dérober à votre pé» nétration mon penchant pour M. de » Sévigné, & vous ne pouvez concilier » le sérieux d'une passion aussi décidée » avec le caractere de frivolité qu'on me » connoît dans le monde. Vous vous » étonnerez donc bien davantage, si je » vous avoue que mon caractere exté» rieur n'est pas le véritable, que la gra» vité qui vous frappe aujourd'hui n'est

» qu'un retour à mon premier état ; en
» un mot, que je n'étois devenue petite
» maîtresse que par réflexion. Peut-être
» imaginez-vous que les femmes ne sa-
» voient dissimuler que leur défaut ; elles
» vont quelquefois plus loin, Monsieur,
» & j'en suis un exemple : elles déguisent
» jusqu'à leurs vertus ; & puisque le
» mot m'est échappé, je suis tentée,
» au risque de vous ennuyer, de vous
» apprendre par quelle gradation singu-
» liere je suis parvenue jusques-là.

» Pendant mon mariage j'ai vécu dans
» la retraite. Vous connoissiez M. le
» Comte, & son goût pour la solitude.
» Devenue veuve, il fut question d'en-
» trer dans le monde, & mon embarras
» ne fut pas médiocre sur la façon de
» m'y présenter. Je m'interrogeai moi-
» même : ce fut en vain que je voulus me
» le cacher ; je me trouvai du goût pour
» les plaisirs de société, mais j'étois en
» même-temps bien résolue d'y joindre
» la pureté des mœurs. Comment con-
» cilier tout cela ? Il me parut très-difficile
» de me former un systême de conduite
» qui, sans me compromettre, ne me pri-
» vât pas non plus des douceurs de la vie.

» Voici comme je raisonnai. Desti-

» nées à vivre parmi les hommes, faites
» pour leur plaire & pour partager leur
» bien-être, nous devons aussi souffrir
» de leurs travers, & nous avons sur-
» tout à craindre leur malignité. Il sem-
» ble qu'ils n'aient eu pour objet dans
» notre éducation que de nous rendre
» propres à l'amour; c'est même la seule
» passion qu'ils nous aient permise: & par
» une contradiction bizarre & cruelle,
» ils ne nous ont laissé qu'une sorte
» de gloire à acquérir, & c'est précisé-
» ment celle de résister à ce penchant.
» J'examinai donc ce qu'il y avoit de
» mieux à faire, pour rapprocher dans
» l'usage deux extrêmités si fort oppo-
» sées, & je ne trouvai de toutes parts
» qu'inconvénients.

» Nous sommes, me disois-je, assez
» simples, lorsque nous entrons dans le
» monde, pour imaginer que la plus
» grande félicité d'une femme seroit
» d'aimer & d'être aimée; nous suppo-
» sons alors que l'amour est fondé sur
» l'estime, soutenu par la connoissance
» des qualités aimables, épuré par la dé-
» licatesse des sentiments, dégagé de
» toutes les fadeurs dont on le défigure,
» en un mot, entretenu par la confiance

» & par les épanchements de cœur. Mais
» malheureusement ce sentiment si flat-
» teur pour une femme sans expérience,
» n'est rien moins que cela dans l'usage.
» On se désabuse toujours trop tard.

» J'étois assez bonne dans les com-
» mencements de me scandaliser de deux
» imperfections que j'appercevois dans
» les hommes, leur inconstance & leur
» fausseté. Toutes réflexions faites, j'ai
» vu que le premier de ces défauts les
» rend plus malheureux que coupables.
» De la façon dont leur cœur est formé,
» sont-ils maîtres d'être toujours rem-
» plis du même objet ? Non; mais leur
» fausseté mérite-t-elle la même indul-
» gence? La plupart attaquent les fem-
» mes de sang froid, dans le dessein de
» les faire servir à leurs amusements,
» ou de les sacrifier à leur vanité, pour
» remplir le vuide d'une vie oisive, ou
» pour s'acquérir une sorte de réputa-
» tion fondée sur la perte de la nôtre.
» Ceux-là sont le grand nombre : le
» moyen de les distinguer des véritables
» Amants? Tous ont les mêmes dehors;
» & l'homme qui feint d'être amoureux,
» est quelquefois plus séduisant que celui
» qui l'est en effet.

» Nous sommes d'ailleurs assez du-
» pes pour nous faire de l'amour une
» affaire capitale. Vous autres hommes,
» vous vous en faites un jeu: rarement,
» nous y livrons-nous sans penchant pour
» la personne; vous êtes assez peu déli-
» cats pour vous y prêter sans goût.
» Nous nous faisons un devoir de la
» constance; vous cédez sans scrupule
» au moindre dégoût. A peine gardez-
» vous les bienséances en quittant une
» maîtresse dont six mois auparavant la
» possession faisoit votre bonheur &
» votre gloire. Heureuse encore, si, par
» les indiscrétions les plus cruelles,
» vous ne la punissez pas de ses bontés!

J'avois donc envie de prendre les choses au tragique, & je disois : » Si
» l'amour entraîne tant de malheurs,
» une femme qui chérit son corps & sa
» réputation, ne devroit jamais aimer.
» Cependant tout me dit que nous
» avons un cœur, que ce cœur est fait
» pour l'amour, & que l'amour est in-
» volontaire. Pourquoi donc vouloir dé-
» truire un penchant qui fait partie de
» nous-mêmes? Le parti le plus sage ne
» seroit-il pas de travailler à le rectifier?
» Voyons comment il est possible d'y
» réussir.

» Quel est l'amour dangereux? je l'ai
» remarqué; c'est celui qui occupe l'ame
» toute entiere, qui absorbe toutes les
» autres passions, qui nous rend incapa-
» bles d'être occupées d'aucun autre
» sentiment, enfin qui nous fait tout
» sacrifier à l'objet aimé.

» Quels sont les caracteres suscepti-
» bles de pareils sentiments? ce sont
» précisément les plus solides, ceux qui
» se manifestent le moins au dehors;
» ceux qui réunissent le plus de raison
» à beaucoup de noblesse & d'élévation
» dans la façon de penser.

» Quels sont enfin les hommes les
» plus redoutables pour des femmes de
» cette trempe? ce sont ceux qui ne
» possedent des qualités brillantes que
» ce qu'il en faut pour mettre en valeur
» un mérite essentiel. Il faut en conve-
» nir, ces hommes-là sont une très-mau-
» vaise compagnie pour une femme qui
» pense. Il est vrai qu'ils sont rares à
» présent, & qu'il n'y eut jamais de sie-
» cle plus propre que le nôtre à nous ga-
» rantir des grandes passions; mais le
» malheur peut vouloir qu'on en rencon-
» tre un dans la foule.

» Les Moralistes prétendent que cha-

» cune de nous poſſede un fond de ſen-
» ſibilité deſtiné à s'exercer ſur quel-
» ques objets que ce ſoit. Une femme
» raiſonnable ne s'affecte point de mille
» petits avantages qui plaiſent dans les
» hommes aux femmes ordinaires. Lorſ-
» qu'elle rencontre un objet digne de
» ſon attention, il eſt tout naturel qu'elle
» en ſente le prix; ſon affection ſe me-
» ſure ſur l'étendue de ſes lumieres;
» elle ne peut en être médiocrement
» occupée. C'eſt donc à ces caracteres-
» là qu'il faut éviter de reſſembler, & ce
» ſont les hommes dont je viens de par-
» ler, dont on doit fuir & la rencontre
» & le commerce, pour peu que l'on ait
» ſoin de ſon repos. Formons-nous donc
» un caractere qui nous procure deux
» avantages à la fois : l'un, de nous pré-
» ſerver de trop fortes impreſſions ; l'au-
» tre, d'écarter les hommes qui pour-
» roient nous en donner. Compoſons-
» nous des dehors qui puiſſent du moins
» les empêcher de ſe montrer par les
» endroits eſtimables. Mettons-les dans
» la néceſſité de vouloir nous plaire par
» la frivolité, par les ridicules. Tout
» affectés qu'ils ſeront, leurs défauts
» nous donneront des armes contr'eux.

» Quel état heureux peut nous procurer
» tous ces préservatifs ? c'est sans con-
» tredit celui de la petite maîtresse.

» Vous êtes étonné de la conséquence
» singuliere à laquelle des raisonne-
» ments aussi sérieux m'ont conduite.
» Ce sera bien pis, lorsque vous m'en-
» tendrez argumenter en forme pour
» vous prouver que j'ai raison : écoutez
» jusqu'au bout. Je connois la justesse
» de votre esprit; je me pique aussi, moi,
» toute frivole que je vous ai parue, de
» n'en pas manquer ; vous finirez par
» être de mon avis.

» Croyez-vous que les dehors de la
» vertu garantissent le cœur des atteintes
» de l'amour ? Pauvre ressource ! quand
» une femme devient capable d'une foi-
» blesse, n'est-elle pas humiliée à pro-
» portion de l'estime qu'elle avoit voulu
» surprendre ? Plus le faste de sa vertu a
» été grand, plus elle donne de prise à
» la malignité.

» Quelle idée d'ailleurs se forme-t-on
» dans le monde d'une femme vertueuse ?
» Les hommes ne sont-ils pas assez in-
» justes pour croire que la femme la plus
» sage est celle qui cache le mieux ses
» foiblesses, ou qui, par une retraite
» forcée,

» forcée, se met dans l'impossibilité d'en
» avoir. Ils portent même la méchance-
» té, tant qu'ils ont peur de nous accor-
» der quelque perfection, jusqu'à sup-
» poser que nous sommes toujours dans
» un état violent toutes les fois que
» nous entreprenons de leur résister. Il
» n'est point d'honnête femme, dit un
» de nos amis, qui ne soit lasse de son
» métier. Et quelle est la récompense
» des tourments auxquels ils nous
» croient condamnées? Elevent-ils du
» moins des autels à des efforts aussi
» héroïques? Non. La plus honnête
» femme est, selon eux, celle dont on
» ne parle point. C'est-à-dire, qu'une
» indifférence parfaite de leur part, un
» oubli général est le prix de notre vertu.
» Ne faut-il pas en avoir beaucoup pour
» la conserver à ce prix? Qui ne seroit
» tenté de l'abandonner? Mais il est des
» choses graves qu'on ne sauroit se dis-
» simuler.

» Le déshonneur suit de près une
» foiblesse. La vieillesse est affreuse par
» elle-même; que doit-ce être lorsqu'il
» faut la passer dans les remords? Je
» sentis la nécessité d'éviter ce malheur.
» Je me figurai d'abord ne pouvoir y

» réussir qu'en me condamnant à une
» vie fort austere, & je ne me sentois
» pas assez de courage pour l'entrepren-
» dre. Mais bientôt l'état de petite maî-
» tresse me parut seul capable de con-
» cilier les plaisirs avec la vertu. Au sou-
» rire qui vous échappe, je vois que
» cette idée vous paroît toujours un pa-
» radoxe : elle est plus raisonnable que
» vous ne pensez.

» Une petite maîtresse est-elle obli-
» gée, dites-le-moi, d'avoir un attache-
» ment ? ne la dispense-t-on pas d'être
» tendre ? Il suffit qu'elle soit aimable ;
» & qu'elle donne tout à l'extérieur.
» Dès qu'elle joue bien le rôle dont
» elle s'est chargée, on ne se défie seu-
» lement pas qu'elle ait un cœur. De la
» figure, des airs, des caprices, du jar-
» gon à la mode, des fantaisies, des
» goûts singuliers, c'est tout ce qu'on
» exige d'elle. Elle peut être au fond
» vertueuse impunément. Quelqu'un
» s'avise-t-il de l'attaquer ? S'il trouve
» de la résistance, bientôt il renonce à
» l'inquiéter. Il suppose que la place
» est prise : il attend patiemment son
» tour. Sa persévérance lui feroit tort;
» elle annonceroit un homme qui ne

» connoît pas les déférences qu'on doit
» à des arrangements pris avant qu'il se
» fût proposé : ensorte que la belle, est
» garantie même par la mauvaise opinion
» qu'on a d'elle.

» Je lis dans vos yeux ce que vous
» allez me dire : l'état de petite maîtresse
» peut nuire à ma réputation, & me jet-
» ter dans les inconvénients que je veux
» éviter. N'est-ce pas là votre pensée ?
» Mais ne savez-vous pas, Monsieur,
» que la conduite la plus austere ne nous
» sauve pas des traits de la malignité ?
» L'opinion des hommes fait notre ré-
» putation ; & la bonne & la mauvaise
» idée qu'ils prennent de nous, est pres-
» que toujours également fausse. C'est
» la prévention, c'est une espece de fa-
» talité qui détermine leur jugement ;
» ensorte que notre gloire dépend beau-
» coup moins d'une vertu réelle, que du
» bonheur des circonstances. L'espé-
» rance d'occuper une place honorable
» dans leur imagination ne doit donc
» pas seule nous animer dans la pratique
» de la vertu ; ce doit être sur-tout le
» desir d'être bien avec soi-même, &
» de pouvoir se dire, quelle que soit
» l'opinion du public à notre égard,

» *je n'ai rien à me reprocher*. Eh! qu'im-
» porte après tout à quoi l'on doive sa
» vertu, pourvu qu'on la conserve en
» effet?

» Je demeurai donc convaincue que
» je ne pouvois pas mieux choisir, en
» débutant dans le monde, qu'en pre-
» nant le masque que je crus le plus fa-
» vorable à mon repos & à ma gloire.
» Je m'attachai encore plus étroitement
» à l'amie qui m'avoit aidée de ses con-
» seils. C'étoit la Marquise de .... ma
» parente. La conformité de nos senti-
» ments étoit parfaite. Nous fréquentâ-
» mes les mêmes sociétés. La charité
» pour le prochain n'étoit pas à la vérité
» notre vertu favorite. Nous entrions
» dans un cercle comme dans une salle
» de bal, où seules nous aurions été
» masquées: nous nous y permettions
» toutes sortes de folies; nous excitions
» les ridicules à se montrer. Après nous
» être beaucoup amusées de cette co-
» médie, sa fin n'étoit pas celle de nos
» plaisirs, ils se renouvelloient dans le
» tête-à-tête. Que les femmes nous y
» paroissoient sottes! & dans les hom-
» mes, quel vuide! quelle fatuité! que
» d'impertinences! Si dans le monde

» que nous voyions, il en paroissoit un
» capable de se faire craindre, c'est-à-
» dire, de se faire estimer, nous le dé-
» solions par nos airs, par le peu de cas
» que nous affections d'en faire, & par
» les agaceries dont nous accablions
» ceux qui le méritoient le moins. En-
» fin, pour rester insensibles, nous étions
» presque parvenues à croire que nous
» devions voir mauvaise compagnie.

» Cette conduite nous a long-temps
» garanties des pieges de l'amour, &
» nous a sauvées de l'ennui mortel qu'une
» vertu triste & plus grave auroit répandu
» sur notre vie. Frivoles, impérieuses,
» décidées, coquettes même, si vous vou-
» lez, en présence des hommes, mais
» solides, raisonnables, vertueuses à nos
» propres yeux, nous étions heureuses
» avec ce caractere. Il ne se présentoit
» aucun homme que nous pussions crain-
» dre. Ceux qui pouvoient se faire re-
» douter, étoient obligés de se donner
» des ridicules, pour être soufferts &
» fêtés parmi nous.

» Mais ce qui m'a fait douter de la
» vérité de mes principes, c'est qu'ils
» ne m'ont pas toujours préservée des
» dangers que je voulois éviter. J'ai vu

» par ma propre expérience que l'amour
» eſt un traître avec lequel il n'eſt pas
» ſûr de badiner. Je ne ſais par quelle
» fatalité le Marquis de Sévigné à ſu ren-
» dre mes projets inutiles. Malgré tou-
» tes mes précautions, il a trouvé la
» route de mon cœur. Quelle réſiſtance
» que je lui aie oppoſée, il a fallu l'aimer;
» & ma raiſon ne me ſert plus qu'à juſti-
» fier à mes yeux le goût que j'ai pris
» pour lui. Heureuſe s'il ne me fournit
» jamais l'occaſion de changer de ſen-
» timents! Je n'ai pu m'empêcher de lui
» laiſſer entrevoir ma véritable façon de
» penſer: j'aurois craint à la fin qu'il ne
» me crût auſſi ridicule en effet que je
» le paroiſſois. Et quand ma ſincérité
» devroit me rendre moins aimable à ſes
» yeux, (car je ſais que la frivolité
» captive plus les hommes que le mé-
» rite réel) je veux me montrer à lui
» telle que je ſuis. Je rougirois de ne
» devoir ſon cœur qu'à un menſonge
» perpétuel de toute ma perſonne.

» Je ſuis encore moins ſurpris, Ma-
» dame, dit alors M. de la Sabliere, de
» la nouveauté de votre projet, que de
» l'adreſſe avec laquelle vous êtes par-
» venue à rendre plauſible une idée auſſi

» ſinguliere. Souffrez que je le diſe, il
» n'eſt pas poſſible de s'égarer avec plus
» d'eſprit. Auſſi avez-vous éprouvé le
» ſort de tous les gens à ſyſtême. Ils
» prennent de longs détours pour s'é-
» carter de la route battue : ils n'en vien-
» nent pas moins échouer contre les
» mêmes écueils ; & pour uſer du pri-
» vilege que vous m'avez donné de vous
» dire ouvertement ma penſée, croyez,
» Comteſſe, que le ſeul moyen de con-
» ſerver votre repos, c'eſt de prendre
» ouvertement l'état de femme raiſon-
» nable. Jamais l'on ne gagna rien à
» compoſer avec la vertu.

Quand je vis que la converſation prenoit cette tournure, je ſentis qu'elle alloit bientôt finir : je m'éloignai promptement, & je ne ſongeai plus qu'à ſatisfaire votre curioſité Je ſuis excédée d'écrire: dans deux jours nous retournons à Paris.

LETTRE XXXII.

EH bien, Marquis, nous voilà de retour; mais les nouvelles que nous vous apportons, pourront bien n'être pas tout-à-fait de votre goût. Jamais vous n'avez eu une si belle occasion d'accuser les femmes de caprices. Je vous écrivois la derniere fois pour vous dire qu'on vous aimoit, aujourd'hui c'est pour vous apprendre le contraire. On a pris d'étranges résolutions contre vous: tremblez, c'est une chose bien décidée; la Comtesse ne veut plus vous aimer qu'à son aise & sans qu'il en coûte jamais rien à son repos; elle a vu les conséquences d'une passion telle que la vôtre; elle n'a pu les envisager sans effroi. Elle a donc pris le parti d'en arrêter les progrès; & que les preuves qu'elle vous a données de son penchant, ne vous rassurent point. Vous vous imaginez, vous autres hommes, que dès qu'une femme vous a fait un aveu, jamais elle ne pourra briser vos chaînes: détrompez-vous. La Comtesse est beaucoup plus raisonnable sur votre compte que vous ne pensez; & je

ne vous cacherai point qu'elle doit à mes conſeils une partie de ſa fermeté. Ne comptez donc plus ſur mes Lettres: auſſi-bien, vous n'avez plus beſoin des ſecours que vous pouviez en tirer pour connoître les femmes ; j'ai même quelque regret de vous avoir peut-être fourni des armes contre elles. Sans cela, ſeriez-vous jamais parvenu à toucher le cœur de la Comteſſe? Il faut l'avouer, j'ai jugé mon ſexe avec trop de rigueur, & vous me voyez prête à lui en faire une réparation. Je le ſens bien à préſent ; il eſt plus de femmes ſolides & eſſentiellement vertueuſes, que je ne l'avois cru. Quel fond de raiſon ! quel aſſemblage de toutes les qualités eſtimables dans notre amie ! Non, Marquis, je n'ai pu lui refuſer les ſentiments de la plus tendre eſtime ; &, ſans conſulter vos intérêts, je me ſuis unie contre vous avec elle. Vous en murmurerez ; mais la confiance qu'elle avoit priſe en moi, n'exigeoit-elle pas ce retour de ma part ? Je ne vous diſſimulerai même rien de mes méchancetés: j'ai porté la malice juſqu'à l'inſtruire des avantages que vous pouviez avoir tirés de tout ce que je vous ai écrit ſur les femmes. » Je ſens, m'a-t-

» elle dit, combien est redoutable un
» Amant qui joint à tant de connoissan-
» ces du cœur le talent de s'exprimer
» d'une façon noble & délicate ? Quels
» avantages n'a-t-il pas avec une femme
» qui pense & qui raisonne ? Je l'ai re-
» marqué ; c'est par le raisonnement
» même qu'il la séduit. Il a l'art d'em-
» ployer l'esprit qu'il lui trouve à justi-
» fier aux yeux de sa raison les égare-
» ments dans lesquels il l'entraîne. Une
» Amante d'ailleurs se croit obligée de
» proportionner les sacrifices à la con-
» noissance qu'elle a de ses bonnes qua-
» lités. Avec un homme ordinaire, une
» foiblesse est une foiblesse : on en rou-
» git avec un homme d'esprit ; c'est un
» tribut qu'on croit devoir à son mérite ;
» c'est même une preuve de notre discer-
» nement, elle fait l'éloge de notre goût,
» on s'en applaudit. C'est ainsi qu'en
» faisant tourner au profit de la vanité
» ce qu'il enleve à la vertu, cet enchan-
» teur dérobe à nos yeux la gradation
» de nos foiblesses. « Tels sont à pré-
sent, Marquis, les sentiments de la
Comtesse ; & je ne sais s'il vous laissent
beaucoup d'espérance.

Je n'ignore pas qu'il eût été mieux

sans doute de faire ces réflexions, & de suivre notre projet sans vous en instruire, c'étoit même notre premiere résolution: mais pouvois-je en conscience travailler secrétement contre vous ? n'eût-ce pas été vous trahir ? D'ailleurs, en agissant ainsi, nous aurions paru vous redouter ; & nous nous sentons assez de courage pour vous instruire de tout ce que nous ferons pour vous résister. Venez donc, Marquis ; notre envie de vous voir va jusqu'à l'impatience. En voulez-vous savoir la raison ? c'est que nous vous attendons sans vous craindre. Songez que ce n'est plus une Amante que vous avez à combattre ; ce seroit un trop foible adversaire, son courage pourroit se démentir : c'est moi, c'est une femme de sang-froid, qui se croit intéressée d'honneur à sauver du naufrage la raison de son amie. Oui, je pénétrerai jusques dans le fond de votre ame ; j'y lirai vos desseins pervers, je les préviendrai, je veux rendre inutiles tous les artifices de votre malignité. Vous m'accuserez de trahison tant qu'il vous plaira. Venez ce soir, & je vous ferai convenir que toute ma conduite est conforme à la plus exacte équité. Tant que votre inexpérience a eu besoin d'être éclai-

rée, soutenue, encouragée, mon zele pour vous m'a fait tout sacrifier à vos intérêts. Tout l'avantage alors étoit du côté de la Comtesse. Les choses ont bien changé de face. Toute sa fierté suffit à peine aujourd'hui pour vous résister. Autrefois elle avoit en sa faveur son indifférence, &, ce qui valoit mieux encore, votre mal-adresse: aujourd'hui vous avez de l'expérience, & elle a sa raison de moins. Après cela, me joindre à vous contre elle, trahir la confiance qu'elle a prise en moi, lui refuser les secours qu'elle a droit d'en attendre; si vous êtes sincere, vous l'avouerez vous-même, ce seroit une chose criante. Je veux donc désormais réparer le mal que je puis avoir fait en vous révélant nos secrets, en vous initiant dans nos mysteres. Je ne sais pourquoi, mais, au plaisir que je sens à vous traverser, il me semble que je travaille pour mon propre compte; & cependant vous savez jusqu'où j'étends mes droits sur vous. Mes sentiments seront toujours les mêmes; & de votre côté, sans doute, vous êtes trop équitable pour que ce que je fais aujourd'hui en faveur d'une amie, diminue rien de votre estime pour moi. A tantôt donc chez la Comtesse.

LETTRE

LETTRE XXXIII.

QUoi ! Marquis, deux femmes vous font peur ? vous déſeſpérez déja de vos affaires, parce qu'elles s'oppoſent à vos ſuccès, & vous voilà prêt à abandonner la partie ? Oh ! je vous croyois plus de courage. Il eſt vrai que la fermeté de la Comteſſe m'a étonnée moi-même ; & je ne comprends pas comment elle a pu tenir pendant toute une ſoirée contre vos empreſſements. Je ne vous ai point encore vu ſi ſéduiſant ; & elle vient de m'avouer qu'elle ne vous avoit jamais trouvé ſi redoutable. Mais je réponds d'elle, puiſque ſon courage ne s'eſt point démenti dans une occaſion ſi périlleuſe. Mes vues s'étendent même plus loin : la façon dont elle a ſoutenu le ton ironique, me feroit preſque croire qu'elle eſt médiocrement épriſe ! Une femme véritablement bleſſée ne joue pas le ſentiment d'un air auſſi cavalier. Cela me fait naître une idée ſinguliere. Il ſeroit fort plaiſant que, tout en badinant, nous parvinſſions à découvrir que votre tendre Adelaïde ne vous aime pas

jusqu'à un certain point. Quel coup pour votre vanité! mais que vous chercheriez bientôt à vous en venger, & que vous trouveriez de Belles prêtes à vous consoler de votre perte! Combien de fois le dépit ne vous feroit-il pas dire: » Qu'est-ce donc que le cœur d'une fem» me? qu'on me le définisse à présent.

Cependant savez-vous après tout que je suis tentée de vous plaindre, & que si je vous voyois prendre tout ceci trop à cœur, je ne sais ce que je ne ferois point pour adoucir votre situation. Mais je vous connois de la fermeté: les premiers mouvements passés, vous verrez bientôt que le meilleur parti que vous ayiez à prendre, c'est de vous réduire à la qualité d'ami, que nous vous avons si généreusement offerte; vous devez même vous trouver fort heureux; votre congé pouvoit être absolu. Ne vous en faites cependant pas un trop grand trophée; vous seriez plus maltraité, si nous vous redoutions davantage. Adieu, Marquis. La Comtesse, que j'ai au chevet de mon lit, vous dit mille choses tendres: elle est édifiée de la discrétion avec laquelle vous en usez avec nous. Ne point insister, lorsque deux Dames paroissent

vous être contraires, cela eſt du dernier galant. Tant de modeſtie les déſarmera ſans doute, & pourra quelque jour exciter leur pitié. Eſpérez, on vous le permet.

De la Comteſſe.

DUssiez-vous, Marquis, en concevoir ſes eſpérances les plus flatteuſes; je mettrai deux mots au bas de ce billet. Je ne l'ai pas lu, je me défie ſeulement qu'il y eſt un peu queſtion de moi; mais je veux vous écrire de ma main que nous paſſerons ſeules ici la journée. Je voudrois vous aſſurer moi-même que je vous aime médiocrement à préſent, & que j'ai toute l'envie du monde de ne vous plus aimer du tout. Cependant, ſi vous vous aviſiez de venir troubler notre tête-à-tête, je ſuis bien aiſe de vous en avertir, votre cœur ſeroit dans le plus grand danger. On veut me faire croire que je ſuis aujourd'hui plus jolie que vous ne m'avez encore vue, & je ne me ſuis jamais ſentie ſi bien diſpoſée à vous maltraiter.

LETTRE XXXIV.

TOUT ceci, Marquis, commence à passer la plaisanterie. Expliquez-vous, de grace. Avez-vous prétendu parler sérieusement dans votre Lettre, en y faisant entendre que j'agissois dans cette occasion par jalousie, & que je ne m'efforçois de vous mettre mal avec la Comtesse que pour en profiter ? Ou vous êtes le plus méchant des hommes, ou vous êtes le plus adroit. Le plus méchant, si vous avez jamais pu me soupçonner de cette noirceur; le plus adroit, si vous n'avez jetté ce soupçon que pour me rendre suspecte à mon amie. Ce que je vois de plus clair en tout cela, c'est que l'alternative m'est également injurieuse, puisque la Comtesse a pris la chose très-sérieusement. Je viens de me trouver avec elle dans le dernier des embarras. Scélérat que vous êtes, que vous connoissez bien votre ascendant sur son cœur ! Vous ne pouviez mieux l'attaquer que par les dehors de l'indifférence que vous affectez. Ne pas daigner

répondre à ma derniere Lettre ; ne point venir au rendez-vous qu'on vous y avoit donné ; rester trois jours sans nous voir ; nous écrire après cela la Lettre du monde la plus froide ; oh ! je vous l'avoue franchement, c'est se conduire en homme consommé : c'est là ce que j'appelle un coup de maître. Aussi le succès le plus complet a-t-il répondu à votre espérance. La Comtesse n'a pu tenir contre tant de froideur. La crainte que cette indifférence ne fût réelle, l'a jettée dans une inquiétude mortelle. Venez, cruel, venez voir votre ouvrage ; venez essuyer les larmes que vous faites couler ; venez jouir de votre victoire & de notre défaite. Grand Dieu ! qu'est-ce donc que la femme la plus raisonnable, quand l'amour lui a tourné la tête ? Que n'avez-vous été le témoin des reproches que je viens d'essuyer ! Comment donc ! à entendre la Comtesse aujourd'hui, j'ai eu de sa vertu une défiance injurieuse ; j'ai eu de vos prétentions une fausse idée, & je vous ai supposé des desseins criminels, pour avoir le plaisir de vous en punir. Je suis dure, injuste, cruelle ; que fais-je moi,

de quelles épithetes on ne m'a pas accablée ? Quels emportements ! Oh ! je vous le proteste, ce sera le dernier orage que j'essuierai pour m'être mêlée de vos affaires, & je renonce très-cordialement à la confidence dont vous m'avez honorée l'un & l'autre. Les donneurs d'avis n'ont pas le beau rôle en pareils cas, à ce qu'il me paroît ; toujours ils restent chargés de ce qu'il peut y avoir de fâcheux dans la querelle, & les Amants profitent seuls du raccommodement.

Cependant, réflexion faite, je vois que je serai bien bonne de me piquer de tout ceci. Vous êtes deux enfants dont les folies m'amuseront : je dois les regarder d'un œil philosophique, & finir par rester l'amie de tous les deux. Venez donc sur le champ m'assurer si cette résolution vous convient. Allons, ne faites plus le petit cruel : venez faire la paix. Ces pauvres enfants ! l'un a des vues si innocentes, l'autre est si sûre de sa vertu, que vouloir gêner leur penchant, c'est assurément les affliger sans raison.

LETTRE XXXV.

JE le vois, Marquis ; le ſeul moyen de bien vivre avec la femme la plus raiſonnable, c'eſt de ne jamais ſe mêler de ſes affaires de cœur. Mon parti eſt donc pris. Déſormais je ne parle plus de vous à la Comteſſe, que quand elle m'y forcera ; je n'aime pas les tracaſſeries. Cependant cette réſolution ne changera rien à mes ſentiments pour vous, ni même à l'amitié que je veux conſerver pour elle. Mais quoique je reſte ſon amie, je ne me ferai aucun ſcrupule d'en uſer avec vous comme par le paſſé. Et je continuerai, puiſque vous l'exigez, à vous communiquer mes idées ſur les ſituations où vous vous trouverez, à condition cependant que vous me permettrez de rire quelquefois à vos dépens : liberté que je ne prendrai pourtant pas aujourd'hui ; car ſi la Comteſſe ſuit le plan qu'elle a formé ; ſi en effet elle perſiſte à ne point vous voir tête-à-tête, je ne vois pas que vos affaires avancent ſi-tôt. Elle ſe ſouvient de ce que je lui ai dit ; elle connoît ſon cœur, elle a

raiſon de le craindre. Il n'y a qu'une femme imprudente qui puiſſe ſe fier à ſes forces, & qui s'expoſe ſans inquiétude aux empreſſements d'un homme qu'elle aime. Rien n'eſt ſi dangereux pour nous que la préſence, que l'approche de l'objet aimé. L'agitation qui l'anime, le feu dont toute ſa perſonne eſt comme embraſée, excitent nos ſens, allument notre imagination, appellent nos deſirs. Je le diſois un jour à la Comteſſe ; nous ne reſſemblons pas mal à ſon clavecin ; quelque bien diſpoſé qu'il ſoit à répondre à la main qui doit le toucher, juſqu'à ce qu'il ſente l'impreſſion de cette main, il reſte dans le ſilence : touchez le clavier, les ſons ſe font entendre. Achevez le parallele, & tirez les conſéquences.

Mais après tout, de quoi vous plaignez-vous, Monſieur le métaphyſicien ? Voir la Comteſſe, entendre le doux ſon de ſa voix, lui rendre de petits ſoins, pouſſer auprès d'elle la délicateſſe des ſentiments à perte de vue, s'édifier de ſes diſcours ſur la vertu, n'eſt-ce pas pour vous la ſuprême félicité ? Laiſſez à des ames terreſtres ces ſentiments groſſiers qui commen-

tent à se développer chez vous. A vous examiner aujourd'hui, on diroit que je n'ai pas eu tant de tort de soutenir que l'amour étoit l'ouvrage des sens. Votre propre expérience vous force d'avouer que j'avois quelque raison; je n'en suis pas fâchée. Soyez puni de votre injustice. Adieu.

Le Chevalier votre ancien rival s'est donc vengé des rigueurs de la Comtesse, en s'attachant à la Marquise sa parente? Ce choix fait assurément l'éloge de son goût; ils sont faits l'un pour l'autre; & je serai charmée de savoir où cette belle passion pourra les conduire.

LETTRE XXXVI.

VOus croyez donc, Marquis, que je n'ai pas senti toute l'ironie des compliments que vous daignez me faire sur mon prétendu raccommodement avec la Comtesse? Sachez, Monsieur, que nous n'avons jamais été brouillées. Il est vrai qu'elle m'a priée d'oublier ses vivacités; elle a mis tout sur le compte de l'amour; elle m'a fait promettre de lui continuer mes conseils. Mais, grand

Dieu! à quoi serviront-ils ces conseils, qu'à vous préparer un triomphe de plus? Le meilleur que je puisse lui donner, ce seroit de rompre avec vous: car quelque confiance qu'elle ait en sa fierté, la fuite seule peut être un préservatif certain contre vous. Elle croit, par exemple, avoir fait un grand effort de raison, en vous tenant le discours dont vous me faites part. Mais toutes les femmes raisonnables ne manquent pas d'employer le même langage, dès qu'un Amant commence à leur faire entrevoir ses respectueuses prétentions. Je ne veux que votre cœur, disent-elles, vos sentiments, votre estime; c'est tout ce que je desire. Vous ne trouverez que trop de femmes assez peu délicates pour se croire très-heureuses d'accepter ce que je refuse. Jamais je n'envierai un bonheur de cette espece.... Donnez-vous de garde, Marquis, de combattre ouvertement ces beaux sentiments: douter dans ces occasions de la sincérité des femmes, c'est être plus qu'offensant, c'est être mal-adroit. Il faut applaudir à leur erreur, si vous voulez en profiter. Elles veulent paroître délicates, & seulement sensibles.

aux plaisirs de l'ame : c'est leur systême, c'est l'esprit du corps. Si quelques-unes sont de bonne foi, combien en est-il qui ne se font point illusion, & qui ne veulent qu'en imposer ?

Mais, quelle que soit la cause qui les détermine à vous donner le change, n'êtes-vous pas trop heureux de ce qu'elles veulent bien prendre la peine de vous tromper ainsi ? Que d'obligations ne devez-vous pas leur avoir? Elles donnent par ces façons, un grand prix à des choses qui dans cela paroîtroient bien peu desirables. Admirez notre adresse : en feignant de l'indifférence pour ce que vous appellez les plaisirs de l'amour ; en affectant même de l'éloignement, pour ces douceurs, nous augmentons la grandeur du sacrifice que nous vous faisons ; nous savons par-là charger de la reconnoissance les auteurs même des bienfaits que nous recevons ; vous nous savez gré du bien que vous nous faites. Et puisqu'il étoit dit que nous devions vous tromper, quelle obligation ne devez-vous pas nous avoir ? Nous avons choisi la maniere la plus obligeante. Vous gagnez les premiers à cette supercherie : nous

ne pouvons multiplier les difficultés ; sans augmenter le prix de votre victoire. Les peines, les soins ne sont-ils pas la monnoie avec laquelle les Amants paient leurs plaisirs ? Quelle satisfaction pour votre vanité de pouvoir vous dire à vous-même : cette femme si délicate, si insensible aux impressions des sens ; cette femme qui craignoit si fort d'être dédaignée, vient cependant de me sacrifier sa répugnance, ses craintes, sa fierté. Mon mérite, les agréments de ma personne, mon adresse ont surmonté des obstacles invincibles pour tout autre. Que je suis content de moi ! Si les femmes agissoient de bonne foi, si elles avoient autant d'empressement à vous montrer leurs desirs, que vous en marquez à les pénétrer, vous ne pourriez pas vous dire tout cela. Que de plaisirs perdus ! Il ne faut donc pas leur faire un crime de cet artifice ; il en naît pour vous tant d'avantages. Feignez d'être trompé, & vous ne le serez plus qu'avec plaisir.

Si la Comtesse savoit ce que je vous écris, quels reproches ne me feroit-elle pas ?

LETTRE

LETTRE XXXVII.

JE ſens à merveille qu'un homme de votre condition, qu'un Militaire ſurtout eſt ſouvent expoſé à voir mauvaiſe compagnie, il eſt par conſéquent quelquefois entraîné chez les divinités dont vous me parlez. Malgré cela vous ne vous êtes pas trompé, je vous aurois grondé ſans doute, ſi je n'étois pas ſûre que dans l'état où ſe trouve votre cœur, des Héroïnes de couliſſe ne peuvent être dangereuſes pour vous. Mais la Comteſſe eſt moins indulgente, dites-vous : ſa jalouſie ne m'étonne pas; elle me confirme dans ma façon de penſer ſur les métaphyſiciennes. Je vois combien on doit compter ſur leur ſincérité. Ses plaintes ſont bien ſingulieres. Car enfin, que lui enleve-t-on ? Les belles dont il s'agit, ne ſont rien moins que femmes à ſentiments, & ce n'eſt qu'aux ſentiments que la Comteſſe eſt attachée.

Que les femmes ſont peu d'accord avec elles-mêmes ! Elles s'efforcent de paroître mépriſer les filles de ſpectacles ; elles les craignent trop pour n'a-

voir pour elles que du mépris. Mais après tout, ont-elles tort de les redouter? N'êtes-vous pas plus sensibles à l'aisance de leur commerce, qu'à celui d'une femme raisonnable, qui n'offre que de l'ordre, de la décence & de l'uniformité? Avec les premieres, les hommes sont à leur aise; il semble qu'ils soient dans leur état naturel: avec celles-ci, ils se contiennent, ils s'observent, ils représentent. Sur le portrait que l'on m'a fait de quelques-unes, je crois même qu'il en est en effet de très-capables de faire faire une infidélité à la maîtresse la mieux aimée. Mais dans un homme sensé, cette infidélité, si c'en est une, ne sauroit être durable. Elles peuvent exciter un goût vif, mais jamais une véritable passion.

Les filles d'Opéra seroient donc trop dangereuses, si elles avoient, dans l'esprit ou dans l'humeur, de quoi vous amuser toujours autant qu'elles le font les premieres fois que vous les voyez. Pour peu qu'elles aient de jargon, d'usage, & de décences dans les dehors, il n'est gueres possible qu'elles ne vous plaisent pas d'abord. Vous êtes quelquefois si peu délicats! La liberté de leur

entretien, la vivacité de leurs faillies, leurs étourderies, tout cela vous met dans une situation qui vous plaît: une joie vive & folle s'empare de vous; les heures avec elles vous paroissent des instants. Mais heureusement pour vous elles n'ont presque jamais assez de ressource pour soutenir un rôle si amusant. Comme toutes manquent d'éducation & de culture, elles ont bientôt parcouru le cercle étroit qu'elles avoient à décrire. Les mêmes plaisanteries, les mêmes récits, les mêmes singeries reviennent; & rarement rit-on deux fois de la même chose, quand on mésestime les plaisants.

Que la Comtesse se tranquillise donc; je vous connois assez pour lui répondre que ce ne sont point ces femmes-là qu'elle doit appréhender: il en est dans le monde de plus redoutables; ce sont les femmes galantes. Etres équivoques dans la société, elles tiennent le milieu entre les femmes sages & celles dont je viens de parler. Elles vivent avec les premieres, & ne different des autres que par l'extérieur. Plus voluptueuses que tendres, elles séduisent en prêtant aux sentiments les moins délicats un air de passion qui les fait prendre pour

de l'amour. Elles savent donner une impression de tendresse à ce qui n'est que goût pour les plaisirs. Elles vous font croire que c'est par choix, par la reconnoissance de votre mérite qu'elles se sont rendues. Si vous ne les connoissez pas pour galantes, la nuance qui distingue les véritables motifs qui les font agir, d'avec la sensibilité du cœur, est impossible à saisir. Vous prenez pour excès de passion ce qui n'est chez elles qu'un ivresse des sens. Vous croyez être aimé parce que vous êtes aimable : vous ne l'êtes que parce que vous êtes un homme. Voilà les femmes que je craindrois, à la place de la Comtesse. La Financiere qui s'est introduite dans sa société, est de ce nombre ; je l'en ai déja prévenue. Je me souviens que dans votre précédente Lettre vous me parliez des agaceries qu'elle s'est avisée de vous faire : la Comtesse n'avoit pas tort d'en prendre de l'ombrage. Votre passion pour celle-ci est à la vérité trop forte actuellement, pour que vous ne lui sacrifiiez pas tout. Mais que je crains que vous ne soyiez pas toujours aussi honnête homme ! Madame de.... a de la fraîcheur & de l'enjouement ; elle est dans cet

âge où les femmes se chargent volontiers de mettre les jeunes gens dans le monde, & de leur donner la premiere leçon de galanterie. L'air intéressant & affectueux que vous lui trouvez, fera son effet, prenez-y garde, c'est moi qui vous en avertis. Tout en méprisant ces femmes-là, il arrive qu'on s'y attache; elles trouvent même très-souvent le secret de vous faire faire plus de folies que toutes les autres.

LETTRE XXXVIII.

JE me hâte de vous apprendre, Marquis, que je viens de soutenir these contre M. de la Bruyere. Vous admirez sans doute ma témérité : le fait n'en est pas moins vrai. Il prétendoit que Corneille a peint les hommes comme ils devroient être, & Racine, tels qu'ils sont : je soutenois précisément le contraire. Nous avions d'illustres spectateurs du combat, & j'ai eu en ma faveur des suffrages dont il ne tiendroit qu'à moi de me glorifier. Mais comme le détail de tout cela seroit trop long à faire par écrit, venez tantôt, nous vous

le ferons de vive voix. Chacun a sa maniere de peindre; j'ai la mienne aussi, moi. Je représente les femmes telles qu'elles sont, & je suis très-fâchée de ne pouvoir les représenter telles qu'elles voudroient être. Je réponds à votre Lettre.

L'espece de langueur que vous éprouvez, ne m'a point surprise. La maladie de la Marquise vous a privé du plaisir de voir sa parente, votre cœur est resté pendant trois jours dans la même situation, & c'est une chose toute simple que l'ennui vous ait gagné. La froideur où vous vous êtes trouvé pour la Comtesse, ne m'étonne pas davantage. Dans les plus grandes passions on éprouve de ces situations de tiédeur qui étonnent ceux même qui les ressentent. Soit que le cœur, à force d'être agité du même mouvement, se lasse à la fin, ou qu'il soit absolument incapable d'être sans cesse rempli du même objet; il est des moments d'indifférence dont on chercheroit vainement la cause. Plus ses mouvements ont été vifs, plus le calme qui leur succede est profond; & ce calme est toujours plus funeste à l'objet aimé, que l'orage & l'agitation. L'amour s'éteint par une résistance trop sévere ou

trop uniforme. La femme ordinaire ne fait que résister, la femme intelligente fait plus, elle varie sa façon de résister, & c'est là le sublime de l'art. Chez la Comtesse d'ailleurs les devoirs de l'amitié sont préférés à ce qu'elle doit à son Amant, & c'est une nouvelle raison de votre refroidissement pour elle. L'amour est un sentiment jaloux & tyrannique, qui n'est satisfait que lorsque l'objet aimé lui sacrifie tous ses dégoûts, toutes ses passions. Vous ne faites rien pour lui, si vous ne faites tout. Dès qu'on lui préfere le devoir, l'amitié, &c. il se croit en droit de se plaindre; il cherche à se venger. Les politesses que vous vous êtes efforcé de faire à Madame de..... en sont la preuve. Je voudrois seulement que vous ne les eussiez pas poussées jusqu'à la conduire chez elle. Le temps que vous y êtes resté, le plaisir que vous avez pris à l'entretenir, les questions qu'elle vous a faites sur l'état de votre cœur, tout cela prouve la vérité de ce que je vous disois dans ma derniere Lettre. Vous avez beau protester que vous n'en êtes revenu que plus amoureux auprès de la Comtesse, votre embarras, lorsqu'elle

vous a demandé si vous étiez resté long-temps chez votre Fermière Générale ; l'envie que vous avez eue de la tromper par une réponse équivoque, le soin même que vous avez pris de dissiper ses moindres soupçons, m'annoncent que vous êtes plus coupable que vous ne le dites, & que vous ne l'imaginez vous-même. La Comtesse sent les conséquences de tout cela : ne voyez-vous pas l'affectation avec laquelle elle s'efforce de vous donner de la jalousie en louant le Chevalier votre ancien rival ? Pour le coup, je vous réponds que vous ne retomberez pas si-tôt dans ces langueurs dont nous parlions tout à l'heure. La jalousie va vous fournir de quoi vous occuper long-temps. Et comptez-vous pour rien le malheur de la Marquise ? Vous le verrez dans peu, les ravages de la petite vérole n'auront pas défiguré son visage seul : son humeur sera bien différente, dès qu'elle connoîtra toute son infortune. Que je la plains ! que je plains toutes les femmes ! Avec quelle cordialité elle va les haïr & les déchirer ! La Comtesse est sa meilleure amie ; le sera-t-elle encore long-temps ?

Elle eſt ſi jolie ! ſon teint eſt ſi capable d'enlaidir celui des autres ! Que d'orages je prévois !

J'oubliois de vous faire une querelle très-ſérieuſe ſur votre procédé à mon égard. Vous avez donc eu l'indiſcrétion de montrer mes dernieres Lettres à M. D. L. R. F. C. Je ceſſe de vous écrire, ſi vous continuez à ne me pas garder le ſecret. Je veux bien lui communiquer de vive voix mes idées ; mais il s'en faut beaucoup que je me flatte d'écrire aſſez bien pour ſoutenir l'examen d'un pareil Lecteur.

LETTRE XXXIX.

LA rougeur que la petite vérole a laiſſée ſur le viſage de la pauvre Marquiſe, la rend donc bien farouche. Sa réſolution de ne ſe montrer de long-temps ne me ſurprend pas. Comment paroître en cet état ? Si l'accident qui l'humilie, ne lui étoit pas arrivé, combien de temps n'auroit-elle pas encore fait ſouffrir ce pauvre Chevalier ? Cela ne prouveroit-il pas que la vertu des femmes dépend des circonſtances; & qu'elle

diminue avec leur fierté. Mais que je crains pour la Comtesse un pareil exemple ! Rien n'est plus dangereux pour une femme que les foiblesses de son amie. L'amour déja trop séduisant par lui-même, le devient encore plus, si j'ose le dire, par contagion : ce n'est pas seulement dans notre cœur qu'il prend sa force; il tire encore de nouvelles armes contre la raison de tous les objets qui nous environnent. La personne qui devient coupable, se croit intéressée, pour sa propre justification, à conduire son amie dans le même précipice ; & je ne suis plus étonnée de tout ce que la Marquise dit en votre faveur. Jusqu'ici elles se sont conduites sur les mêmes principes. Quelle honte pour celle-ci qu'ils n'eussent garanti que la Comtesse ! La Marquise a d'ailleurs à présent une raison de plus qu'une autre femme pour contribuer à la défaite de son amie : elle est devenue laide, par conséquent obligée, pour conserver un Amant, à quelques complaisances de plus. Souffrira-t-elle que quelqu'un retienne le sien à moins de frais ? Ce seroit reconnoître une supériorité trop humiliante ; & je suis assurée qu'elle feroit les choses

du monde les plus singulieres pour amener votre aimable veuve à son but. Y sera-t-elle parvenue ? que je crains que tout ne change de face ! Avoir été aussi jolie qu'une autre femme, ne l'être plus, tandis qu'elle embellit tous les jours, & la souffrir sans cesse auprès de soi; c'est, je vous le jure, un effort au-dessus des forces de la femme la plus raisonnable, de la philosophie la plus déterminée. Chez nous l'amitié finit où commence la rivalité. J'entends la rivalité des charmes seulement : ce seroit trop d'y joindre celle du sentiment.

Je le prévois à regret ; mais je dois vous le dire. Quelque précaution que prenne la Comtesse pour ménager l'amour propre de la Marquise, elle n'en fera jamais qu'une ingrate. Je ne sais par quelle fatalité tout ce que dit une jolie femme à celle qui ne l'est plus ou qui ne l'a jamais été, prend dans sa bouche une empreinte de commisération qui perce à travers tous les ménagements, & qui humilie toujours celle qu'elle veut consoler de la perte de ses charmes. Plus elle semble vouloir faire oublier la supériorité qu'elle a sur la pauvre disgraciée, plus elle se l'assure,

enforte que ce n'est désormais que de sa générosité que celle-ci paroît tenir le mérite subalterne qu'on veut bien lui laisser. Enfin, comptez, Marquis, que jamais les femmes ne se trompent sur les louanges qu'elles se donnent mutuellement; toutes savent apprécier les éloges qu'elles reçoivent les unes des autres. Aussi, comme elles se parlent sans sincérité, s'écoutent-elles sans beaucoup de reconnoissance; & quand celle qui parle, seroit, en louant la beauté d'une autre, de la meilleure foi du monde, celle qui reçoit l'éloge, pour savoir s'il est sincere, examine bien moins ce que l'autre lui dit, que la figure qu'elle porte. Elle est laide, on la croit & on l'aime: aussi jolie que nous, on la remercie froidement, & on la dédaigne: plus jolie, on la hait seulement encore un peu plus qu'on ne faisoit avant qu'elle eût parlé. Il faut donc être bien persuadé que tant que deux figures ont quelque chose à démêler entr'elles, il est impossible qu'entre les femmes qui les portent, il se forme une solide amitié. Deux Marchands qui ont la même étoffe à débiter, peuvent-ils devenir de bons voisins? mais on ne pénetre pas

toujours

toujours dans les femmes la véritable cauſe de ce défaut de cordialité. Celles qui paroiſſent le plus intimément liées, ſe brouillent quelquefois pour un rien. Croyez-vous que cette minutie ait occaſionné leur querelle ? Elle n'en eſt que le prétexte. On cache le motif qui nous fait agir, lorſqu'en le faiſant connoître, il ne peut ſervir qu'à nous humilier. On ne veut pas faire voir que c'eſt l'inquiétude que nous cauſe la beauté de notre amie, qui nous donne de l'éloignement pour elle, on paroîtroit jalouſe, on paſſeroit pour envieuſe; c'eſt un plaiſir qu'on ne veut pas lui donner, on aime mieux paroître injuſte. Quand il arrive donc une fois que deux jolies femmes ſoient aſſez heureuſes pour trouver un prétexte de ſe débarraſſer l'une de l'autre, elles le ſaiſiſſent avec une vivacité, elles ſe déteſtent avec une cordialité qui prouvent combien elles s'aimoient auparavant.

Eh bien, Marquis, vous parlé-je avec aſſez de franchiſe ? vous voyez juſqu'où va ma ſincérité. Je tache de vous donner des idées juſtes de tout, & même à mes propres dépens : car je ne ſuis aſſurément pas plus exempte

qu'une autre des défauts que je critique quelquefois. Mais comme je ſuis bien perſuadée que tout ceci demeurera enſeveli entre nous deux, je ne crains point de me faire une querelle avec tout mon ſexe : il ſe croiroit peut-être en droit de blâmer mon ingénuité. La Comteſſe eſt cependant au-deſſus de toutes ces petiteſſes ; elle convient de bonne foi de la vérité de ce que je viens de vous dire : mais eſt-il beaucoup de femmes qui lui reſſemblent ?

LETTRE XL.

L'Exemple de la Marquiſe n'a donc rien fait encore ſur le cœur de ſon amie : il ſemble au contraire que celle-ci ſoit plus en garde contre vous ; & vous vous êtes attiré ſes reproches, par une faveur légere que vous avez dérobée. J'ai bien penſé qu'elle ne manqueroit pas dans cette occaſion de vous rappeller les proteſtations de reſpect & de déſintéreſſement que vous fites en déclarant votre paſſion : c'eſt l'uſage en pareil cas. Mais ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que ces mêmes empreſſements qu'une femme prend pour une preuve

de mépris, tant que l'on n'est pas encore parfaitement d'accord ensemble, se convertissent dans son imagination en preuve d'amour & d'estime, dès que tout est réglé. Ecoutez les femmes mariées, & toutes celles qui, ne l'étant pas, se permettent les mêmes prérogatives; écoutez-les, dis-je, dans leurs plaintes secretes contre des maris infideles, ou des Amants refroidis. C'est qu'ils les méprisent; voilà l'unique raison qu'elles imaginent. Cependant, entre nous, ce qu'elles regardoient comme une marque d'estime & d'honnêteté, qu'étoit-ce autre chose que le contraire de tout cela? Je vous le disois il y a quelque temps, les femmes elles-mêmes, quand elles veulent être de bonne foi, font encore plus que vous consister l'amour dans l'effervescence du sang. Examinez une Amante dans le commencement d'une passion: l'amour est un sentiment purement métaphysique, auquel les sens n'ont pas le moindre rapport. Semblable à ces Philosophes qui, au milieu des tourments, ne vouloient pas convenir qu'ils ressentoient de la douleur, elle sera long-temps martyre de son propre systême: mais enfin,

tout en combattant pour ſa chimere ; la pauvre femme ſe ſera-t-elle laiſſée toucher : ſon Amant aura beau lui répéter que l'amour eſt un ſentiment métaphyſique & divin , qu'il vit de belles phraſes , de diſcours ſpirituels ; que ce ſeroit le dégrader, que d'y mêler quelque choſe de matériel & d'humain : il aura beau vanter ſon reſpect & ſa délicateſſe , je vous réponds , de la part de toutes les femmes , ſans exception , que l'Orateur ne fera pas fortune. On prendra ſon reſpect pour une inſulte , ſa délicateſſe pour une dériſion , & ſes beaux diſcours pour des prétextes ridicules. Toute la grace que l'on pourra lui faire , c'eſt de lui chercher querelle ſur ce qu'il aura ſans doute été moins délicat avec quelqu'autre , & qu'il ſe ſera mis par-là dans la triſte néceſſité de venir étaler les grands ſentiments auprès de la maîtreſſe en titre ; & ce qu'il y a d'admirable , c'eſt que l'excuſe qu'on lui prête , ſort toujours du même principe.

P. S. Voilà donc la déférence que vous avez pour mes prieres ? Non ſeulement vous montrez mes Lettres à M. D. L. R. F. C. mais vous les liſez en pleine aſſemblée. Il eſt vrai que l'indulgence avec laquelle mes amis veulent

bien les juger, me console un peu de vos indiscrétions : & je vois bien que le meilleur parti que j'ai à prendre, c'est d'aller mon train comme par le passé. Mais du moins soyez discret toutes les fois que je vous parlerai de choses qui pourroient intéresser la gloire de la Comtesse, sans quoi point de Lettres.

LETTRE XLI.

NON, Marquis, quoique vous en disiez, je ne saurois vous passer l'espece de fureur avec laquelle vous desirez ce qu'il vous plaît de nommer le bonheur suprême. Aveugle que vous êtes, ne sentirez-vous jamais que lorsque vous êtes sûr du cœur d'une femme, il est de votre intérêt de jouir long-temps de sa défaite, avant qu'elle soit entiere ? Ne serez-vous jamais convaincu que de tous les biens, ce sont les douceurs de l'amour dont il faut user avec le plus d'économie ? Si j'étois homme, & que je fusse assez heureux pour avoir attendri le cœur d'une femme, telle que la Comtesse, avec quelle discrétion j'userois de mes avantages ! Par combien

de gradations je m'imposerois la loi de passer successivement & même lentement ! De combien de plaisirs inconnus aux hommes ne serois-je pas le créateur ? Pareil à l'Avare, je voudrois sans cesse contempler mon trésor, connoître combien il est précieux, sentir qu'il fait toute ma félicité, mettre tout mon bonheur à le posséder, à considérer qu'il est à moi, que j'en puis disposer; & cependant m'affermir dans la résolution de ne pas m'en priver par l'usage. Quelle satisfaction de lire dans les yeux d'une femme aimable le pouvoir que vous avez sur elle ; de voir naître dans ses moindres actions une impression de tendresse, dès qu'elles ont quelque rapport à vous ; d'entendre sa voix s'attendrir, dès que c'est à vous, ou de vous qu'elle parle ; de jouir de son trouble à vos moindres empressements, de son inquiétude aux caresses les plus innocentes ? Est-il des situations plus délicieuses que celle d'un Amant sûr d'être aimé : & l'est-on jamais plus que dans ces sortes d'instants ? quel charme pour lui d'être attendu avec une impatience qu'on ne dissimule plus ; d'être reçu avec un empressement qui devient

encore plus flatteur par l'effort qu'on voudroit faire pour en dérober à ses yeux la moitié ! On a mis l'ajustement qu'il a paru le plus aimer ; on prend le maintien, le ton, la maniere d'être, qui peut le flatter le plus. C'étoit pour plaire en général qu'on se paroit autrefois. On ne fait plus de toilette que pour lui : c'est pour lui qu'on a mis cette aigrette, ce ruban, ce bracelet. Il est l'objet de tout : on s'est transformé en lui : c'est lui que l'on aime en soi. Trouverez-vous dans l'amour quelque chose de plus enchanteur que la résistance d'une femme qui vous engage à ne pas abuser de sa foiblesse, qui veut vous devoir jusqu'à sa vertu ? Est-il rien, en un mot, de plus séduisant qu'une voix presqu'étouffée par l'émotion, que ces refus qu'une Amante se reproche, & dont elle tache d'adoucir la rigueur par les regards les plus tendres, avant même qu'on s'en soit plaint ? Comment peut-on consentir à voir finir si-tôt un pareil enchantement ? Je ne puis le concevoir. Cependant il est certain que dès que l'on cede à vos empressements, tous ces plaisirs s'affoiblissent en proportion de la fa-

cilité que vous rencontrez. Il ne tenoit qu'à vous de les prolonger, de les augmenter même, en vous donnant le loisir d'en connoître toute la douceur & de la goûter. Mais vous n'êtes point satisfaits que la possession ne soit entiere, facile & continuè. Et vous êtes surpris après cela de trouver de l'indifférence, de la froideur, de l'inconstance dans votre cœur. N'avez-vous pas fait tout ce qu'il falloit pour vous rassasier de l'objet aimé ? Je l'ai toujours dit : l'amour ne meurt jamais de besoin, mais souvent d'indigestion. Et je veux quelque jour vous faire confidence de celui que j'ai ressenti pour le Comte de...... Vous verrez comment il faut conduire une passion pour rendre son bonheur durable ; vous verrez si je connois le cœur & la véritable félicité ; vous apprendrez par mon exemple que l'économie des sentiments est peut-être en amour la seule métaphysique raisonnable. Vous connoîtrez en un mot, combien peu vous entendez vos véritables intérêts dans la conduite que vous tenez aujourd'hui avec la Comtesse. Pour rompre vos projets, j'irai la voir le plus souvent qu'il me sera possible.

N'allez pas vous en formaliſer & me dire encore que je ſuis l'Avocat pour & contre : car je très-perſuadée qu'en cela j'agirai pour le bien de toutes les parties intéreſſées.

LETTRE XLII.

Moi, vous plaindre, Marquis, je m'en garderai bien, je vous jure. Vous n'avez pas voulu ſuivre mes conſeils, & je ne ſuis point du tout fâchée de vous voir maltraité. Vous avez cru qu'il n'étoit queſtion que de bruſquer la Comteſſe. La façon aiſée dont elle traitoit l'amour, la facilité de ſon commerce, ſon indulgence ſur le nombre de vos folies, la franchiſe avec laquelle elle railloit les platoniciennes, tout cela vous avoit fait eſpérer de trouver en elle moins de ſévérité ; mais vous venez d'éprouver quelle étoit votre erreur. Tous ces dehors étoient autant d'appas trompeurs & perfides. Surprendre ainſi la bonne foi des gens.... il faut en convenir, c'eſt un procédé qui crie vengeance : il mérite tous les noms que vous lui donnez.

Mais voulez-vous, Marquis, que je vous parle avec ma franchise ordinaire? Vous êtes dans une erreur qui n'est que trop générale parmi les hommes. Ils ne nous jugent que sur les dehors. Ils imaginent qu'une femme dont la vertu n'est pas toujours sur le *qui vive*, sera plus facile à vaincre qu'une prude; l'expérience même ne les détrompe pas. Combien de fois aussi sont-ils exposés à des rigueurs, d'autant plus piquantes, qu'elles sont moins attendues? Leur ressource alors est d'accuser les femmes de caprice & de singularité; tous tiennent le même langage, & disent: pourquoi, cet équivoque procédé? Quand une belle est décidée à rester intraitable, à quoi bon surprendre la crédulité d'un Amant? Pourquoi ne pas se faire des dehors conformes à ces sentiments? En un mot, pourquoi se laisser aimer, quand on veut se dispenser du retour? n'est-ce pas être bizarre & fausse? n'est-ce pas se jouer du sentiment?

Vous vous trompez, Messieurs: c'est se jouer de votre vanité: en vain voulez-vous dans ce cas nous donner le change: elle seule est offensée; & vous ne nous parlez alors du sentiment que pour en

noblir des choſes qui ne lui reſſemblent gueres. N'eſt-ce pas vous-même, au reſte, qui nous forcez à vous traiter ainſi ? Pour peu qu'une femme ait d'intelligence, elle ſait que le lien le plus fort qui puiſſe vous attacher à elle, c'eſt l'eſpérance; il faut donc vous en laiſſer prendre. Si d'abord elle s'armoit d'une ſévérité capable de la faire regarder comme invincible, dès-lors plus d'Amant pour elle. Quelle ſolitude ! quelle honte même ! car la femme la plus vertueuſe au fond, n'en eſt pas moins ſenſible au deſir de plaire ; elle ne fait pas moins conſiſter ſa gloire à s'attirer des hommages & des adorations. Mais n'ignorant pas que ceux, dont elle les attend, ne ſont portés à les lui rendre que par des vues qui bleſſent ſa fierté ; ne pouvant réformer ce défaut, le ſeul parti qui lui reſte à prendre, c'eſt d'en tirer avantage pour les fixer auprès d'elle : elle ſait les conſerver, en ne détruiſant point ces mêmes eſpérances, qu'elle eſt cependant bien réſolue de ne jamais remplir. Avec de l'adreſſe elle réuſſit. Ainſi dès qu'une femme entend ſes véritables intérêts, elle ne manque pas de ſe dire à elle-même ce que la Com-

teſſe m'avouoit dans notre dernier entretien. » Je ſais à merveille apprécier » le *je vous aime* des hommes ; je ne » me diſſimule point ce qu'au fond il » ſignifie : il ne tiendroit donc qu'à » moi de m'en offenſer ; mais quand on » les a pénétrés, on n'a beſoin que de » ſa vanité pour déconcerter leurs deſ» ſeins. Notre colere, quand ils nous of» fenſent, n'eſt pas ce que nous pou» vons leur oppoſer de plus redoutable. » Quiconque a beſoin de ſortir de ſoi» même, & de ſe fâcher pour leur ré» ſiſter, décele ſa foibleſſe. Une fine » ironie, une raillerie piquante, une » froideur humiliante, voilà ce qui les » découragé. Jamais de querelles avec » eux : par conſéquent point de rac» commodement. Eh ! quels avantages » ce procédé ne leur enleve-t-il pas ?

» La prude ſuit à la vérité une toute » autre route. Se voit-elle expoſée à la » moindre entrepriſe ; elle ne ſe croit » raiſonnable qu'à proportion du reſſen» timent qu'elle fait éclater ; mais auſſi » à qui cette conduite en impoſe-t-elle ? » Tout homme qui connoît la carte, ſe » dit : je ne ſuis maltraité que parce » que j'ai été malheureux dans le choix » du

» du moment. C'eſt ma mal-adreſſe que
» l'on punit & non ma témérité. Dans
» un autre inſtant on me ſaura gré de
» ce qui fait mon crime aujourd'hui :
» ces rigueurs ſont un avertiſſement de
» redoubler de ſoins, pour mériter plus
» d'indulgence & déſarmer la fierté : on
» veut être appaiſée. Et le ſeul moyen
» dans ce cas de faire oublier l'offenſe,
» c'eſt tout en demandant grace, de
» devenir coupable une ſeconde fois.
» Avec ma recette, je ſuis certaine
» qu'un homme ne ſe donnera jamais
» les airs de raiſonner ainſi.

» Le Marquis, par exemple, a quel-
» quefois daigné me laiſſer lire dans ſes
» yeux ſes reſpectueuſes intentions.
» Je n'ai vu qu'une façon de l'en pu-
» nir : j'ai feint de ne l'avoir pas en-
» tendu ; inſenſiblement j'ai détourné
» ſon imagination ſur d'autres objets.
» Et cette recette m'avoit réuſſi juſ-
» qu'au moment où je le vis la derniere
» fois chez moi. Il n'y eut pas moyen
» de diſſimuler avec lui : il voulut
» m'honorer de quelques familiarités,
» que j'arrêtai ſur le champ, mais ſans
» colere. Je crus devoir m'armer moins
» de courroux que de raiſon. Je lui pa-

» fus plus affligée qu'irritée ; & je suis
» très-certaine que ma douleur le tou-
» cha davantage, que des reproches
» amers ne l'auroient alarmé. Il sortit
» assez mécontent ; & voyez ce que
» c'est que le cœur. Dans le premier
» moment je craignis de l'avoir écarté
» pour jamais. Je fus tentée de me re-
» procher ma cruauté ; je trouvai que
» j'avois été trop cruelle ; mais bientôt
» la réflexion me rassura. Les rigueurs
» ont-elles jamais produit l'inconstance?

Enfin, Marquis, nous causâmes sur tout cela à perte d'haleine ; & tout ce que me dit la Comtesse, me fit voir que son parti étoit pris. Vous aurez beau crier à l'injustice, & la traiter de bizarre & d'inhumaine, elle ne veut des douceurs de l'amour que celles qui ne coûteront rien à sa fierté. Et je vois qu'elle suit cette résolution avec plus de fermeté que je ne l'avois imaginé. La perte de votre cœur seroit sans doute pour elle un malheur dont elle ne se consoleroit jamais. Mais d'un autre côté les conditions que vous mettez à votre persévérance lui paroissent trop dures pour être acceptées; elle compose donc avec vous. Elle espere pouvoir

vous fixer, sans trahir son devoir : c'est un projet digne de son courage, & je souhaite qu'il lui réussisse mieux que le plan qu'elle s'étoit formé pour se garantir de l'amour. Attendons tout de l'événement.

Vous verra-t-on demain chez la Présidente....? Pour peu que vous ayez occasion de lui parler, je ne doute point que vous n'y fassiez la paix.

LETTRE XLIII.

JE ne m'y serois jamais attendue, Marquis; quoi, mon zele pour vous ne m'a donc attiré que des reproches ? Et je partage avec la Comtesse l'humeur que ses rigueurs vous donnent. Savez-vous que si ce que vous me dites étoit fondé, rien ne seroit plus piquant pour moi que le ton ironique avec lequel vous exaltez mes principes ? Mais pour me rendre, comme vous le faites, responsable de vos succès, avez-vous pu penser un instant que mon but, en vous écrivant, ait jamais été de vous donner des leçons de séduction ? Ne mettez-vous donc aucune différence

entre vous enseigner à plaire & vous exciter à séduire? Je vous ai dit les motifs qui déterminoient les femmes à l'amour ; cela est vrai ; mais vous ai-je dit pour cela, qu'elles fussent plus faciles à vaincre ? Vous ai-je dit de les attaquer par les sens, & en les attaquant de les supposer sans délicatesse? c'est ce que je ne crois pas. Lorsque votre inexpérience & votre timidité pouvoient vous faire jouer auprès d'elles un personnage ridicule, je vous ai montré le tort que ces défauts pouvoient vous faire dans le monde. Je vous ai conseillé d'avoir plus de confiance, afin de vous amener insensiblement à cette hardiesse noble & respectueuse avec laquelle vous devez vous comporter avec les femmes. Mais dès que j'ai vu que vos prétentions alloient trop loin, & qu'elles pouvoient blesser la gloire de la Comtesse, je ne vous l'ai pas dissimulé, j'ai pris parti contre vous, & rien n'étoit plus raisonnable: j'étois devenue son amie. Vous voyez donc combien vous êtes injuste à mon égard, vous ne l'êtes pas moins par rapport à elle. Vous la traitez de caractere équivoque. A vous entendre,

elle n'eſt décidée ni pour ni contre la galanterie, & ce que vous voyez de plus clair dans ſa conduite, c'eſt qu'elle eſt coquette d'une façon plus raiſonnée que les autres femmes. Quel jugement! Mais il faut bien pardonner quelque choſe à votre ſituation. Cependant un homme ſans prévention ne verroit dans la Comteſſe qu'une Amante auſſi raiſonnable qu'elle eſt tendre; une femme qui, ſans avoir le faſte de la vertu, ne laiſſe pas d'y reſter conſtamment attachée; une femme, en un mot, qui cherche de bonne foi les moyens les plus propres à concilier l'amour avec ſon devoir. La difficulté d'allier ces deux contraires n'eſt pas médiocre, & c'eſt la ſource des inégalités qui vous bleſſent. Figurez-vous les combats qu'elle doit rendre, les révolutions qu'elle éprouve, ſon embarras pour conſerver un Amant qu'une réſiſtance trop uniforme pourroit à la fin rebuter. Encore ſi l'on étoit sûre de vous fixer en vous réſiſtant; mais vous pouſſez quelquefois la bizarrerie juſqu'à quitter la partie, quand la réſiſtance eſt trop longue. Tout en donnant des éloges à notre vertu, vous nous abandonnez:

alors quelle honte pour nous ! combien de femmes se sont rendues pour éviter un malheur de cette conséquence. Mais puisque dans les deux cas il n'est pas sûr que l'on conservera son Amant, il faut du moins préférer l'inconvénient qui ne vous fait pas perdre son cœur & son estime. C'est notre avis : car la Comtesse & moi pensons précisément de la même façon. Soyez donc plus équitable, Marquis ; plaignez-la plutôt que de la critiquer. Si son caractere étoit moins décidé, peut-être seriez-vous plus content d'elle ; mais le seriez-vous long-temps ? j'en doute. Adieu : nous comptons vous voir ce soir chez Madame de la Fayette, & vous y trouver plus raisonnable.

On doit me présenter demain l'Abbé Gedoyn. L'assemblée sera brillante. Mais vous vous y ennuyerez sans doute, puisque vous n'y verrez point le seul objet qui puisse vous flatter ; & vous direz de mon appartement, ce que Malherbe a si bien dit des Jardins du Louvre.

» *Mais, quoi que vous ayez, vous n'avez point Caliste,*
» *Et moi je ne vois rien, quand je ne la vois pas.*

LETTRE XLIV.

LE calme a donc succédé à l'orage, Marquis, & je vois à votre Lettre que vous êtes plus content de la Comtesse & de vous-même. Que la raison est puissante quand elle s'énonce par la bouche d'une femme qu'on adore! Voyez combien les procédés de notre amie produisent des effets différents de ceux de sa parente : les rigueurs de la premiere ont augmenté votre estime & votre amour pour elle ; les bontés de la Marquise n'ont fait du Chevalier qu'un infidele. Tel est le commun des hommes, l'ingratitude est presque toujours le prix de nos bienfaits. Ce malheur n'est cependant pas toujours sans remede, & je veux à cette occasion vous faire part d'une Lettre que je reçus, il y a quelques jours, de M. de Saint-Evremont. Vous n'ignorez pas le commerce intime que j'ai toujours entretenu avec lui.

Le jeune Comte de..... venoit d'épouser Mademoiselle..... dont il étoit éperdument amoureux. Il se plaignit un jour à moi de ce que l'hyménée, &

la possession de l'objet aimé affoiblissoient presque toujours, & détruisoient même souvent l'amour le plus tendre. Nous dissertâmes long-temps sur ce sujet : & comme j'écrivis le même jour à M. de St-Evremont, je m'avisai de le questionner là-dessus. Voici sa réponse : *

Lettre de M. de Saint-Evremont à Mademoiselle de Lenclos.

» MON sentiment est exactement » conforme au vôtre, Mademoi» selle ; ce n'est pas toujours, comme on » le croit, l'hyménée, ou la possession » de l'objet aimé, qui par eux-mêmes » détruisent l'amour : le peu d'intelli» gence avec lequel on ménage ses sen» timents ; la possession trop entiere, » trop facile, trop continue, voilà les » véritables sources des dégoûts qu'on » éprouve en aimant. Dès qu'on se li» vre sans réserve à tous les emporte» ments d'une passion, ces grands ébran-

* On a cru ne devoir rapporter ici de la Lettre de M. de Saint-Evremont, que ce qui concerne le sujet annoncé dans celle de Mademoiselle de Lenclos.

» lements de l'ame ne peuvent manquer
» de la laisser bientôt dans une solitude
» profonde. Le cœur se trouve alors
» dans un vuide qui l'inquiete & qui le
» refroidit. En vain cherchons-nous hors
» de nous-mêmes les causes du calme
» qui succede à nos emportements ;
» nous ne voyons pas qu'un bonheur
» plus égal & plus durable auroit été le
» fruit de notre modération. Faites une
» exacte analyse de ce qui se passe en
» vous, lorsque vous desirez quelque
» chose, vous trouverez que vos desirs
» ne sont qu'une véritable *curiosité*.
» Cette curiosité est le ressort du cœur.
» Est-elle satisfaite ? nos desirs s'éva-
» nouissent. Quiconque veut donc fixer
» un époux ou un Amant, doit lui lais-
» ser toujours quelque chose à desirer,
» chaque jour doit lui promettre quel-
» que nouveauté pour le lendemain.
» Diversifiez ses plaisirs, procurez-lui
» les agréments de l'inconstance dans le
» même objet, & je vous réponds de sa
» persévérance & de sa fidélité.

» J'avouerai cependant que l'hymen,
» ou ce qu'on appelle votre défaite, est
» *dans une femme ordinaire* le tombeau
» de l'amour. Mais alors c'est bien

» moins à l'Amant qu'il faut s'en pren-
» dre, qu'à celle qui se plaint du refroi-
» dissement : elle rejette sur la corrup-
» tion du cœur ce qui n'est l'effet que
» de sa propre mal-adresse, de son peu
» d'économie. Elle a dépensé dans un
» jour tout ce qui pouvoit entretenir le
» goût qu'elle avoit excité. Elle n'a plus
» rien à offrir à la curiosité d'un Amant;
» c'est toujours la même statue : point
» de variété à espérer, il la sait par cœur:
» *mais dans une femme telle que je l'i-*
» *magine*, c'est l'aurore du plus beau
» jour; c'est où commencent les plaisirs
» les plus satisfaisants. J'entends les
» épanchements du cœur, ces confiden-
» ces réciproques qui mettent l'ame
» dans une situation si délicieuse ; ces
» ingénuités, ces aveux qui échappent,
» ces transports qu'excite en nous la
» certitude de faire tout le bonheur,
» de mériter toute l'estime de la personne
» que nous aimons. Ce jour est, en un
» mot, l'époque où l'homme délicat va
» découvrir des trésors intarissables,
» que jusqu'alors on avoit pris soin de
» lui dérober : la liberté qu'une femme
» acquiert va mettre en jeu tous les sen-
» timents que la contrainte tenoit res-

» serrés ; son cœur va prendre l'essor,
» mais un essor bien ménagé. Le temps,
» loin d'amener les dégoûts, ne four-
» nira que de nouvelles raisons de la
» faire aimer davantage. Mais encore
» une fois, je lui suppose assez d'esprit
» pour maîtriser son penchant. Car pour
» fixer un Amant, ce n'est point assez,
» (peut-être même est-ce trop) de l'ai-
» mer éperdument. Il faut savoir l'aimer
» avec prudence, avec retenue, & la
» pudeur est par cette raison la chose la
» plus ingénieuse que les gens délicats
» aient imaginée. Mais se livrer à l'im-
» pétuosité de son penchant, s'anéantir,
» pour ainsi dire, dans l'objet aimé, c'est
» la recette d'une Amante sans discer-
» nement. Ce n'est point-là l'amour, c'est
» aimer pour le moment, c'est vouloir
» bientôt faire de son Amant un enfant
» gâté. Je veux qu'une femme se con-
» duise avec plus de réserve & de mé-
» nagement. L'excès de son ardeur ne
» la justifie point à mes yeux ; le cœur
» est presque toujours un coursier fou-
» gueux dont il faut ménager la viva-
» cité. Si vous n'employez pas ses for-
» ces avec économie, cette vivacité ne
» sera plus qu'un emportement passa-

» ger. La même tiédeur que vous apper-
» cevrez dans l'Amant, après ces mou-
» vements convulsifs ; vous l'éprouverez
» vous-même, & vous sentirez bientôt
» tous les deux la nécessité de vous quit-
» ter. En un mot, il faut plus d'esprit
» qu'on ne pense pour aimer, & pour
» être heureux en aimant. Jusqu'au mo-
» ment du fatal *oui*, ou si vous l'aimez
» mieux, jusqu'à sa défaite, une femme
» n'a pas besoin d'artifices pour conser-
» ver un Amant. La curiosité l'excite,
» le desir le soutient, l'espérance l'en-
» courage. Mais est-il heureux une fois,
» c'est à la belle à se donner autant de
» soins pour le conserver, qu'il en a
» mis en usage pour la vaincre ; il faut
» que le desir de le fixer la rende in-
» génieuse ; un cœur est comme les
» grandes Places, l'acquisition en est
» moins difficile que la conservation. Il
» ne faut que des charmes pour rendre
» un homme amoureux ; pour le rendre
» constant, il faut plus que cela ; on a
» besoin d'adresse, d'un peu de mane-
» ge, de beaucoup d'esprit, & même,
» d'une nuance d'humeur & d'inégali-
» té ; mais malheureusement les fem-
» mes, dès qu'elles ont cédé, sont trop
tendres

» tendres, trop prévenantes. Il faudroit
» peut-être, pour le bien commun,
» qu'elles résistassent d'abord un peu
» moins, & dans la suite davantage. Je
» le répete, jamais elles ne prévien-
» dront le dégoût qu'en donnant au
» cœur le temps de souhaiter. Je les
» entends continuellement se plaindre
» de ce que notre indifférence est tou-
» jours le fruit de leurs complaisances
» pour nous. Sans cesse elles nous rap-
» pellent le temps où pleins d'amour &
» de sentiments, nous passions auprès
» d'elles des jours tout entiers. Aveu-
» gles qu'elles sont! elles ne s'apper-
» çoivent pas qu'il est encore en leur
» pouvoir de nous ramener à ces situa-
» tions, dont le souvenir leur est si
» cher? Qu'elles oublient ce qu'elles
» ont déja fait pour nous, elles ne se-
» ront point tentées de faire encore plus;
» qu'elles nous le fassent oublier, nous
» exigerons moins; qu'elles réveillent
» notre cœur par de nouvelles difficul-
» tés; que nos inquiétudes renaissent;
» enfin, qu'elles nous fassent desirer de
» nouvelles preuves d'un penchant dont
» la certitude diminue tout le prix à
» nos yeux. Elles auront dès-lors moins

» à se plaindre de vous, & seront plus
» contentes d'elles-mêmes. Voulez-vous
» que je vous l'avoue franchement : les
» choses changeroient bien, si les fem-
» mes se ressouvenoient à propos que
» leur rôle est toujours de se faire pres-
» ser ; le nôtre de supplier & de méri-
» ter de nouvelles bontés ; que, faites
» pour accorder, jamais elles ne doivent
» offrir. Réservées dans l'excès même
» de la passion, elles se garderoient
» bien de se livrer sans ménagement ;
» l'Amant auroit toujours quelque chose
» à demander, & par conséquent feroit
» toujours soumis pour obtenir. Des
» complaisances sans bornes avilissent
» les charmes les plus séduisants, &
» révoltent à la fin celui même qui les
» exige. C'est une vérité d'expérience.
» La société met toutes les femmes de
» niveau : la belle & la laide, après
» leur défaite, ne se distinguent plus
» que par l'art de conserver leur auto-
» rité ; mais qu'arrive-t-il le plus com-
» munément ? Une femme croit n'avoir
» plus rien à faire, que d'être affectueu-
» se, caressante, douce, égale & fidelle.
» Elle a raison dans un sens, ces qua-
» lités doivent faire le fond de son ca-

» ractere ; elles ne manqueront pas de » la faire estimer ; mais ces mêmes » qualités, toutes estimables qu'elles » sont, si elles ne sont pas relevées par » une nuance d'inégalité, ne manqueront pas aussi d'éteindre l'amour, & » d'amener la langueur & l'ennui ; poisons mortels pour les cœurs les mieux » constitués !

» Savez-vous enfin pourquoi les » Amants se dégoûtent si facilement » dans la prospérité ? Pourquoi l'on se » plaît si peu, après s'être plu beaucoup » trop ? C'est que les deux Parties intéressées ont l'une & l'autre une idée » également fausse. L'un croit ne pouvoir plus rien obtenir : l'autre imagine » n'avoir plus rien à donner. Il s'ensuit » nécessairement que l'un ralentit sa » poursuite, & que l'autre néglige de se » faire valoir, on croit ne pouvoir » plus se faire valoir que par les qualités » solides. On substitue la raison & l'estime » à l'amour ; dès-lors, plus de piquant » dans le commerce, plus de ces aimables querelles si nécessaires pour empêcher le dégoût en le prévenant.

» Mais quand je veux que l'uniformité d'un commerce galant soit ani-

» mée par quelques orages, ne croyez
» pas que je prétende que, pour être heu-
» reux, deux Amants doivent toujours
» se quereller. Je desirerois seulement
» que leurs démêlés nâquissent de leur
» amour même; que la belle n'oubliât
» point (par une bonté pusillanime)
» les égards ni les soins qui lui sont dus;
» que par une excessive sensibilité elle
» ne fît pas de son amour une source
» d'inquiétude capable d'empoisonner
» tous les moments de sa vie; que par
» une fidélité scrupuleuse, elle ne rendît
» pas son Amant trop certain qu'il n'a
» rien à redouter de ce côté-là. Il ne
» faut pas enfin que, par une douceur,
» une égalité inaltérable, une femme
» ait la foiblesse de pardonner tout à
» l'homme qui lui manque. L'expérience
» ne le fait voir que trop souvent, les
» femmes ne perdent leurs Amants ou
» le cœur d'un époux que par trop d'in-
» dulgence & de facilité: quelle mal-
» adresse! Elles font un mérite de leur
» tout sacrifier; elles les gâtent, & n'en
» font que des ingrats. Tant de généro-
» sité tourne à la fin contre elles-mêmes;
» & bientôt ils s'habituent à regarder
» comme un droit ce qui ne leur est

» accordé que comme une grace.

» Vous voyez tous les jours des fem-
» mes (même parmi celles qu'on mé-
» priſe avec le plus de raiſon) régner
» avec un ſceptre de fer, traiter en
» eſclave les hommes qui leur ſont at-
» tachés, les avilir, à force de les maî-
» triſer. Eh bien ! ce ſont ces femmes
» qui ſont aimées le plus long-temps. Je
» ſens qu'une femme ſage & bien éle-
» vée ne s'aviſera pas de ſuivre un tel
» exemple : cet air militaire répugne à
» la douceur des mœurs, & manque à
» la décence qui fait le charme des
» choſes même qui éloignent de la
» vertu. Mais que cette femme rai-
» ſonnable affoibliſſe un peu la nuan-
» ce, il en reſtera préciſément ce qu'il
» faut pour conſerver un Amant. Nous
» ſommes des eſclaves, que trop de
» bontés rendent quelquefois inſolents :
» nous demandons ſouvent à être traités
» comme ceux du nouveau monde : nous
» avons au fond du cœur une regle de
» juſtice qui nous avertit que la main
» qui nous gouverne, s'appeſantit quel-
» quefois ſur nous avec raiſon, nous lui
» en ſavons gré.

» Enfin, voici mon dernier mot :

» dans tout ce qui eſt du reſſort de l'a-
» mour les Dames doivent être ſouve-
» raines ; c'eſt d'elles que nous devons
» attendre notre bonheur : elles le feront
» infailliblement, dès qu'elles ſauront
» gouverner nos cœurs avec intelli-
» gence, modérer leur propre penchant
» & maintenir leur autorité, ſans la com-
» promettre, & ſans en abuſer.

LETTRE XLV.

EN deux mots vous allez être ſatisfait, Marquis ; voici ce que je penſe ſur la Lettre que je vous envoyai hier. Pour qu'une femme puiſſe profiter des conſeils de M. de Saint-Evremont, il faut qu'elle n'ait pris qu'un goût médiocre, & qu'elle ait excité une grande paſſion. Au reſte, nous en cauſerons plus amplement quand il vous plaira. Je paſſe à ce qui vous regarde. Le ſacrifice que la Comteſſe a exigé de vous, méritoit bien le prix que vous y avez mis. Renoncer pour elle à une femme dont les dehors obligeants vous annonçoient tant de diſpoſitions à vous bien traiter ; y renoncer publiquement, en préſence de ſa rivale,

& avec si peu de ménagement pour la vanité de la personne abandonnée ; c'est un effort qui naturellement ne devoit pas se faire sans une récompense proportionnée. Elle ne pouvoit trouver un plus heureux prétexte de vous accorder son portrait Mais prendre un jour aussi solemnel que celui où la Marquise reçut chez elle compagnie pour la premiere fois ; choisir le moment où la femme de finance s'étoit mise sous les armes pour faire assaut de beauté avec la femme de qualité ; ne lui parler qu'en passant ; affecter de se livrer tout entier au plaisir de voir sa rivale, de l'entretenir & de faire sa partie ; c'est un outrage qu'on ne lui pardonnera jamais: on s'en vengera, vous le verrez, & le plus cruellement qu'il sera possible ; c'est moi qui vous en réponds. Venons au second article de votre Lettre.

Vous me demandez si la derniere faveur, ou plutôt la derniere faute que nous puissions commettre, est une preuve certaine qu'une femme vous aime. Oui, & non.

Oui, si vous aimez une femme dont vous faisiez la premiere passion, & qui ait de la délicatesse & de la vertu, Mais

dans ce cas auſſi cette preuve ne ſera ni plus certaine ni plus flatteuſe pour vous que toutes les autres qu'elle vous aura données de ſon penchant. Tout ce que fait une femme qui aime, les choſes même les moins eſſentielles en apparence, ſont des marques auſſi ſûres de ſa paſſion, que celles dont les hommes font tant de cas. J'ajouterai même que ſi cette femme vertueuſe eſt d'une certaine complexion, la derniere faveur prouvera moins que mille autres petits ſacrifices que vous comptez pour rien; car alors elle agit pour elle beaucoup plus que pour vous: elle eſt trop intéreſſée à vous écouter, pour que vous puiſſiez faire gloire de l'avoir perſuadée; tout autre que vous eût obtenu le même avantage. Je connois une femme qui s'eſt laiſſé vaincre deux ou trois fois par des hommes qu'elle n'aimoit pas, & de laquelle celui dont elle étoit épriſe n'a jamais rien obtenu. Il peut donc arriver que la derniere faveur ne prouve rien pour celui qui l'obtient: au contraire, ſouvent il ne doit la facilité qu'il trouve qu'au peu de cas qu'on fait de lui. Jamais nous ne nous reſpectons davantage que devant ceux que

nous estimons. Soyez sûr qu'il faut un penchant bien impérieux pour déterminer une femme raisonnable à s'oublier devant quelqu'un dont elle craint le mépris. Votre prétendu triomphe peut donc avoir quelquefois des causes qui, loin d'être glorieuses pour vous, ne serviroient qu'à vous humilier, si vous les connoissiez.

On voit, par exemple, un Amant prêt à se rebuter; on craint qu'il ne nous échappe, pour s'adresser à quelqu'autre plus accommodante; on ne veut pas le perdre; il est toujours humiliant de se voir abandonné; on cede, on n'imagine pas d'autre moyen de le garder. On veut n'avoir rien à se reprocher. S'il nous quitte après cela, on l'aura du moins mis dans tout son tort: car, comme une femme s'attache encore plus par les faveurs qu'elle accorde, elle imagine qu'elles forceront un homme à la reconnoissance: quelle folie! D'autres se rendront par des motifs différents. La curiosité détermine celle-ci; elle veut savoir ce que c'est que l'amour. Celle-là, peu avantagée du côté de la figure, voudra fixer les gens par l'attrait du plaisir. L'une se mettra dans la tête d'avoir

un homme dont la conquête flatte sa vanité; elle sacrifiera tout pour se l'attacher. Une autre enfin cédera à la pitié, à l'occasion, aux importunités, au plaisir de se venger d'un infidele. Que sais-je moi? Le cœur est si bizarre, & les raisons qui le décident, si singulieres & si variées, qu'il est impossible de découvrir tous les ressorts qui le font mouvoir. Mais si nous nous faisons illusion sur les moyens de vous fixer, combien de fois aussi les hommes ne se trompent-ils pas sur les preuves de notre amour? S'ils avoient plus de délicatesse, ils en trouveroient mille qui prouvent plus que les faveurs les plus signalées.

Dites-moi donc, Marquis, ce que j'ai fait à M. de Coulanges? Depuis un mois il n'a pas mis le pied chez moi. Cependant, sans reproche, je lui dis assez de douceurs quand il y vient. C'est un des plus aimables hommes que je connoisse. Je serai fâchée contre vous, si vous ne me l'amenez pas à mon retour de Versailles: je veux qu'il me chante lui-même les derniers couplets qu'il a faits; on dit qu'ils sont charmants.

LETTRE XLVI.

Vous êtes trop bon, Marquis, de vous être apperçu de mon absence. Si je ne vous ai pas écrit pendant mon séjour à la campagne, c'est que je vous savois heureux; & cette idée me tranquillisoit. J'ai senti qu'il falloit que l'amour eût ses droits: comme ordinairement son regne n'est pas long, & que d'ailleurs l'amitié n'a rien à démêler avec lui, j'attendois patiemment qu'un intervale de plaisir vous permît de lire mes Lettres. Savez-vous ce que je faisois pendant ce temps-là? Je m'amusois à combiner tous les événements qui devoient arriver dans l'état où je voyois votre société. J'ai prévu les tracasseries de la Comtesse avec sa rivale; j'ai pressenti que cela finiroit par une rupture ouverte; j'ai deviné que la Marquise ne seroit point du parti de la premiere, & qu'elle embrasseroit la querelle de l'autre. La femme de finance n'est pas tout-à-fait si jolie que sa rivale: raison décisive de se déclarer pour elle & de l'appuyer sans danger. Quelle devoit être la

ſuite de tout cela ? la déſunion qui s'eſt miſe entre toutes ces femmes. Que de révolutions, bon Dieu ! depuis ſi peu de temps ! Il n'y a que votre bonheur qui n'en éprouve point. Vous trouvez tous les jours de nouvelles raiſons d'aimer & d'eſtimer cette aimable Comteſſe. Croyez qu'une femme d'un mérite auſſi réel & d'une figure auſſi intéreſſante ne peut que gagner à ſe faire connoître de plus en plus. Que rien n'affoibliſſe donc l'eſtime que vous conſervez pour elle. Vous avez, j'en conviens, obtenu l'aveu de ſon penchant pour vous ; mais en eſt-elle moins eſtimable ? ſon cœur ne doit-il pas au contraire augmenter de prix à vos yeux, à proportion de la certitude que vous acquérez d'en être l'unique poſſeſſeur ? Et quand même vous auriez obtenu de ſon penchant les preuves dont nous parlions la derniere fois, vous croiriez-vous en droit de la méſeſtimer ? je ne puis m'empêcher de le dire ; vos pareils m'indignent toutes les fois qu'ils s'imaginent pouvoir manquer à mon ſexe, & nous punir de nos foibleſſes. N'eſt-ce pas le comble de l'injuſtice & de la dépravation, d'inſulter encore à la douleur que nous cauſe leur change-ment ?

ment? Ne peuvent-ils donc être inconstants sans être injustes? Les procédés injurieux devroient-ils jamais suivre les dégoûts qu'ils éprouvent? Si nous sommes coupables, est-ce celui qui a profité de nos fautes, qui les a occasionnées, qui doit nous en punir? Conservez donc dans tous les temps les sentiments que vous avez pour la Comtesse. Qu'une fausse opinion ne nuise point aux progrès qu'ils pourront encore faire dans votre coeur. Ce n'est point notre défaite par elle-même qui doit nous rendre méprisables à vos yeux: la façon dont nous nous sommes défendues, rendues & conservées, doit seule être la mesure de votre estime ou de vos mépris.

Madame de la Fayette a donc trouvé que ma derniere Lettre rouloit sur un fond un peu libre. Voilà ce que vos indiscrétions m'attirent: mais elle ne fait pas attention que je ne suis pas plus coupable en cela que le Démonstrateur en Anatomie: j'analyse l'homme métaphysique comme il disseque l'homme physique. Croyez-vous que par scrupule il doive omettre dans ses opérations les parties de son sujet qui peuvent offrir aux gens corrompus les occasions de se

livrer aux saillies d'une imagination déréglée ? Ce n'est pas le fond des choses qui fait l'indécence : ce ne sont point les mots, pas même les idées ; c'est l'intention de celui qui parle, & presque toujours la dépravation de celui qui écoute. Madame de la Fayette étoit assurément la personne du monde que j'aurois soupçonnée le moins de me faire de pareils reproches ; & je veux demain chez la Comtesse, la faire convenir de son injustice.

LETTRE XLVII.

Moi, Marquis, être étonnée des nouvelles agaceries que vous fait votre Financiere ! Je connois trop bien les femmes. Ne doutez pas un instant qu'elle n'emploie tous les rafinements de la coquetterie, pour vous enlever à la Comtesse. Elle peut avoir du goût pour vous ; mais modérez là-dessus votre amour propre : le plus puissant motif qui la conduise, est sans contredit le desir de se venger. Sa vanité est intéressée à punir sa rivale d'avoir obtenu la préférence. Les femmes ne se par-

donnent jamais ces choses-là ; & si celui qui fait le sujet de la querelle, n'est pas le premier objet de leur courroux, c'est qu'elles ont besoin de lui pour exercer leur ressentiment. Vous avez rencontré, dans la rivale de la Comtesse, précisément ce que vous exigez de celle-ci pour lui rester attaché. On vous offre d'avance le prix des soins que vous rendrez, & dont peut-être on vous dispensera ; & je vois que vous serez assez peu délicat pour accepter ces offres. Il est donc écrit sur les cœurs de tous les hommes, *à la plus facile.*

Mais ne devriez-vous pas rougir, de mériter le moindre reproche de la Comtesse ? Quelles femmes encore paroissez-vous lui préférer ? Une femme sans délicatesse, sans amour ; une femme qui n'est conduite que par l'attrait du plaisir : plus vaine que sensible, plus voluptueuse que tendre, plus vive qu'affectueuse, elle ne cherche, elle ne chérit en vous que votre jeunesse, & tous les avantages qui l'accompagnent.

Vous sentez tout ce que vaut sa rivale, vous connoissez tous les torts que vous avez avec elle, vous convenez que vous êtes un monstre d'ingratitude ; &

cependant vous ne pouvez prendre sur vous de mériter votre grace. En vérité, Marquis, je ne vous comprends plus. Je commence à croire que Madame de Sévigné a raison, * lorsqu'elle dit que son fils connoît ses devoirs, & qu'il en raisonne fort bien, mais que les passions l'emportent : ensorte que *ce n'est pas par la tête qu'il est fou, mais par le coeur.*

En vain me rappellez-vous ce que je vous ai dit autrefois sur la façon dégagée dont il falloit traiter l'amour : souvenez-vous que dans ce temps-là je m'égayois plutôt par quelques réflexions badines, que je ne prétendois vous donner des avis en forme. N'oubliez pas non plus qu'il n'étoit question alors que d'un goût passager, que d'une Maîtresse ordinaire : mais le cas où vous vous trouvez aujourd'hui, est bien différent. Vous verrez toutes les femmes de Paris, sans en trouver une seule que vous puissiez même comparer à celles que vous quittez si cruellement : & par quelle raison encore ? parceque sa résistance blesse votre vanité. Quelle ressource nous res-

* Voyez les Lettres de Madame de Sévigné.

te-t-il donc désormais pour vous fixer? — J'en conviens néanmoins avec vous, quand une passion est éteinte, elle se rallume difficilement. *On n'est pas plus le maître d'aimer encore, qu'on l'étoit de n'aimer point.* Je sens la vérité de toutes ces maximes ; mais je n'y rends hommage qu'à regret, dès que je considere qu'en connoissance de cause, vous laissez l'excellent pour le pire, que vous renoncez à un bonheur solide, à des plaisirs durables, pour vous livrer à des goûts dépravés, à de purs caprices : mais, je le vois bien, toutes mes réflexions ne vous rameneront pas. Je commence même à craindre de vous ennuyer avec ma morale : & à parler vrai, je crois qu'il est assez ridicule à moi de vous prêcher la constance, tandis qu'il est bien décidé que vous n'aimez plus, *& que vous avez le cœur fou.* Je vous abandonne donc à votre mauvais destin, sans cependant renoncer à vous suivre dans vos nouveaux écarts. A quoi serviroit de s'en affliger ? voudrois-je prendre avec vous le ton d'un Pédagogue ? Non assurément ; nous y perdrions trop tous les deux : je m'ennuyerois, & je ne vous réformerois pas.

LETTRE XLVIII.

JE ne vous le cele point, Marquis, vos procédés pour la Comtesse m'avoient donné de l'humeur contre vous, & j'étois tentée de rompre tout commerce avec un homme aussi méchant que vous l'êtes. La facilité avec laquelle je me rends à vos instances, me fait croire que mon amitié pour vous tient un peu de la foiblesse. Vous avez raison; ne vous être attachée qu'autant que vous suivriez mes conseils, ce ne seroit pas être votre véritable amie. Plus vous devenez à plaindre, moins je dois vous abandonner: mais on n'est pas le maître d'un premier mouvement. Quelque effort que je fisse pour vous trouver moins coupable, l'intérêt que je prenois au malheur de mon amie, l'emportoit toujours. Il y avoit des moments où je ne pouvois pas vous imaginer innocent, dès qu'une si belle personne se plaignoit de vous. A présent que je vois sa situation s'adoucir tous les jours, je me fais presque un crime de la froideur de ma derniere Lettre.

Je me contenterai donc désormais de la plaindre, sans vous importuner plus long-temps à son égard. Ainsi reprenons, s'il vous plaît, notre train ordinaire. Ne craignez plus mes reproches : je le vois, ils seroient aussi inutiles que déplacés.

LETTRE XLIX.

VOus ne saviez donc pas, Marquis, qu'il est souvent plus difficile de se débarrasser d'une Maîtresse que de l'acquérir. Vous l'éprouvez cependant. Votre dégoût pour la femme de finance ne me surprend que parce qu'il n'est pas venu plutôt. Quoi ? n'ignorant pas quel est son caractere, vous pouvez penser que le désespoir qu'elle affecte en voyant votre indifférence augmenter tous les jours, soit l'effet d'une passion véritable ? Vous pouvez encore être la dupe de son manege : j'admire & je plains votre aveuglement. Mais ne seroit-ce point aussi la vanité qui aideroit un peu à fortifier votre illusion ? A la vérité ce seroit une vanité bien singuliere que celle d'être aimé d'une pareille femme ; mais les hommes sont si vains, qu'ils

seroient flattés de l'amour de la courtisanne la plus déterminée. En tout cas, détrompez-vous. Une femme que l'on quitte, quand elle est du caractere de votre belle, n'a dans sa douleur en vue que son propre intérêt. Elle s'efforce, par ses larmes & par son désespoir, de vous persuader que votre personne & votre mérite sont tous ses regrets ; que la perte de votre cœur est pour elle le comble de l'infortune ; qu'elle ne voit personne capable de l'en dédommager. Tous ces sentiments-là sont faux. Ce n'est point une Amante affligée qui vous parle ; c'est une femme vaine, désespérée d'avoir été prévenue, piquée du peu de pouvoir de ses charmes, inquiete sur la façon de vous remplacer promptement, jalouse de se donner un air de sensibilité, de paroître digne d'un meilleur sort. Elle justifie en un mot cette pensée de M. D. L. R. F. C. *les femmes ne pleurent pas tant leurs Amants pour les avoir aimés, que pour paroître plus dignes d'être aimées*. C'est bien à D... à jouer le sentiment ! En vérité il faut qu'elle ait de vous une idée bien singuliere, pour espérer de vous en imposer. Voulez-vous la connoître? Le Chevalier

est actuellement sans affaire ; engagez-le à vous remplacer auprès d'elle. Je ne recevrai pas deux Lettres de vous sans que vous me parliez de la facilité avec laquelle elle se sera consolée de vous avoir perdu. Une femme de son âge commence à craindre de ne pas retrouver ce qu'elle perd, & d'être obligée d'avilir ses charmes en prenant le premier qui se présentera. Sa douleur au reste peut être vraie ; mais assurément elle vous trompe sur les motifs qu'elle en donne. Dégagez-vous donc de ses chaînes sans scrupule. En vous piquant de constance ou de délicatesse pour un pareil objet, vous me paroîtrez aussi ridicule que vous m'avez paru coupable, lorsque vous en avez manqué dans une autre occasion. Souvenez-vous, Marquis, de ce que nous disoit un jour M. de Coulanges : La constance est la vertu des gens d'un mérite borné. Ont-ils profité du caprice d'une femme aimable pour s'établir auprès d'elle ? le sentiment de leur médiocrité les y fixe, il les intimide, il n'osent essayer de plaire à d'autres. Trop heureux d'avoir surpris son cœur, ils craignent d'abandonner un bien qu'ils désesperent de pouvoir trou-

ver ailleurs: & comme un instant d'attention sur le peu qu'ils valent, pourroit détromper cette femme sur leur compte, que font-ils alors ? ils érigent la constance en vertu ; ils font de l'amour une superstition ; ils savent intéresser la raison à leur conserver un cœur qu'ils ne doivent qu'au caprice, à l'occasion ou à la surprise. Gardez-vous de ressembler à de si minces personnages. Les cœurs sont la monnoie de la galanterie: les gens aimables sont des effets qui appartiennent à la société; leur destination est d'y circuler, & de faire le bonheur de plusieurs. Un homme constant est donc aussi coupable qu'un avare qui arrête la circulation dans le commerce : il conserve un trésor qui lui est inutile, tandis que d'autres en feroient un si bon usage.

Qu'est-ce d'ailleurs qu'une Maîtresse qu'on garde par raison? quelle langueur ne regne pas dans son commerce ! quelle violence ne faut-il pas se faire pour dire qu'on l'aime encore, tandis qu'il n'en est plus rien! Il est rare que la passion finisse en même temps des deux côtés : alors la constance est un vrai malheur. Je la compare à ce tyran de l'antiquité qui faisoit expirer un homme vivant en l'atta-

tachant à un cadavre. Elle nous condamne au même supplice. Secouez un préjugé si funeste à la liberté du commerce. Croyez-moi, suivez votre goût pour la femme de robe dont vous me parlez : elle pourra bien à la vérité vous ennuyer quelquefois, mais du moins ne vous dégradera-t-elle pas. Si, comme vous le dites, elle est aussi peu spirituelle qu'elle est belle, son regne ne sera pas long. Vous serez donc bientôt vacant ; & je ne doute point qu'une autre ou même plusieurs galanteries ne succedent à celle-là : peut-être même n'en attendrez-vous pas la fin ; car je vois par votre Lettre que vous devenez un homme à la mode. Le nouveau systême que vous vous êtes formé m'en rend certaine : on ne peut pas mieux s'arranger. Ne finir jamais une affaire avant d'en avoir une autre commencée ; ne se retirer de la premiere qu'à proportion des progrès qu'on fait dans la seconde ; rien de mieux : mais comme, malgré de si sages précautions on pourroit se trouver au dépourvu, comme quelque événement au-dessus de la prévoyance humaine pourroit troubler ces arrangements, avoir pour principe de toujours bien s-

nir déformais avec toutes ses Maîtresses, afin d'en retrouver quelqu'une qui vous occupe pendant les interregnes. Je vous l'avoue, Marquis, c'est ce qui s'appelle s'arranger avec toute la prudence imaginable, & je ne doute pas que vous ne vous trouviez bien d'un plan aussi sagement conçu. Adieu.

Je ne sais en vérité comment j'ai le courage de vous écrire des Lettres si longues & si folles ; je trouve à vous entretenir un charme secret dont je pourrois me défier, si je ne connoissois pas bien mon cœur. Cependant je fais réflexion qu'il est actuellement sans affaire : & je veux prendre garde à vous désormais ; car très-souvent vous vous avisez de me dire des choses fort tendres, & je m'aviserois peut-être, moi, de les croire.

LETTRE

VOus en plaisanterez tant qu'il vous plaira, Marquis, je continuerai à vous dire que vous n'êtes point épris de la Présidente. Croyez que je vois plus clair que vous-même dans vos propres affaires. J'ai connu cent honnêtes gens qui,

comme

comme vous, se prétendoient de la meilleure foi du monde amoureux, & qui, dans la vérité du fait, ne l'étoient en façon quelconque. Il en est des maladies du cœur comme de celles du corps; les unes sont réelles, les autres imaginaires. Tout ce qui vous attache à une femme, n'est pas toujours de l'amour. L'habitude d'être ensemble, la commodité de se voir, la suite de soi-même, la nécessité d'avoir quelque galanterie, le desir de plaire, l'espérance de réussir; en un mot, mille autres raisons qui ne ressemblent point du tout à une passion; voilà la plupart du temps ce que vous prenez pour de l'amour; & les femmes sont les premieres à fortifier cette erreur. Toujours flattées des hommages qu'on leur rend, pourvu que leur vanité en profite, rarement examinent-elles les motifs auxquels elles les doivent. Après tout, n'ont-elles pas raison? elles y perdroient presque toujours.

A tous les motifs dont je viens de parler, vous pouvez en joindre encore un autre tout aussi capable de vous faire illusion sur la nature de vos sentimens. La Présidente est sans contredit la plus jolie personne de notre temps: elle est

nouvellement mariée; elle a refusé l'hommage d'un des plus aimables hommes que nous connoissons. Rien sans doute ne flatteroit davantage votre vanité, que de faire une conquête qui ne manqueroit pas de vous donner cette célébrité après laquelle vous aspirez. Voilà, mon cher Marquis, ce que vous appellez de l'amour; & difficilement vous désabuserez-vous; car, à force de vous persuader que vous en avez, vous parviendrez dans peu à croire fermement que ce penchant est réel. Ce sera quelque chose de fort singulier de voir un jour avec combien de dignité vous parlerez de vos prétendus sentiments; avec combien de bonne foi vous croirez qu'ils méritent de la reconnoissance; & ce qu'il y aura de plus plaisant encore, ce seront les déférences qu'on croira peut-être leur devoir. Mais malheureusement l'événement vous détrompera, & vous serez alors le premier à rire de l'air d'importance dont vous aurez traité une affaire aussi folle.

Voulez-vous que je vous dise jusqu'où je pousse l'injustice? Je suis très-persuadée que vous ne deviendrez plus amoureux. Vous n'aurez désormais que des goûts passagers, des commerces frivo-

les, des engagements de caprices : tous les traits de l'amour glisseront sur vous. Vous n'éprouverez point à la vérité ses peines; mais jouirez-vous de la moindre de ses douceurs, pouvez-vous espérer de retrouver jamais dans les fantaisies auxquelles vous vous livrez, ces instants délicieux qui faisoient autrefois votre félicité suprême ? Je n'ai point envie de vous flatter, mais je crois devoir vous rendre cette justice ; votre cœur est fait pour les plaisirs délicats. Ce n'est point vous que je rends responsable de la dissipation dans laquelle vous vivez, ce sont les jeunes fous que vous voyez. Ils appellent jouir, l'abus qu'ils font des plaisirs ; l'exemple vous entraîne. Mais cette ivresse tôt ou tard se dissipera, & vous verrez bientôt, du moins je le souhaite, que vous vous êtes trompé de deux façons sur l'état de votre cœur. Vous avez cru qu'il étoit épris de la Présidente, vous reconnoîtrez votre erreur : vous avez pensé qu'il avoit cessé d'être sensible pour.... Mais je veux vous tenir la parole que je vous ai donnée. Peut-être viendra-t-il un temps où je pourrai plus librement vous exprimer ma pensée. Je réponds au reste de votre Lettre.

Avouez-le, Marquis, il falloit que vous fussiez bien désœuvré ce matin, pour vous amuser à relire mes Lettres; j'ajoute qu'il falloit même que vous eussiez de l'humeur, pour vous porter à les critiquer. Quelque partie brillante, quelque rendez-vous flatteur avoient sans doute manqué. Mais je ne veux point éluder la difficulté. Je vous parois donc me contredire quelquefois? Si je vous avouois que cela peut bien être; si je vous faisois la même réponse que faisoit l'autre jour M. de la Bruyere à quelques critiques: *Ce n'est pas moi qui me contredis, c'est le cœur sur lequel je raisonne.* En pourriez-vous conclure raisonnablement que tout ce que je vous ai dit est faux? Je ne le crois pas. Mais que fais-je en effet si, entraînée par les situations où vous vous trouviez, je n'ai point paru détruire ce que j'avois avancé dans des occasions différentes? Que fais-je si, vous voyant prêt à donner dans un travers, je n'ai point poussé trop loin des vérités qui, dites foiblement, ne vous auroient peut-être pas ramené? Que fais-je, en un mot, si, m'étant intéressée au bonheur d'une amie, l'envie de la servir n'a pas quelquefois diminué ma

ſincérité ?... Mais je ſuis bien bonne de répondre férieuſement à la tracaſſerie que vous me faites. Ne devois-je pas voir d'abord qu'il y a plus de malignité dans votre Lettre que de véritable envie de me critiquer ? Ce ſera, je vous aſſure, la derniere fois que vous abuſerez de ma ſimplicité. Je vais me conſoler de cette perfidie avec... c'eſt quelqu'un qui aſſurément n'eſt pas auſſi méchant que vous.

Quel dommage que vous ne ſoyiez pas une femme ! J'aurois un ſi grand plaiſir à diſſerter avec vous ſur les nouvelles coëffures ! Je n'ai jamais rien vu de ſi extravagant que leur hauteur. Au moins, Marquis, ſongez que ſi la Préſidente n'en a pas une inceſſamment, vous ne pouvez plus avec décence lui reſter attaché.

LETTRE LI.

C'EST donc une affaire décidée ? quoi que j'en diſe, vous voilà le tenant de la Préſidente : on vous a ſacrifié un rival aimé, & vous triomphez. Que votre vanité eſt prompte à faire ſon profit de tout ! Je rirois bien, ſi votre pré-

tendu triomphe aboutissoit à vous faire donner un beau matin votre congé. Car il pourroit fort bien se faire que ce sacrifice, dont vous vous glorifiez aujourd'hui, ne fût qu'une feinte. Depuis le temps que vous vivez avec les femmes, vous ne vous êtes donc pas encore fait un principe de vous défier de tous les sentiments qu'elles affectent ? Mais si la belle vous avoit pris seulement pour réveiller dans le cœur de son Céladon un amour qui commençoit à devenir languissant; si vous n'étiez que l'instrument de la jalousie de l'un, & de l'artifice de l'autre, seroit-ce un miracle ? La Présidente est peu fine, me direz-vous, & par conséquent incapable d'une pareille ruse. Mon cher Marquis, l'amour est un grand précepteur; & les plus bêtes (à tous autres égards) ont très-souvent un discernement plus fin, plus juste & plus sûr que tout autre, lorsqu'il y va de l'intérêt de leur cœur. Mais laissons la these particuliere, & voyons les hommes en général dans la situation où vous vous trouvez.

Ils croient, comme vous, que le sacrifice qu'on leur fait d'un rival, suppose leur supériorité sur lui. Eh ! combien de fois arrive-t-il que ce sacrifice

n'eſt qu'un jeu? S'il eſt ſincère, ou la belle avoit aimé ce rival, ou elle ne l'avoit pas aimé. Si elle l'avoit aimé, dès qu'elle le quitte, c'eſt une marque certaine qu'elle ne l'aime plus; &, dans ce cas, quelle gloire tirer d'une pareille préférence? Si elle ne l'avoit pas aimé, que conclure à votre avantage de la prétendue victoire que vous remportez ſur un homme qui lui étoit indifférent?

Il eſt encore un autre cas où vous pouvez être préféré, & l'être ſans que la préférence doive vous flatter davantage; c'eſt lorſque la vanité de la belle que vous attaquez, eſt plus forte que ſon penchant pour l'Amant diſgracié. Votre rang, votre figure, votre réputation, votre fortune peuvent la déterminer en votre faveur. Il eſt même rare, (je le dis à la honte des femmes, & les hommes ne ſont pas moins ridicules qu'elles à cet égard) il eſt rare, dis-je, qu'un Amant qui n'a que ſon amour & ſes grands ſentiments à préſenter, tienne long-temps contre un homme qu'on déſigne par ſa qualité ou par ſa place, qui a des gens, une livrée, un équipage, &c. Dès que l'Amant le plus tendre peut faire rougir une femme, dès qu'elle n'oſe avouer ſon vainqueur, dès qu'elle n'oſe

même se faire un mérite de le sacrifier ; je le prédis, son regne ne sera pas long. Elle ne sera embarrassée que de choisir dans toutes les bonnes raisons qu'elle aura de le quitter. Ainsi le défunt de la Présidente étoit un Conseiller, sans doute aussi fade, aussi empesé que sa perruque. Quelle figure contre un homme de Cour, & contre un guerrier tel que vous !

Eh bien ! croirez-vous une autre fois à mes prophéties ? Que vous avois-je dit ? Le Chevalier a-t-il trouvé tant de difficultés à persuader votre Pénélope ? Cette femme désolée & prête à se percer le cœur, en moins de quinze jours vous donne un successeur, l'aime, le lui prouve, en est méprisée : est-ce perdre trop de temps ? Qu'en pensez-vous ?

LETTRE LII.

OUI, Marquis, c'est à mon amitié, c'est à mes conseils que la Comtesse doit la tranquillité dont elle commence à jouir, & je ne conçois pas le chagrin que vous cause l'indifférence qu'elle vous marque. Il s'en faut donc beaucoup que j'aie envie de vous plaindre : votre dou-

ſeur ne part que d'une vanité bleſſée. Les hommes ſont bien injuſtes ; ils veulent qu'une femme les garde toujours comme des objets intéreſſants pour elle, tandis qu'eux, en la quittant, n'ont ordinairement rien oublié pour la convaincre qu'ils la dédaignent. Eh ! que vous importe, dites-le-moi, la haine ou l'amour d'une perſonne que vous n'aimez plus ? Votre jalouſie contre le petit Duc eſt ſi déraiſonnable, qu'elle m'a fait éclater de rire. N'eſt-il pas tout ſimple, tout naturel qu'une femme ſe conſole de votre perte, en écoutant un homme qui ſent mieux que vous le prix de ſon cœur ? Et de quel droit, s'il vous plaît, vous en plaignez-vous ? Examinez votre conſcience ; convenez que Madame de Sévigné a raiſon : vous avez le cœur fou, mon pauvre Marquis.

Malgré tout cela, le parti que vous me propoſez, m'a paru aſſez plaiſant. Je conçois qu'il y auroit de la douceur à vous aider dans votre projet de vengeance contre votre infidelle. Quand ce ne ſeroit que par dépit, & pour la ſingularité du fait, nous devrions nous aimer. Mais tous ces jeux-là tournent mal ordinairement. L'amour eſt un traître qui nous égratigne, lors même que l'on ne

voudroit que jouer avec lui. Ainſi, Marquis, conſervez votre cœur : je me ferois ſcrupule d'ôter du commerce un effet ſi précieux. D'ailleurs, je ſuis ſi ennuyée des fadeurs des hommes, que je ne veux plus déſormais avoir que des amis. On a toujours maille à partie avec un Amant. Je commence à ſentir le prix du repos, & j'en veux jouir. J'y reviens néanmoins encore : il ſeroit fort ſingulier que vous allaſſiez vous mettre dans la tête que vous avez beſoin d'être conſolé, & que ma ſituation exige le même ſecours, parce que le Marquis de.... eſt parti pour ſon Ambaſſade. Détrompez-vous : mes amis me ſuffiſent ; & ſi vous voulez reſter de ce nombre, ne vous aviſez pas au moins de me conter fleurette davantage, ſinon... Adieu, Marquis.

LETTRE LIII.

OH ! pour le coup, je quitte la partie, ſi vous perſiſtez à me parler ſur le même ton. Quel démon vous a inſpiré l'envie de remplacer les abſents ? Peut-on lutiner quelqu'un comme vous le fîtes hier au ſoir ? Je ne ſais comme vous vous y

prîtes ; mais quelqu'envie que j'eusse de me fâcher de vos propos, il me fut impossible de trouver de la colere contre vous. Je ne sais où ceci aboutira. Ce qu'il y a de certain, c'est que vous aurez beau faire, il est bien décidé que je ne veux point vous aimer, &, qui pis est, que je ne vous aimerai jamais ; oui, Monsieur, jamais. Eh ! mais en vérité, c'est une chose étrange : vouloir persuader à une femme qu'elle est affligée, qu'elle a besoin d'être consolée, quand elle vous assure que tout cela n'est pas, & qu'elle n'a besoin de rien, c'est pousser les choses jusqu'à la tyrannie. De grace, faites un peu de réflexion sur la folie qui vous passe par la tête. Seroit-il décent, dites-moi, que j'allasse prendre la place de mon amie ? qu'une femme qui vous a servi de mentor, qui a fait avec vous le rôle de mere, allât prétendre à celui d'Amant ? Scélérat que vous êtes ! si vous avez quitté si promptement une femme jeune & jolie, que feriez-vous d'une vieille fille telle que moi * ? Peut-être voulez-vous tenter ma conquête, pour

* Mademoiselle de Lenclos a fait des passions dans un âge fort avancé. Voyez les Auteurs cités dans la Lettre préliminaire.

ſavoir ſi pour moi l'amour eſt le même dans la pratique que dans la ſpéculation. Ne vous mettez pas dans les frais d'une ſéduction. Je vais ſatisfaire ſur le champ votre curioſité.

Vous ſavez que toutes tant que nous ſommes, nous n'agiſſons gueres ſuivant nos principes : eh bien! c'eſt-là préciſément ce que vous verriez dans le commerce galant que vous voudriez lier avec moi. Tout ce que je vous ai dit ſur les femmes & ſur l'amour ne vous a point appris la façon dont je me conduirois dans l'occaſion. Il y a bien de la différence entre ſentir & penſer, entre parler pour ſon compte, & penſer pour celui des autres. Vous trouveriez donc encore chez moi bien des ſingularités, qui peut-être vous déplairoient. Je ne ſens point comme les autres femmes. Vous pourriez les connoître toutes, ſans connoître Ninon : &, croyez-moi, ce que vous découvririez de nouveautés, ne vous récompenſeroit pas de la dépenſe que vous feriez pour me plaire. Vous avez beau exagérer le prix que vous mettez à ma conquête; je vous en avertis, vous faites trop de débourſés en eſpérance, je ne me ſens pas capable de vous en tenir

compte

compte. Restez dans une carriere plus brillante. La Cour vous offre mille jolies femmes, avec lesquelles vous ne risquez pas, comme avec moi, de vous ennuyer à philosopher, à avoir de l'esprit. Je ne puis cependant vous dissimuler que je n'aurois pas été fâchée de vous avoir vu aujourd'hui. J'ai eu toute l'après-midi la tête rompue par la dispute sur les anciens & les modernes. J'en ai encore de l'humeur, & je serois presque tentée de convenir avec vous que je ne suis pas encore assez sur le retour pour m'occuper uniquement l'esprit de science, & sur-tout de Messieurs les anciens. Si vous saviez vous contenir, & me dire moins de douceurs, il n'est pas douteux que je vous préférerois à tout autre pour venir égayer des occupations si sérieuses. Mais vous êtes un homme si intraitable, si méchant, que je n'ose presque vous prier de venir souper demain avec moi. Je me trompe, quand je dis demain, car il est deux heures après minuit, & je réfléchis que ma Lettre ne vous sera rendue qu'à midi: ainsi c'est aujourd'hui que je vous attends. Vous plaindrez-vous? voilà un rendez-vous bien en forme. Mais que cette facilité vous prouve que je ne vous crains

pas trop, & que je ne croirai de vos fleurettes que ce que je jugerai à propos. Vous entendez que ce ne sera pas moi à qui l'on en fera accroire sur cet article. Je connois si bien les hommes.....

LETTRE LIV.

IL n'est plus temps, Marquis, de vous dissimuler les véritables sentiments de la Comtesse à votre égard. Tant que j'ai pu garder son secret sans trahir l'amitié que j'ai pour vous, je l'ai fait : mais si je vous cachois ce que je vais vous apprendre, vous pourriez peut-être un jour m'en faire de justes reproches. De quelques infidélités que vous soyez coupable, quelque soin qu'on ait pris de vous persuader qu'on vous avoit totalement oublié, vous n'avez jamais cessé d'être tendrement aimé. Quoiqu'on ait essayé de vous punir par une indifférence affectée, on ne vouloit cependant pas se priver du plaisir de vous voir, & c'est par complaisance pour la Comtesse que je vous ai fait quelques agaceries ; elles pouvoient vous attirer plus souvent chez moi. Mais toutes ces ressources n'ont pu satisfaire un cœur pro-

fondément blessé; & elle est sur le point d'exécuter un dessein auquel je me suis long-temps opposée. Vous en serez instruit par vous-même, en lisant la Lettre qu'elle m'écrivit hier, & que je joins ici.

LETTRE de la Comtesse à Mademoiselle de Lenclos.

» Si vous voulez, ma chere Ninon, » rester mon amie, cessez de combattre » ma résolution: vous savez qu'elle n'est » point l'ouvrage d'un moment; ce n'est » le fruit ni d'un dégoût momentané, ni » d'un dépit imprudent, ni du désespoir. » Je ne vous l'ai pas caché. La possession » du cœur du Marquis de Sévigné auroit » fait ma félicité suprême, si j'eusse pu » me flatter de le fixer pour toujours. » J'étois bien certaine de le perdre, si » j'eusse eu pour lui des bontés qu'il exi» geoit de moi. Son inconstance m'a ap» pris que la conduite opposée n'étoit pas » un moyen sûr de conserver un Amant. » Il faut donc renoncer pour jamais à » l'amour, puisque les hommes sont in» capables d'avoir avec une femme une » liaison plus tendre, mais aussi pure » que celle de la simple amitié.

» Vous ne l'ignorez pas vous-même ;
» je ne suis point encore assez bien gué-
» rie pour n'être pas toujours troublée
» toutes les fois que je vois le Marquis.
» La fuite est le seul remede à ce mal,
» & c'est celui que je veux employer.
» Je ne crains point au reste ce qu'on
» dira dans le monde sur ma retraite à
» la campagne. J'ai prévenu ceux qui
» pourroient en être surpris. On sait que
» je viens de gagner un procès considé-
» rable contre les héritiers de mon mari.
» J'ai fait entendre que j'allois prendre
» possession de la Terre de.... que l'on
» m'avoit contestée. J'enleverai donc
» au public la satisfaction maligne d'in-
» terprêter mon goût pour la solitude,
» & au Marquis jusqu'au soupçon qu'il
» y ait la moindre part. Voici son por-
» trait & ses Lettres. Grand Dieu! quelle
» est donc ma foiblesse! devroit-il tant
» en coûter à mon cœur pour se déta-
» cher d'un bien aussi funeste à mon
» repos! .... Mais c'en est fait, & ma
» résolution ne peut plus changer. Plai-
» gnez-moi cependant, & souvenez-
» vous bien, ma chere amie, de la pa-
» role que vous m'avez donnée de lui
» marquer de ma part l'indifférence la

» plus parfaite. Quiconque rompt avec » éclat, annonce du ressentiment & du » regret d'y être forcé: c'est une honnête » façon de dire qu'on ne demanderoit » pas mieux que d'être appaisée; & » comme je n'ai nulle envie de renouer » avec le Marquis, rendez-lui ce que je » joins ici, mais de la façon dont nous » sommes convenues. Engagez-le sur-» tout à me faire la même restitution. » Vous pourrez lui dire que le soin que » je dois à mes affaires, m'oblige à quit-» ter Paris pour quelque temps: mais ne » lui parlez jamais de moi la première.

» Je serois inconsolable de vous quit-» ter, ma chere Ninon, si je n'espérois » pas vous trouver dans ma solitude. » Vous écrivez volontiers à vos amis: » si vous le jugez sur la tendresse & » l'estime qu'ils ont pour vous, vous » n'en avez pas un plus digne de ce ti-» tre que moi. Je compte donc sur vos » Lettres, jusqu'au moment où vous » viendrez partager ma retraite. Vous » connoissez mes sentiments pour vous.

Je n'ai point de conseils à vous donner, Marquis, sur ce que vous venez de lire: la seule grace que j'attends de vous, c'est de ne jamais me compro-

mettre sur l'indiscrétion que je commets, & que la Comtesse auroit raison de ne me pas pardonner. Tout ce que je puis dire pour me justifier à mes propres yeux, c'est que vous l'avez trop aimée, pour que sa résolution vous soit absolument indifférente. Si j'ai rencontré juste, j'aurois trahi l'intérêt des deux en vous la laissant ignorer.

LETTRE LV.

JE suis enchantée de tout ce que vous avez fait, & vous êtes charmant. N'en doutez point, vos procédés, mes instances, &, mieux que nous tous, l'amour vaincra la résistance de la Comtesse. Tout doit la déterminer à recevoir l'offre que vous lui faites de votre main. Je pourrois même dès à présent vous assurer que sa fierté seule résiste à nos efforts & à son propre penchant. Je la pressois vivement ce matin de se décider en votre faveur: son dernier retranchement a été la crainte de nouvelles infidélités de votre part. Rassurez-vous, lui disois-je : une épreuve que le Marquis vous restera fidele, c'est qu'il s'est détrom-

pé des autres femmes, en les comparant à celle qu'il quittoit. Les honnêtes gens n'ont qu'une quantité de travers à se permettre. Le Marquis a eu ceux que son âge & sa condition sembloient justifier. Il se les est permis dans un temps où ils étoient pardonnables. Il a pris tous les ridicules du jour. Il a payé par-là le tribut à la mode; il pourra donc désormais être raisonnable impunément. On ne peut plus gueres à la vérité paroître amoureux de sa femme; mais c'est une foiblesse qu'on lui pardonnera dès qu'on vous aura vue. Vous ne risquez donc rien, Comtesse; vous avez vous-même donné dans les airs de petite maîtresse. Vous étiez trop raisonnable au fond pour ne pas vous lasser bientôt d'un pareil personnage; vous y avez renoncé: le Marquis vous imite. Oubliez donc tous ses écarts. Voudriez-vous avoir à vous reprocher la mort d'un homme aussi aimable? Ce seroit un procédé qui crieroit vengeance.

En un mot, j'ai prié, j'ai pressé; on est cependant encore dans l'irrésolution: mais je ne doute point que vous n'acheviez bientôt de vaincre une résistance dont peut-être on se trouve déja fort embarrassée.

Eh bien ! Marquis, si l'agitation que vous cause tout ceci, vous donnoit le loisir d'examiner ce que je vous dis depuis quelques jours, ne seriez-vous pas tenté de me croire encore en contradiction avec moi-même ? Je vous avois d'abord conseillé de traiter l'amour un peu cavaliérement, & de n'en prendre que ce qu'il en falloit pour vous amuser. Vous deviez n'être que galant, & ne tenir aux belles que par des liens faciles à rompre. Je vous parlois alors dans la these générale, & relativement au cas que vous deviez faire des femmes ordinaires : pouvois-je deviner que vous seriez assez heureux pour en rencontrer une qui, comme la Comtesse, réuniroit les charmes de son sexe à toutes les qualités de l'honnête homme ? Quelle doit être votre félicité ? Vous allez posséder dans la même personne, & l'ami le plus estimable, & la Maîtresse la plus charmante. Daignez m'admettre pour tiers dans votre amitié, & mon bonheur égalera le vôtre : en peut-on jamais goûter de plus grand que lorsqu'on partage celui de ses amis ?

Fin de la troisieme & derniere Partie.



